

LE MAUVE EMPIRE

V. K. VALEV



EDITIONS DU PETIT CAVEAU

LE MAUVE EMPIRE

V. K. VALEV

EDITIONS DU PETIT CAVEAU

Le Mauve Empire

V. K. Valev

Éditions du Petit Caveau - Col ection Miroir de Sang



Salutations sanguinaires à tous ! Je suis Van Crypting, la mascotte des éditions du Petit Caveau. Je tenais à vous informer que ce fichier est sans DRM, parce que je préfère mon cercueil sans chaînes, et que je ne suis pas contre les intrusions nocturnes si el es sont sexy et nues. Dans le cas contraire, vous aurez affaire à moi.

Attention ! Ce fichier comporte des caractères diacritiques et cyril iques. Il est possible que l'affichage de quelques mots soit incorrect sur certaines liseuses. Nous avons pensé embarquer une police contenant ces caractères, et le cousin Vladou a même proposé sa magnifique typo gothique, mais le fichier obtenu était aussi lourd que le Mal eus Maleficarum. D'après nos tests en chambre de tortures, les polices Georgia, Times New Roman et Déjà Vu fonctionnent.

Si vous rencontrez un problème, et que vous ne pouvez pas le résoudre par vos propres moyens, n'hésitez pas à nous contacter par mail ou sur le forum en indiquant le modèle de votre appareil. Nous nous chargerons de trouver la solution pour vous, d'autant plus si vous êtes AB-, un cru si rare !

A mon fils,

à mon tour

PROLOGUE

Parmi les mythologies européennes, celle des peuples slaves semblait être la moins connue. François Anceau avait formulé ce soupçon au cours de ses études de littérature ancienne et depuis, sa conviction n'avait cessé de grandir. Pour son esprit littéraire et ambitieux, c'était une opportunité. Il y voyait un champ d'études vaste et presque inexploré qui lui promettait une carrière de chercheur intéressante.

François Anceau s'était toujours senti en décalage par rapport aux autres étudiants. Comme la plupart d'entre eux il aimait la littérature et l'histoire, mais à leur différence, il exécrait l'idée de passer sa vie à fouiller dans des livres.

Enclin au romantisme, il lui fallait vivre non seulement l'Histoire, mais aussi la littérature.

C'est ainsi que le jeune homme se lança dans l'élaboration d'une thèse sur son sujet de prédilection et entama un voyage d'études sur le terrain, à travers l'Europe de l'Est.

Accompagné de traducteurs et de guides, acquis grâce aux universités locales, il se rendait dans les villages les plus éloignés du rythme de vie moderne. Il y rencontrait des gens qui vivaient sans eau courante et sans électricité, semblant sortir d'un autre siècle. Lors de chacune de ces incursions temporelles, il interrogeait les doyens et incursions temporelles, il interrogeait les doyens et enregistrtrait leurs chants et légendes.

Pour François Anceau, cette période d'exploration était un rêve éveillé. D'autres à sa place auraient probablement été touchés par les difficultés et la misère des villageois mais lui ne voyait que charme et dépaysement.

Le jeune homme n'avait jamais eu de succès avec les filles. Sa dernière petite amie était partie en lui disant qu'il était trop romantique et qu'elle avait décidé de le quitter de peur de le blesser. Peut-être était-ce pour cela qu'il fut particulièrement intéressé par une chanson bulgare. Elle racontait la vie d'une jeune fille dont la beauté était tellement exceptionnel que'elle en avait causé la mort des hommes de son village.

Cela se passait dans les années 1750, époque pendant laquelle la Bulgarie faisait encore partie de l'Empire Ottoman. La beauté de cette jeune fille alimenta une rumeur qui se propagea de village en village et arriva ainsi aux oreilles de Kürşat, le fils du gouverneur turc de la région. Ce jeune homme partit à la recherche de la belle fille, accompagné de deux de ses amis. Leur quête ne fut pas difficile car tout le monde aux alentours avait entendu parler de sa beauté et dès que Kürşat vit la Bulgare, il en tomba amoureux.

Ses compagnons le mirent alors en garde, car on disait que la mort attendait tous ceux qui aimaient la jeune fille, mais insouciant, il se moqua de leur superstition.

Le fils du gouverneur décida d'enlever sa bien-aimée le soir même. Il attendit le moment où toutes les filles du village se rendaient à la source, y puiser de l'eau pour la nuit, et lorsque celle qu'il avait

choisi se montra, il se précipita sur el e et s'en empara.

Effrayées, les autres fil es coururent au vil age pour raconter ce qui venait de se passer.

Enlever une fil e pour l'épouser n'était pas chose rare à cette époque. Par bien des aspects, c'était même la coutume. Mais cette fois cela ne se passa pas ainsi.

Jaloux, les jeunes hommes du vil age se lancèrent à la poursuite des Turcs et quelques heures plus tard, les rattrapèrent. Ils reprirent la fil e et tuèrent Kūrşat et ses amis.

La chanson s'arrêtait ici. L'arrogant envahisseur était puni.

Cependant, il était difficile de croire pour François Anceau que l'histoire s'achevait vraiment là. Assassiner un Turc était une chose qui ne se faisait pas impunément à cette époque. Encore moins le fils du gouverneur !

En voyageant de vil age en vil age dans cette région, François découvrit une suite qui, el e, était bien moins célèbre. Il s'agissait d'une légende dont le début coïncidait avec la chanson et qui continua comme ceci : Ce soir-là, lorsque les garçons revinrent au vil age avec la fil e, les hommes âgés se réunirent dans la maison du maire. Pour ne pas risquer la vengeance de leurs maîtres turcs, ils décidèrent de quitter la bourgade le soir même.

Tous prirent ce qu'ils pouvaient emporter avec eux, leurs animaux et leurs charrettes, et partirent vers l'ouest laissant leurs maisons ouvertes et les feux toujours allumés. En quelques heures seulement, le vil age devint un vil age fantôme.

La peur au ventre, ils marchèrent toute la nuit et la journée suivante. Leur voyage dura près d'une année et ce n'est qu'arrivés en France, suffisamment loin de l'Empire Ottoman, qu'ils se sentirent hors de tout danger.

Mais cette fuite leur avait coûté cher. Nombreux étaient ceux qui étaient morts au cours du voyage, des personnes âgées surtout, des enfants, mais aussi quelques jeunes hommes en pleine force ; morts d'amour. Car la fil e était toujours aussi belle.

Des rumeurs se mirent à circuler parmi les exilés. On disait qu'el e ne voulait pas se choisir de mari car el e était, el e aussi, tombée amoureuse de Kūrşat et qu'el e ne pouvait pardonner aux garçons du vil age de l'avoir tué.

L'ingrate, pour qui tout le vil age avait tellement souffert !

Les Bulgares décidèrent de s'établir près d'une cité française, mais là ils eurent d'autres difficultés. Les habitants du coin les avaient pris pour des gens du voyage, des tsiganes, venus pour les voler. Ils ne les avaient pas accueillis les bras ouverts.

C'était plus que les fuyards n'en pouvaient supporter !

Ils décidèrent alors de faire ce que les gens du voyage ne font jamais. Ils entreprirent de bâtir une

maison. C'était une maison comme on en faisait pour les personnes fortunés dans les montagnes bulgares, grande et solide, prête à soutenir un siège.

Selon une coutume ancestrale, ils emmurèrent la plus belle fille du village, en sacrifice, dans les fondations de la maison. Le sang de celle dont tout le monde haïssait à présent la beauté allait tenir les pierres et garantir le succès de la construction. Le pape bénit la nouvelle demeure et il maudit la beauté de la fille qui avait mené tant d'hommes à leur perte.

— Que ton corps soit ta souffrance et qu'elle ne cesse que le jour où tu n'en auras plus ! lui dit-il.

La maison fut achevée mais en y emmurant la jeune fille, les exilés s'étaient aussi privés de leur raison d'être. Ils ne purent continuer à vivre ensemble et s'éparpillèrent.

Telle était la fin de la légende.

Pourtant, François Anceau se doutait que l'histoire ne s'arrêtait pas là. Il avait plusieurs pistes qu'il pouvait suivre, l'une d'elles faisant état d'une croyance bulgare, selon laquelle quiconque se voyait maudit par le pape, au moment de son enterrement, se voyait refuser l'entrée de l'au-delà.

De retour en France, il continua son investigation et découvrit qu'avec le temps la cité de jadis s'était transformée en village et avait absorbé la grande maison. Il ne lui restait qu'à se rendre sur place.

Première Partie

« Rêves »

Just an illusion of a mime,

playing with the hands of time.

CHAPITRE PREMIER

L'esprit d'Ouma parla.

Brusquement, les mots se précipitèrent les uns à travers les autres. Roulèrent, les uns sur les autres.

Enragèrent.

Raj-da-né[1] !

Séverin Desjaune ouvrit les yeux dans le noir. L'homme attendit un instant, le temps de s'éveiller complètement, puis cessa de crier.

Elle était partie.

L'esprit envahissant de la femme l'avait quitté au réveil.

El e avait disparu. El e... n'était plus là.

Il gémit tout en passant la main droite sur son front pour en essuyer la sueur. Il avait encore mal à la tête. L'homme abattit sa main mouillée sur le lit d'un geste las, tout en tournant la tête à gauche. Il était quatre heures du matin. Et il était hors de question de se rendormir.

Mauvaise nuit ! Demain, tout à l'heure, il serait totalement épuisé au travail et ce serait à son tour d'effrayer quelqu'un avec son air de déterré.

Cela faisait à présent quinze ans que cette femme, Ouma, hantait ses rêves. Une fois toutes les deux semaines, parfois moins. Il y avait même eu des périodes de plus de deux mois où el e n'était pas revenue et à chaque fois, il avait cru que c'était fini. Mais non.

Dans son adolescence, Séverin était certain qu'el e existait vraiment ; devenu adulte, il priait pour que tel ne soit pas le cas.

En fait, ce n'étaient pas exactement des cauchemars.

Des cauchemars il en faisait comme tout le monde, peut-

être juste un peu plus que tout le monde. Mais lorsqu'Ouma venait...

Séverin chassa son souvenir d'un geste vague de la main et souffla. Il se sentait épuisé ; il aurait voulu pouvoir dormir. Mais en même temps, le contact avec son lit imbibé de sueur lui donnait envie de se lever. Il finit par s'y résigner. Mouvement après mouvement, il amena son corps jusqu'au bord du lit, puis posa une jambe à terre. Les yeux au plafond et la bouche tenue grande ouverte par une respiration rauque, Séverin attendit un peu avant de tâtonner le sol du pied, à la recherche d'un meilleur appui.

De là, il se hissa sur un coude, bascula en position assise et finit par se redresser avec peine. L'espace d'un instant, l'homme eut l'impression que seul son esprit s'était relevé, alors que son corps était toujours au lit derrière lui. C'était amusant.

Séverin prit un briquet dans sa main moite et entreprit d'allumer la lampe à huile posée sur une étagère. La flamme passa rapidement du bleu au jaune, puis sembla jeter une lumière rouge sur sa main. Mais pas sur le briquet : il était en plastique bleu. Seule sa main était rouge et on aurait dit que c'était du sang.

L'homme fronça les sourcils. Sa première impression fut que c'était le sang de quelqu'un d'autre, mais il n'y avait personne d'autre que lui dans l'appartement. Peut-être s'était-il blessé dans son sommeil ? Séverin se retourna vers le lit pour chercher un indice là-dessus. Il cria presque :

— Activation des commandes vocales, LUMIÈRE !

La pièce s'emplit d'une lumière blanche, faisant pâlir la lampe à huile.

Séverin avait dormi nu. Son corps de vingt-sept ans était mince et athlétique, et couvert de sang de la

tête aux pieds. Son lit était horriblement taché. Moite.

— Waaw !

L'homme regarda ses mains, son torse et ses cuisses.

Sous les aisselles, sur son sexe et ses testicules, sur ses orteils. Il y avait du sang partout.

Il courut jusqu'à la salle de bain, tout en se demandant s'il ne ferait pas mieux de ne pas marcher dans son état, et se regarda dans la glace.

— Putain !

Sa voix était plus calme, concentrée.

Séverin passa ses mains sous l'eau. Le sang partait aisément, laissant apparaître sa peau à la couleur un peu inhabituelle. Il arrêta l'eau. Fallait-il appeler les urgences ? Il n'avait pas mal mais c'était peut-être l'adrénaline.

L'homme se précipita sous la douche.

Il inspecta minutieusement son corps, tout en s'aspergeant d'eau chaude. Plongé dans la vapeur blanche qui remplissait rapidement la salle de bain, il essayait de faire abstraction du spectacle obscène de son corps nu, en train de se tortiller au milieu des filets de sang, dans une grande flaque, rouge vif.

Alors, tels les coups féroces d'un clocher, l'appel d'Ouma retentit dans son esprit. Les mots de son rêve.

« Sévère airain –

sève vers rien.

Ces Eve-reins,

ces vauriens !

Ces vers errant...

Ces verres, hein !

Sé-ve-rin. »

Il n'appela pas les urgences. C'était totalement inutile.

En revanche il avait besoin d'un médecin. De son médecin.

Le docteur Bertrand Pravédine, directeur du principal centre médical de la ville, entra dans son

bureau, un sourire ironique aux lèvres et le regard franc.

— Alors, mon jeune ami, c’est toi qui as besoin de mes services !

Séverin Desjaune s’agita nerveusement dans le siège qu’il occupait déjà à l’arrivée de son hôte.

— Pourquoi ? Tu t’imagines que je suis immortel ?

Bertrand, alors qu’il prenait place dans son propre fauteuil derrière le bureau, s’immobilisa un instant dans une position peu naturelle et arquait les sourcils.

— J’avoue que je ne m’étais jamais posé la question.

Séverin moucha un rire amer.

— Bon...

Bertrand Pravédine sembla se concentrer.

— À présent, explique-moi ce que je suis venu faire dans cet hôpital à six heures du matin !

Il se mit à l’écouter, les poings serrés sous le menton.

Le docteur Pravédine était d’abord imposant : il était grand, environ un mètre quatre-vingt-dix, sa tête avait un aspect massif, renforcée par le volume de ses cheveux bouclés, et il portait un costume élégant. Les traits de son visage étaient adoucis par les boucles ; il avait une éternelle étincelle de passion dans le regard et quelque chose de profondément humble, si authentique qu’il n’avait nul besoin de le souligner.

Pravédine haussa les épaules.

— Séverin, ma première réaction est de te demander : est-ce que tu es sûr de ne pas avoir rêvé ce sang dans ton lit ?

— Hum, si l’on avait été plus proches, je me serais permis de te demander un coup de main pour laver les draps. Je crois qu’il va y avoir du boulot.

— Très bien, dit le docteur en hochant la tête. Il faut que je te pose la question. Maintenant, tu n’as tué personne, n’est-ce pas ?

— Non, non, coupa Séverin agacé. Je ne tue pas les gens.

— Parfait, tu comprends que je me sens obligé de te demander ça aussi. Du reste...

Pravédine tambourina des doigts sur la surface de son bureau.

— Je vais te demander de te déshabiller pour t’examiner.

Le docteur regarda d'abord à l'intérieur des oreilles de son patient, ensuite il vérifia quelque chose dans le nez et la bouche, scruta minutieusement la peau sur tout le corps et finalement mesura la pression sanguine.

— Eh bien tu as encore du sang séché dans les oreilles, fini par dire Pravédine.

Puis il ajouta d'un air absorbé par ses pensées :

— Tu peux te rhabiller.

L'homme alla de nouveau s'asseoir derrière le bureau et se mit à pianoter sur une console informatique tandis que Séverin enfilaient ses vêtements, le ventre noué, respirant nerveusement de la partie supérieure de ses poumons.

— D'habitude, je ne me sers jamais de ce truc, reprit le directeur en désignant une machine à diagnostic médical, un modèle ancien. Je ne donne pas de consultations médicales, tu comprends bien, mais comme de toute façon la console est ici, je peux te dire ce que n'importe quel généraliste te dirait.

Puis il se mit à dicter les symptômes de Séverin à la machine. Attendit. Fit une grimace de mécontentement et revint à son patient.

— Étrange, ce qui t'est arrivé ne correspond à rien de connu par la médecine.

Pravédine croisa les bras sur sa poitrine.

— Et c'est tout ce que tu peux me dire ? souffla Séverin après un instant de silence.

— Non, il jeta encore un coup d'œil à la machine. Il y a eu cinq autres cas comme le tien qui ont été répertoriés, mais non confirmés.

— Non confirmés ?

— Non confirmés. Des patients se sont plaints, mais personne n'a pu vérifier leur état. Si tu permets, je vais enregistrer ton cas aussi. Peut être qu'un jour, quelqu'un y verra plus clair.

— Bien sûr, répondit Séverin d'une voix sombre. Tu penses que ce qui m'est arrivé est impossible ?

— Non.

Pravédine était de nouveau plongé sur sa console et il parlait d'une voix distraite.

— Ce que je dis, c'est que le phénomène est inexplicable par la science médicale actuelle. Les saignements à travers la peau sont quelque chose de relativement banal. Il peut s'agir de problèmes de coagulation, d'une augmentation importante de la pression sanguine ou de la fragilisation des parois des vaisseaux.

Ça s'appelle tout simplement des bleus. Il y a des gens qui se font des bleus plus facilement que d'autres, mais il s'agit toujours de quelque chose de local. Il existe aussi des maladies qui aggravent le problème en étendant les zones sensibles et en provoquant des saignements à travers les bleus : les purpuras. Mais lorsque la peau saigne sur toute la surface du corps, avec aussi des saignements internes, donc par le nez et les oreilles, le patient est alors au stade final – nécrose des tissus et mort dans les vingt-quatre heures. Ces gens-là ont le rare privilège de voir leur cadavre.

Séverin tenait ses mains l'une contre l'autre, comme s'il y avait capturé quelque chose. Ses doigts étaient tendus au point de faire ressortir les tendons et les phalanges. Ils se les frottaient maladroitement les uns aux autres, ne sachant pas quoi faire du sang séché autour de ses ongles : vestige de la présence d'Ouma dans l'esprit de l'homme.

Ses mains s'agitèrent sur la chaise.

— C'est cynique, doc.

Séverin regarda l'heure à sa montre. Six heures trois quarts.

— Alors, je vais bien ?

Le médecin en avait fini avec l'informatique.

— Écoute, je ne peux pas soigner ce que je ne comprends pas, moi. Mais pour autant que je le sache, tu es en parfaite santé.

Séverin passa le pouce sur le cadran de sa montre mécanique – un objet vieux de plus d'un siècle – de fabrication anglaise.

— Très bien, dit-il et il y eut un instant de silence avant qu'il ne reprenne. Bertrand, est-ce qu'il se pourrait que j'aie été infecté par quelque chose d'irréel ?

Le docteur Pravédine eut l'air d'un grand enfant étonné.

— Comment ça ?

— Irréel comme...

Séverin se mit à remonter furieusement le mécanisme de sa montre sans s'en rendre compte. Soudain, il eut peur de parler d'Ouma et les mots dans son esprit semblèrent se dérober sous l'emprise de sa langue.

— Comme une... fluctuation médicale.

Il avait prononcé le mot « fluctuation » comme si ce dernier avait rebondi plusieurs fois sur l'intérieur de ses joues avant de sortir.

— Une infection virtuelle. Qui apparaîtrait sans cause particulière et qui disparaîtrait avant qu'on ait

pu vraiment l'observer. N'entraînant aucun effet grave.

Le médecin sembla s'arrêter de respirer pendant un instant, puis, visiblement perplexe, il finit par dire :

— Je ne pense pas.

— Bon, bah je vais y aller alors.

Séverin entreprit de se lever tout en se frottant les mains contre les cuisses, essayant de ne pas penser à ce qu'il venait de dire. C'était pénible.

— Pas encore s'il te plaît.

Bertrand Pravédine avait une expression de confiance que son ami lui connaissait bien.

— J'aimerais te parler encore de quelque chose.

Dehors il avait plu et le soleil venait à peine de se lever.

Séverin Desjaune se mit à marcher le long des deux kilomètres qui séparaient l'hôpital de son appartement, plus les cent mètres supplémentaires jusqu'à son lieu de travail.

C'était l'automne et des feuilles mortes recouvraient les trottoirs, pourrissant dans l'eau de pluie, rendant le sol aussi glissant que du verglas. Les rues étaient saturées de véhicules totalement automatisés, asservis au système de contrôle de la circulation.

Séverin avait les mains dans les poches et avançait d'un pas rapide et souple. Ses mains de magicien, comme disait parfois Bertrand. Ce commentaire était d'autant plus troublant, venant de la part de cet homme qui avait été, probablement, le plus grand chirurgien de son temps. Ces mains, auxquelles Séverin ne croyait pas. Des mains de magicien, de sorcier, de magnétiseur ou, le plus grotesque de tout, de donneur de vie.

Le jeune homme grogna en se ramassant sur lui-même pour enjamber une flaque d'eau d'un petit saut. En même temps, dans sa mémoire, surgit le visage d'un homme malade. C'était l'homme que Séverin avait essayé de guérir grâce à son immense pouvoir de donneur de vie, la semaine passée.

L'homme avait un cancer du sang et il était mort la veille, à l'hôpital. Séverin en éprouva un élan de faiblesse dans ses jambes. Il ne put sauter et partit droit à travers la flaque d'eau, en jurant et en y envoyant de grands coups de pied. Il avait su que cet homme allait mourir.

Tout n'était qu'une illusion, affaire d'imagination. Parfois, il posait ses mains sur un patient et celui-ci guérissait. Un patient spécial que le docteur Pravédine avait jugé apte pour un traitement paramédical. C'était ainsi que leur amitié avait commencée deux ans auparavant. Bertrand cherchait à l'époque les services d'un magnétiseur, ou d'un marabout, ou de n'importe quoi d'équivalent qui ne se prenne pas trop au sérieux, pour certains de ses patients à l'hôpital. Il s'agissait de venir tard le soir, de passer par la porte de derrière et de donner satisfaction aux malades qui étaient convaincus

que seul un magnétiseur pourrait les aider. Le médecin avait remarqué que l'état de certaines personnes

pouvait

s'aggraver

considérablement,

simplement parce qu'ils haïssaient les docteurs et les hôpitaux. Mais aussi, il ne voulait pas faire trop de bruit autour de cette histoire de magnétiseur, vis-à-vis de ses collègues.

De son côté, Séverin avait joué au magnétiseur dans son enfance. Pendant une courte période, il s'était amusé à « guérir » tous les bobos de sa mère. Puis, il avait remarqué que cela avait vraiment tendance à soulager ses migraines. Par la suite, il avait décidé qu'il n'était plus un enfant naïf et s'était mis à grandir sérieusement. Mais il avait toujours un doute au fond de lui.

Ceci, jusqu'à ce qu'il devienne adulte et se dise qu'il était temps d'en avoir le cœur net. Séverin avait alors fait la connaissance de plusieurs magnétiseurs, s'immisçant dans leur milieu afin de se prouver qu'il n'était pas un magnétiseur. Il avait ainsi fini par comprendre que les magnétiseurs professionnels n'en savaient pas plus que lui. Mais c'était ainsi qu'il avait rencontré Bertrand.

L'idée de Pravédine s'était révélée très vite fructueuse, avec plusieurs guérisons « miraculeuses » au bout de trois semaines. Principalement grâce à l'imagination des patients. L'amélioration de l'état d'un malade pouvait toujours être due à l'effet retardé des médicaments ou à la volonté propre du malade – guérison spontanée, déblocage psychologique. Alors, tout le mérite que Séverin pouvait s'attribuer était sa bonne volonté. Ce qui n'était pas si mal après tout ! Pour un début.

Ensuite vinrent de véritables miracles : maladies incurables ou au stade terminal, comas, cancers. Séverin en fut complètement choqué, aussi ébahi que son ami Bertrand Pravédine. Il remarqua qu'il pouvait se rappeler la présence d'Ouma dans son esprit au moment où il avait tenté les guérisons. Cette présence était comme une extension de son être, une permission. Mais elle se manifestait rarement. Tout le pouvoir dont disposait Séverin se limitait donc à reconnaître les miracles à l'avance. Si Ouma était là, le patient allait vivre. Sans elle, il n'était qu'un farceur.

Au loin, Séverin entendait les coups au clocher d'une église. Le soleil était désormais plus haut dans le ciel. Il brillait droit et ses rayons se réfléchissaient sur le sol mouillé, à en devenir aveuglants. Le jeune homme éprouvait une désagréable sensation de sécheresse dans les yeux, qui le forçait à baisser le regard jusqu'à ses pieds. Le visage de l'homme qui était mort s'effaçait de sa mémoire et bientôt il pénétra dans le bâtiment de son lieu de travail : Fun Technologies.

Dans les couloirs qui le menaient jusqu'à son bureau, il passa devant plusieurs affiches de publicité de la société.

Dessus, on pouvait lire : « Votre télé est à la pointe de la technologie ? C'est bien. Mais est-ce qu'elle est Fun ? ».

Et il y en avait d'autres avec « votre frigo », « votre machine à laver », « votre chaîne hi-fi »...

En ce qui le concernait lui, il se dit que « votre vie »

serait pas mal.

Le café était dans un grand bol chaud qui occupait tout le champ de vision de Séverin. L'homme but et reposa le bol devant lui. Il regarda quelques secondes la surface noire, encore en mouvement, qui semblait absorber ses pensées dans l'épaisseur du liquide.

Quelqu'un entra dans le bureau.

Séverin leva péniblement la tête dans un mouvement que ses paupières suivirent avec un peu de retard. C'était Clarisse qui l'observait froidement. Le jeune homme se rendit compte qu'il avait les yeux humides et que sa tête se trouvait en plein dans la vapeur du café.

— Tu as l'air d'un mort-vivant.

Bon... Il avait pensé à zombie.

— Bonjour, lui dit-il. Ça va toi ?

— Moi, j'ai fait la fête hier soir et je suis crevée. Mais qu'est-ce que toi, tu fais de tes nuits ? Tu ressembles de plus en plus à un zombie.

— Quand même ! murmura-t-il.

— Je te jure, tu ressembles vraiment à un zombie !

— OK, j'ai compris.

— Hum, el e croisa les bras sur sa poitrine. Tu es étrange Séverin.

Et il remarqua qu'el e avait quelque chose de manifestement singulier dans le regard en disant ça.

— Toi aussi tu es étrange.

La femme rit. C'était un son qui semblait sortir du fin fond de ses poumons, rauque, presque masculin.

— Non, non. Je ne dis pas ça comme ça. Je parle professionnellement.

Clarisse était la psychologue de la société. Assez grande, brune aux cheveux longs et lisses, mince, les seins fermes et pointus. El e avait quelques diplômes et d'après Séverin, son travail consistait à connaître tous les ragots de la boîte.

— Tu savais qu'il y avait une fête hier soir ?

— Ouais.

— Mais tu n'es pas venu !

Il secoua lentement la tête. Son coup de barre était en train de se dissiper.

— Séverin, cette boîte est un véritable guêpier, crois-moi ! Et toi, tu te mets ouvertement à l'écart, sans que personne n'en profite pour se jeter sur ton dos. C'est ça qui est étrange, tu vois ?

— Je ne cherche pas à me mettre à l'écart, Clarisse.

— Mais non voyons ! dit-elle en faisant une grimace niaise. Et tu sais qui est-ce qu'on appelle l'homme des bois profonds ?

Le jeune homme se rendit compte que personne ne l'avait encore traité de druide.

— Ça n'existe plus les bois profonds...

Et les druides d'antan avaient laissé la place au temps des androïdes, songea-t-il quelque peu amer.

— Et les super-technologies, je ne fais que ça au boulot. Alors en dehors, j'ai envie de vivre de façon plus naturelle.

Clarisse fit la moue.

— Une fourmi rousse parmi les termites.

— C'était pour le côté naturel, ça ?

— Ne fais pas attention. Ce qui est important, c'est que j'ai fait des expériences. À la fête hier soir, j'ai fait plein de blagues sur toi et ça n'a pas marché du tout ! Les mecs riaient, mais ensuite ils changeaient de sujet. À chaque fois ! Même quand ils avaient déjà pas mal bu. C'est comme si tu étais une espèce de terrain neutre, l'incarnation de leur sens de la tolérance à tous.

Séverin se mit à se gratter la tête des deux mains, comme s'il était en train de se laver les cheveux. Puis il se massa le front. L'éveil.

— Ils ont peut-être peur que je sois contagieux comme ma femme.

Il tomba en arrière soudainement, à bout de souffle. Il lui coûta cher de prononcer cette phrase. Et le petit nerf coincé quelque part dans la région du cœur n'en était que l'aspect arythmique : le mot perla dans son esprit comme une larme de crista : Arline.

Clarisse jeta un regard de prédateur sur Séverin, puis hésita et finalement reprit lentement :

— J'avais pensé à autre chose. Il se peut que tu représentes une espèce de symbole du mâle sauvage, pour les mecs. Le fantasme de l'homme vrai, qui dit

« non » à la technologie, tu vois ? Ça les met mal à l'aise, mais en même temps ta présence parmi eux

les rassure.

Leur montre que, s'ils en avaient envie, ils pourraient eux aussi... faire pareil. Que c'est encore possible de nos jours.

— Ah bon. Et tu me vois en grosse bête virile toi ?

demanda-t-il en souriant.

— Moi c'est spécial, dit-elle de son sourire coquet, sans autre précision.

— Ouais. Mais tout ça, c'est peut-être aussi parce que je recèle un puissant charisme dans mon subconscient ?

Sur ce, Séverin se tourna vers sa console et entreprit de se connecter sur le réseau de la boîte.

La console de Séverin avait une forme sphérique et les touches alphabétiques étaient disposées en arc, suivant la longueur de ses doigts. Il entreprit son travail de consultant en matière de nouvelles technologies Fun, examinant les projets de développements futurs.

Juste avant de quitter la pièce, Clarisse pensa qu'il ressemblait à un magicien avec sa boule de cristal.

— Le magicien est dans l'œil de celui qui le regarde, fit remarquer Bertrand Pravédine, ses doigts de chirurgien emmêlés dans une configuration complexe de fils fins.

Il était en train de s'exercer à un numéro de prestidigitation – la lévitation des cartes – au moment où Séverin était entré dans son bureau.

— Sans la magie implicite, n'importe quel élusionniste ne serait qu'une prouesse technique.

Le paquet de cartes s'avança lentement, à partir de sa main gauche, jusqu'à sa main droite.

— Et comme, aux yeux d'un enfant, un médecin ressemble beaucoup à un magicien, ça me facilite énormément la tâche.

Pravédine reposa les cartes et les fils sur son bureau d'un geste doux et reprit :

— Or, parmi les enfants je compte vraiment mes pires patients, de véritables pestes ! Alors à ceux-là, je dis : si tu es sage, je vais te faire un numéro de magie tout à l'heure.

Et ça marche !

Le docteur entreprit de se lever en marmonnant :

— Il faut quand même pouvoir travailler.

Les deux hommes quittèrent la pièce et s'avancèrent dans les couloirs de l'hôpital.

— Et toi ? Est-ce que tu n'es pas trop fatigué pour ce soir ? demanda Pravédine sans s'arrêter de marcher.

— J'ai eu une journée assez ennuyeuse au boulot, mais... pas du tout. J'ai pris de la vitamine C et du café, juste avant de venir.

Le médecin lui jeta un rapide coup d'œil et lui dit sur un ton de boutade :

— Nous verrons si les esprits sont avec toi, sorcier !

Séverin secoua la tête en souriant. Il n'y avait qu'un seul esprit, en fait.

— On verra bien.

Ils arrivèrent devant la salle de réanimation. Le médecin ouvrit la porte et le jeune homme entra le premier.

Ouma était là.

En entrant dans la pièce, Séverin sentit son apparition à l'intérieur de son esprit, violemment, comme l'éveil d'un souvenir désagréable. Il s'avança de quelques pas, chancelant sous l'impression étrange – jamais elle ne s'était manifestée d'une façon aussi forte – puis s'immobilisa complètement.

Ses membres se tendirent comme des ballons gonflables emplis de vie. Sa respiration devint profonde et rapide, son cœur se mit à battre fort, mais en gardant un rythme régulier. La pression sanguine lui infligea un bourdonnement dans les oreilles comme si, au loin, au-delà des perceptions auditives normales, il pouvait entendre des chœurs chanter. Il ne comprenait pas les paroles, mais sentait que c'était un hymne. À lui : dieu pénétrant dans son propre temple. Ou était-ce simplement le temple d'Ouma ?

Séverin sentit son corps s'étendre au-delà de lui. Une sensation inhabituelle, sur sa peau d'abord, puis au-delà, et au-delà encore. Il fut envahi par l'impression de se trouver dans une piscine et l'eau c'était lui. Il devenait étendu, d'une renaissance de l'égoïsme enfantin, grandissant.

Les muscles de Séverin étaient tendus comme par une décharge électrique. Sa bouche était entrouverte et aride.

Ses yeux étaient secs. Ils lui donnaient l'impression d'être totalement inutiles – deux trous noirs, évaporés.

Ouma était là. Et le jeune homme avait peur de s'abandonner à sa présence, comme il aurait peur de se livrer à une extase sexuelle dans les bras d'une femme qu'il craindrait. Il ignorait si c'était elle qui agissait à travers lui, ou si elle n'était là qu'en simple spectatrice. Mais d'une façon ou d'une autre, il savait pouvoir l'utiliser, elle, tel un organe de son esprit.

Séverin ressentit un choc lorsque le premier malade de la salle de réanimation pénétra dans son champ de vie, toujours croissant. C'était un homme, plein de force, dont la lutte contre la mort se manifestait par une perturbation chaotique au milieu des perceptions du guérisseur.

Le bourdonnement dans sa tête continua, les chœurs chantaient et la vie croissait encore. Bientôt ils furent trois, cinq, six tourbillons irréguliers à s'agiter dans sa vie.

Séverin jugea que c'était assez. Le jeune homme les contempla un à un, effleurant leurs êtres comme d'un baiser, les réchauffant de son haleine spirituelle, telles des mains froides.

Toujours sous tension, Séverin Desjaune sentit lui pousser six nouvelles mains. Il ne pouvait situer l'endroit où elles s'attachaient à son corps biologique et il avait l'impression qu'elles étaient moins denses que la chair et les os, simplement constituées de sang pulsant dans ses veines. Une à une, les mains allèrent se poser sur les corps des malades et Séverin fut touché par le doute.

L'espace d'un instant, son cœur se glaça. Les questions surgirent dans son esprit comme autant de gels successifs. Et si tout ceci n'était qu'une illusion ? Une folie, une maladie d'Ouma ? Puis le sang chaud de son existence submergea le doute et le cœur battit, propulsant son esprit dans la certitude, au-delà de lui. Lorsque ses nouvelles mains pénétrèrent à l'intérieur des tourbillons, il eut du mal à les maintenir. Tout le champ de vie était soudainement devenu instable, agité par les effets désordonnés des six couplages avec les malades. Séverin ne savait plus quoi faire. C'était trop nouveau et il fut effrayé par la possibilité que ces six perturbations conjuguent leurs effets, entrent en phase. Si sa vie entière entraînait en résonance à cause des vibrations des tourbillons, il était vraisemblable que personne n'y survivrait. Mais à ce moment-là, son cœur battit et le sang qu'il envoya secoua les liens. Les força.

Alors, à la vitesse de la pensée trouvant la solution, le jeune homme sentit un cri de victoire retentir en lui. Son cri, plus fort que les chœurs, féroce, forçant l'oscillation des liens à obéir à la mesure du puissant rythme de son cœur.

Son existence guérissant, par accord.

Et ce fut fait.

Séverin fut foudroyé par la plénitude des sensations de son corps biologique. Il ferma la bouche, se retourna et partit en se frottant les yeux.

— Et le malade ? demanda Pravédine.

La porte était déjà en train de se refermer derrière lui, lorsque Séverin répondit.

— Il est guéri.

La porte claqua et le jeune homme n'entendit pas le médecin protester.

— Mais tu viens à peine d'entrer !

Le docteur décida qu'il ne fallait pas insister. Au moment où son ami s'était retourné, il lui avait semblé voir un mince filet de sang sortir de son nez.

Dix minutes plus tard, le malade sortait du coma. Et dans l'heure qui suivit, cinq autres cas critiques connurent une guérison spontanée.

Séverin marchait dix mètres, en courait trois, remarquait. Le jeune homme traversait les couloirs des urgences d'un pas mal assuré, prenant appui sur les murs lorsqu'il tournait. Parfois, il croisait des malades dont il sentait le trouble le traverser de part en part. Et continuait.

Il avait mal aux sinus, la bouche entrouverte et les sourcils froncés, dans une expression de détresse. Sa respiration

était

saccadée.

D'autres

personnes

s'empressaient dans le hall des urgences et on ne fit pas attention à lui. Il sortit par l'entrée principale, baigné dans la lumière, vive et tremblante, des ambulances.

Il ne faisait pas froid dehors. Il n'y avait pas de vent.

Séverin sentait ses émotions parcourir des surfaces concentriques comme autant de couches, autour de son cœur. Il se mit à marcher vite, son esprit paralysé par l'impression de ne pas se trouver au bon endroit.

Les voitures passaient, et les maisons, et les immeubles, et les rues. De l'empressement partout autour de lui, jusqu'à la folle excitation des électrons dans les corps qui lui semblait perceptible, enivrante. Il arriva, finalement, sur le parking du personnel, derrière la clinique pulmonaire Kersto, pénétra dans l'ascenseur de service et étouffa l'envie hystérique de se mettre à hurler « J'entre en cachette ! ».

Au premier étage la porte s'ouvrit droit devant une loge de gardien, laquelle était vide. Le jeune homme sortit rapidement et prit à gauche, les yeux grands ouverts d'excitation. Ignorant la prudence, il courut de toutes ses forces jusqu'à la chambre d'Arline. Entra.

La pièce était faiblement éclairée par une lampe de chevet que sa femme avait sans doute oublié d'éteindre avant de s'endormir. Il ferma la porte dans son dos et fut plongé dans l'ambiance de leur intimité, leur amour. Elle avait le visage tourné vers lui, et cinq pas plus loin, debout à côté de son lit, il serrait les poings pour tenter de résister à la panique amoureuse.

Le jeune homme éprouvait le besoin de la caresser, d'empoigner quelque chose qui était au-delà de la matière – la source de son désir. Les poings serrés, il rentra la tête dans les épaules et fut parcouru

par un frisson qui lui fit fermer les yeux. Il pensa à concentrer toute sa joie et voulut, très fort, l'envoyer dans les rêves de sa femme pour la toucher de sa passion. C'était drôle, et il sourit.

Imperceptiblement, il secoua la tête et ouvrit les yeux, sur elle.

Les cheveux d'Arline recouvraient une partie de son visage. Elle avait des cheveux bruns, légèrement ondulés et affaiblis par la maladie. Ses traits fins s'incrustaient dans la plastique de son visage large et ovale, à travers la souplesse de sa peau. Sa peau, blanchie par la maladie.

Séverin avala la boule d'amertume qui venait de se former dans sa gorge.

Sa femme allait mourir, probablement, d'ici un mois ou deux, à l'âge de vingt cinq ans. Le jeune homme ferma les yeux. La nature de son infection s'était révélée difficile à identifier et à présent, son état était trop avancé. C'était la tuberculose, une variante super-résistante et contagieuse, dont le développement relativement lent était caractérisé par des périodes de rémission qui pouvaient durer plusieurs semaines, pendant lesquelles Arline avait la possibilité de rentrer à la maison. Mais seulement jusqu'à la crise suivante ; toujours plus grave et plus effrayante que la précédente.

Séverin Desjaune fit le vide dans son esprit. Les regrets appartenaient au passé. Tout comme le chagrin, et sa douleur de guérisseur. Maintenant, il était temps d'agir.

Les paupières à peine closes et la bouche ébauchant un rictus entendu, le jeune homme leva son bras droit au-dessus du visage d'Arline. Ses doigts et sa main se crispèrent rapidement, sans la moindre tension musculaire apparente. Sa concentration augmenta en intensité.

Séverin eut la certitude que, cette fois-ci, il pourrait la guérir. Son sourire s'élargit et des rides apparurent aux coins de ses yeux.

Séverin essaya ses pouvoirs dans la croissance de la vie. Là où le présent aussi appartenait au passé, car aucun accomplissement n'était plus enviable que l'omnipotence du possible.

Séverin voulut se déconnecter de ses sensations biologiques, se glisser légèrement dans le futur pour anticiper les forces de création et donc de guérison.

Séverin chercha à étendre sa présence. Augmenter le flux de vie qui le traversait à chaque instant, pour aboutir à un gain par rapport à ses propres besoins. Un excédent de vie à redistribuer.

Séverin frappa de son cœur sur les portes du temps.

Séverin ouvrit les yeux.

Ouma n'était pas là.

Le jeune homme se mit à contempler le seul effet que sa main avait eu sur Arline : de l'ombre sur son beau visage.

Et il partit.

Courut. Cria. Pleura.

Maudissant Ouma de tous les mots qu'il arrivait à mettre ensemble. Pour sa trahison, pour sa méprise. Hurla à en perdre le souffle, éructant sa haine innommable.

Pourquoi pas Arline ? Pourquoi jamais Arline ? Pourquoi ?

Au fur et à mesure que son attention était absorbée par la beauté de la musique, les muscles du jeune homme se détendaient tel es des cordes relâchées. C'était la Toccata et Fugue de Bach. Il était allongé sur son lit, les orbites douloureuses, et une impression de sécheresse sur la peau du visage. Ses mains remuaient avec lassitude, imitant ce qu'il s'imaginait être les accords joués sur l'orgue. Séverin semblait doucement dans le sommeil, lorsqu'une voix murmura dans sa conscience.

— Devine qui est Bach !

CHAPITRE DEUXIÈME

Ta logique est ma guitare,

Et tes mains – mon clavier.

Je joue de la batterie

de tes pulsions.

Main basse

sur tes émotions.

Ta langue est ma voix,

Ta vie – mon théâtre des rêves.

Séverin s'éveilla en suffoquant. Il avait cessé de respirer pendant la dernière partie de son rêve et avec sa première inspiration, lui vint la mauvaise odeur de la pièce. Une odeur épaisse et corrosive, provoquée probablement par les sueurs nocturnes de son corps, dont habituellement il ne se rendait compte qu'en revenant de la salle de bain.

L'homme remua les lèvres, la bouche pâteuse, et plissa le nez dans une grimace de dégoût ; cette odeur en suspension dans l'air lui rappelait désagréablement une autre présence.

Séverin s'assit sur le bord du lit, les coudes sur ses genoux et les mains contre les tempes. Il bâilla. Il resta un moment dans cette position à se masser nerveusement le visage, ses pensées aussi confuses que les mouvements de ses doigts. Puis il émit un son nasal et se leva vigoureusement. Tout le sol de l'appartement était constitué de plaques chauffantes mais Séverin les avait débranchées depuis longtemps et il s'était habitué à l'effet que cela produisait sur ses pieds nus ; celui d'un carrelage froid.

Le jeune homme s'étira rapidement, songeant que le son qu'il venait tout juste d'émettre imitait drôlement bien le grognement d'un ours. Les muscles toujours sous tension, il alla se chercher de nouveaux vêtements dans la penderie. Séverin prit un pantalon qu'il eut un peu de mal à boutonner, comme cela lui arrivait parfois le matin. Alors qu'il était en train de se choisir une chemise blanche, il se retrouva le nez dans les affaires de sa femme : des robes, des vestes et des manteaux. Il les regarda, amusé : des vêtements de femme, de sa femme à lui. Ses robes, ses vestes et ses manteaux étaient sur le côté gauche de la penderie et ça faisait quelque temps qu'il n'y avait pas prêté attention.

Arline avait beaucoup de vêtements, songea-t-il en jetant un rapide coup d'œil à l'autre penderie. C'était pour elle autant de déguisements en autant de personnages différents. Ou plutôt, non. Du moins, pas tout à fait. Elle changeait aussi très souvent la couleur de ses cheveux, donc ça faisait autant de personnages différents par robe.

Séverin sourit, hésita un peu, puis promena sa main entre les affaires féminines. Le contact de chaque tissu était différent, comme les images qui s'y associaient dans sa mémoire. Arline utilisait aussi du maquillage, mais la contribution que ce dernier apportait à sa diversité n'était pas aisément quantifiable.

Lui, de son côté, avait fait des études d'ingénieur puis était devenu ingénieur. Cela devait faire face à tout ce qui était désirable chez les personnages féminins d'Arline. Et ces personnages, elle les incarnait littéralement.

Le jeune homme glissa sa main à l'intérieur de quelques robes, imaginant ce qu'elle devait ressentir en les enfilant. Ce n'était pas facile. Des rôles, des identités, dont elle s'inspirait ensuite pour les traduire dans les termes de sa passion : la bande dessinée.

Elle avait ainsi changé plusieurs fois de travail, ainsi que d'études. Mais ça, c'était surtout à cause de la maladie.

Lorsqu'il l'avait rencontrée, Arline finissait des études d'infirmière et travaillait à mi-temps dans un bar. Trois mois plus tard, elle avait dû quitter le bar à cause de la gêne respiratoire qu'elle commençait à éprouver. Ce n'était pas bien grave, mais puisqu'elle était presque devenue infirmière, il fallait lui faire des analyses supplémentaires.

Les résultats de ces analyses arrivèrent des mois plus tard et elle travaillait déjà à l'hôpital.

Séverin fronça les sourcils, il devait encore y avoir sa blouse d'infirmière quelque part. Il s'en souvenait bien puisqu'ils avaient joué plusieurs fois avec, ensemble.

Les résultats en question n'étaient pas bien clairs. La maladie n'était pas parfaitement identifiée, mais on supposait qu'il s'agissait d'une maladie pulmonaire rare et probablement contagieuse, donc elle ne pouvait plus faire partie du personnel médical. Arline avait encore démissionné et ça avait continué ainsi ; au fur et à mesure que la tuberculose s'était développée, ses possibilités de travail avaient diminuées.

Mais son expérience professionnelle se diversifiait et les dessins qu'elle faisait gagnaient en

authenticité.

Jusqu'à présent, el e avait publié deux albums de bandes dessinées dont l'action se déroulait entre bars et hôpitaux.

Il se rappela une conversation qu'ils avaient eue, il y avait très longtemps de cela. El e lui avait dit que le dessin c'était pour la vie. Que même très vieil e et faible, el e aurait quand même la force de tenir son crayon. Et el e avait ri.

Le jeune homme prit une inspiration profonde qu'il eut du mal à faire passer dans ses poumons et mit tout ce qui lui était passé par la tête sur le compte du réveil.

Oui, c'était pour la vie.

Et el e était bien vivante, travail ant à son troisième album.

Séverin prit une autre inspiration profonde. En vie. Mais au moment de fermer la porte de la penderie, toujours sans avoir pris de chemise, ses yeux se posèrent sur le blouson en cuir d'Arline. Il fut secoué par une décharge d'hormones.

La dernière fois qu'il avait vu ce blouson sur el e, ça avait été la dernière fois qu'ils avaient fait l'amour.

Le jeune homme fixa le vêtement, fasciné par le souvenir. Il revoyait le corps de sa femme dans le blouson, les fesses nues, la poitrine retenue par la fermeture éclair. Il se souvenait du contact du cuir sur sa peau ; une sensation de corps étranger, dont les courbures épousaient les formes

d'Arline.

Des

éclairs

de

réminiscence

apparaissaient partiel ement dans son champ de vision et persistaient plus ou moins longtemps, dessinaient une mosaïque érotique devant ses yeux. Son sang bouil ait.

Une main déboutonna son pantalon et en sortit son sexe en érection, le serra. Et le lâcha aussitôt.

Là-bas, dans la pénombre de la penderie, se tenait le fantôme que Séverin avait pris pour sa femme.

La femme avait attaché ses cheveux en chignon, ce qui donnait à son visage un aspect sobre et éveil é. El e portait une chemise blanche fine et une courte jupe droite. Le vernis sur ses ongles avait la même couleur que son rouge à lèvres.

Toutes les pensées du jeune homme étaient absorbées par la complexité de la musique. Son imagination le guidait et lorsqu'il se mettait à écouter un instrument en particulier, il avait l'impression de passer une porte, de changer de pièce où un autre orchestre jouait tout à fait autre chose.

La porte s'ouvrit.

— Tu écoutes ça toi ?

Séverin baissa le son et leva les yeux sur celui qui venait d'entrer dans son bureau, Clarisse. La femme s'approcha en faisant une grimace.

— Pour moi, c'est juste du bruit.

— C'est assez technique, en fait, répliqua-t-il.

— Oui, dit-elle avec peu de conviction. J'en ai entendu parler. Une symphonie labyrinthe, c'est ça ?

Le jeune homme hocha la tête et eut l'impression soudaine, accompagnée d'une sensation de transpiration nerveuse, qu'il n'avait aucune envie de parler de musique.

— Je n'ai jamais trouvé le temps d'en écouter une en entier, reprit-elle. Mais la musique complexe, même si elle n'est pas aussi complexe que celle-là, ne date pas d'aujourd'hui. Et ce que je peux te dire, moi, c'est qu'à la base de son appréciation, se trouve le plaisir de se donner l'impression d'être très intelligent. C'est à dire, d'être capable de la comprendre et de l'apprécier, justement.

— Peut-être, dit Séverin à contre cœur. Mais on pourrait étendre ton raisonnement à tous les arts, en disant que ceux qui en font ne le font que pour se donner l'impression d'en faire.

Et que ça leur donne une image valorisante d'eux-mêmes.

— Non, attends ! Je n'ai pas dit ça. Mais si tu veux donner dans le général, je te dirai qu'à la base de l'art, se trouve le désir humain de s'exprimer. Et que celui-ci est lié à un tas d'autres composantes psychiques, dont notamment, l'image narcissique.

Séverin se mit à réfléchir.

Elle lui sourit et enchaîna :

— À propos, j'ai entendu dire que ton dernier projet avait très bien marché. Félicitations !

— Ah oui, c'est vrai ! dit-il avec un enthousiasme surprenant. Merci beaucoup !

— C'était quoi déjà, quelque chose lié à la médecine ?

— Oui. De l'équipement médical Fun. D'ailleurs, j'étais sûr que ça marcherait. Dommage que je n'aie pas, plus souvent, des idées comme ça sur mon bureau. En matière de matériel médical,

l'amusement est largement sous-estimé et pourtant, il est important. Surtout dans le cas de traitements prolongés nécessitant une immobilisation du patient. Dans ces cas-là, l'ennui peut devenir un facteur crucial.

— Oh, je vois, dit Clarisse, soudainement devenue pensive.

El e sembla hésiter à dire quelque chose mais Séverin ne lui en laissa pas le temps.

— Bon, il y a toujours le piège du mauvais goût, reprit-il.

Mais ce projet en particulier était vraiment bon.

— Tant mieux ! Jolis chiffres aussi !

Il réprima difficilement un très large sourire.

— Oui, l'hôpital de la vil e, où je connais quelqu'un, a fait une grosse commande et ça a fait du bruit. D'autres hôpitaux ont suivi.

Il haussa les épaules.

— C'est super ! rit-el e. Et depuis, comment ça se passe ?

— Bah, depuis je fais autre chose : de l'électroménager. Je dessine des circuits pour un nouveau type de logiciel. C'est encore expérimental, mais bon, on va voir.

— Oh, et je suis sûre que tu te débrouil eras. En tous cas, félicitations, je n'ai appris ça qu'hier soir.

— Il y avait encore une fête, hier soir ?

— Non, non. Juste des copains du boulot.

Séverin fronça les sourcils mais el e était déjà en train de sortir.

— N'empêche... lança-t-el e.

— Oui ?

El e se retourna entièrement vers lui, mit les mains sur les hanches et secoua la tête avant de dire :

— T'as l'air crevé !

— N'est-ce pas, dit-il pour tout commentaire.

Lorsque la femme quitta la pièce, il leva les yeux sur la porte et fronça les sourcils. Clarisse venait le voir de plus en plus souvent ces dernières semaines et el e semblait mal à l'aise à chaque fois que la conversation touchait à Arline.

Était-ce vraiment professionnel, avec cette histoire d'homme des bois profonds, ou... Enfin, el e n'était quand même pas en train de le draguer !

— Oui, je sais ce que vous pensez, dit l'interne en stomatologie. Vous vous dites que ce genre d'interventions est aussi dangereux que ridicule. Et qu'on ferait mieux de vous enseigner à vous servir des robots de chirurgie.

» Moi, en tous cas, je pensais comme ça quand j'étais à votre place. Pourtant, sachez que dans la pratique de votre métier, vous n'aurez pas toujours tout un cabinet de chirurgie dentaire à votre disposition !

Les trois étudiants en stomatologie écoutaient leur aîné avec ce mélange d'incrédulité et de désintérêt qui, chez les étudiants de tous temps, passait pour du respect.

— Parfois, il vous faudra opérer ailleurs ou vous aurez affaire à des patients qui ont tout simplement peur des machines, comme celui-ci.

Le jeune homme qui était allongé sur le fauteuil remua, visiblement mal à l'aise.

— Est-ce que... commença-t-il. Combien de temps va durer l'extraction ?

— Généralement, l'extraction d'une dent de sagesse prend entre quarante cinq minutes et une heure, déclara l'interne. C'est souvent délicat.

Puis, explicitement à l'adresse des étudiants :

— Côté sécurité, je ne sais pas ce qu'on vous a raconté en cours, mais vous devez conserver en tête que les opérations manuelles ont un taux d'échec beaucoup plus grand que celui de celles qui sont robotisées. N'est-ce pas ? Statistiquement, ça paraît inévitable.

Les trois étudiants hochèrent lentement la tête.

— Hum, alors sachez que toutes les interventions du docteur Pravédine, ici en stomatologie, ont été de parfaits succès.

— Toutes ? demanda un des étudiants, un petit rictus aux lèvres.

L'interne en stomatologie eut l'air tellement sûr de lui que le patient qui ne le quittait pas des yeux en éprouva un sentiment de sécurité.

— Toutes. La perfection même ! Vous devriez lire la presse scientifique de l'époque où il pratiquait régulièrement. Il est sur toutes les couvertures.

Sa certitude commençait à ressembler à du recueillement.

— C'est très impressionnant. Et vous devrez vous estimer heureux qu'il puisse trouver le temps de vous faire un cours alors qu'il est en même temps directeur de l'hôpital.

— Pourquoi il a arrêté de pratiquer régulièrement, alors ?

Mais à ce moment-là, entra le docteur Pravédine et l'interne se contenta de murmurer sous son nez.

— Vous devriez lire les publications.

Le regard du patient passa de l'interne au chirurgien.

Pravédine n'avait pas cessé de retourner dans sa tête ce qui s'était passé, la veille, dans la salle de réanimation et il avait mal dormi. L'homme s'approcha en souriant, mais il remarqua que tout le monde le regardait de façon étrange. Ou était-ce la fatigue ?

— Très bien, jeune homme, bonjour ! dit-il.

Puis, à son interne :

— Vous avez la radiographie de cette dent ? Merci.

Bon. Eh bien, nous allons commencer tout de suite.

À ses étudiants :

— Deux anesthésies seront nécessaires, mais bien sûr, ça, vous le savez déjà.

À l'interne :

— Allez-y !

Au patient :

— Vous allez voir, ça va se passer comme un charme, il n'y a que la piqûre de l'anesthésie qui pourrait vous gêner un peu.

Et à nouveau aux étudiants :

— Je me suis déjà assuré que le patient n'a pas d'allergies connues.

L'interne venait de finir la deuxième injection et le docteur reprit en s'adressant au patient.

— Ça va prendre quelques minutes avant d'agir efficacement. Vous vous sentez bien ? Très bien. Mon interne vous a parlé un peu de ce qu'on va faire ? Ah. Il vous a dit quarante cinq minutes ?

Pravédine regarda de nouveau la radiographie de la dent qu'il allait extraire.

— Oh, je pense qu'on peut faire mieux que ça. Voyons voir, vous vous sentez la mâchoire engourdie ? Ce devrait être bon, là.

Aux étudiants :

— Très important, les instruments toujours à portée de main et bien sûr, toujours stérilisés.

Pravédine regarda sa montre de façon démonstrative.

— On va dire, quoi ? Quarante-cinq secondes ?

L’interne qui savait que c’était une plaisanterie se mit à rire, l’air connaisseur.

Pravédine prit une espèce de crochet et piqueta dans la gencive.

— Vous ne sentez rien, n’est-ce pas ? Puisque la dent est visible, je dégage un peu autour. Voilà, c’est fait. Et maintenant ?

En réponse, l’interne lui tendit promptement une pince et profita de la question pour dire aux étudiants :

— D’habitude, ça prend beaucoup plus de temps. Le docteur Pravédine a beaucoup...

— Non, non. Je n’ai pas besoin de ça, coupa Bertrand.

Je vais simplement caler ceci contre la dent.

Il utilisait toujours son espèce de « crochet » et l’interne commençait à avoir l’air inquiet.

— J’appuie contre mon doigt, vous voyez ? C’est le principe du levier – une machine très ancienne. Et hop, la voilà !

L’interne sursauta en même temps que la dent.

— La dent est entière, la plaie est propre. Vous pouvez suturer, conclut-il. Vous avez eu mal ? Non, ne parlez pas.

Faites un signe de la tête. Et bah, vous voyez !

Le docteur Pravédine regarda sa montre.

— Quarante cinq secondes, dit-il calmement. Est-ce que vous voulez garder votre dent ? Alors, ils vont vous la nettoyer et vous la mettre dans un joli sachet. D’accord ?

Parfait, on se verra tout à l’heure.

À ces mots, l’interne, qui était devenu tout pâle, sursauta une deuxième fois et d’une voix criarde s’adressa aux étudiants.

— Surtout vous n’essayez jamais de faire ça !

Séverin Desjaune quitta son travail quelques heures plus tôt pour se rendre à l’hôpital. À pied, comme d’habitude. Pravédine lui avait demandé de rencontrer un dermatologue dans l’après-midi et

de faire des analyses sanguines.

Ils se rencontrèrent tout de suite après.

— La plupart de tes résultats sont déjà arrivés, et ils sont normaux.

La voix du médecin portait tout le poids de la sentence.

— Je te dis ça un peu à contre cœur, parce que ce qui t’est arrivé hier m’a donné une idée.

Séverin se mit à remonter le mécanisme de sa montre.

— Je t’écoute.

— Ne le prends pas mal ! Mais je voudrais te poser quelques questions.

— Je n’ai jamais eu de médecin traitant, tu sais ? Alors, si tu veux bien... dit le jeune homme en souriant.

— Oui, justement ! Justement. Je voudrais être ton médecin et consulter ton dossier médical.

— Tu peux.

— Et te poser quelques questions.

Séverin fit oui de la tête.

— Quand as-tu été malade pour la dernière fois ?

— C’est dans mon dossier médical, répondit le jeune homme qui voyait où ils allaient en venir et secouait la tête.

Tu peux poser tes questions plus directement.

— Très bien. Qu’est-ce qui se passe si tu te fais une coupure au doigt ?

— Je saigne. Ça fait mal. Je mets un pansement et ça cicatrise au bout de quelques jours.

— Est-ce que tu as essayé d’accélérer la cicatrisation ?

— Oui. Et ça n’a pas marché.

— Est-ce que tu as essayé de soulager d’autres douleurs sur toi-même ?

— Oui. Et ça n’a jamais marché. Tu ne penses pas vérifier ce que je dis, n’est-ce pas ?

Le ton était mordant.

Le docteur leva la main gauche à une vingtaine de centimètres au-dessus de son bureau, en prenant une inspiration profonde et la redescendit en même temps qu'il expirait.

— Si je comprends bien, tu penses que tu ne peux pas... agir sur toi-même ?

— Oui.

Pravédine tapota de sa main sur le bureau d'un air entendu.

— Bon, alors est-ce que tu as remarqué quelque chose de lié à ton magnétisme ? En dehors des guérisons je veux dire.

Séverin Desjaune se mit à mordiller sa lèvre supérieure en faisant oui de la tête.

— Lorsque je suis très fatigué, commençait-il. Quand j'ai un coup de barre, en fait.

Ses doigts semblaient décidés à faire tous les mouvements que des doigts pouvaient faire.

— Si je m'alonge un instant ou si je me détends de façon générale, je laisse venir le sommeil et alors si je... si je fais ça, je sens comme une force qui prend le dessus sur ma fatigue. Mes muscles sont toujours détendus, mais je sens de la tension en moi. Une espèce de... de puissance, je me dis. Elle est là. Et progressivement mon esprit devient clair, carrément limpide. Plus clair que si je m'étais juste reposé. Ça stimule ma concentration en fait. Il m'arrive de le faire, juste pour le plaisir aussi. Sans aucune raison particulière. Juste pour sentir le flux qui passe en moi. Ou j'agite les mains comme ça. Tu vois, ça fait presque art martial, mais je ne le fais pas exprès. Ce sont des mouvements naturels, puis plus ça va et plus... tout mon corps peut le sentir. Je crois que les arts martiaux ont dû être inspirés par quelque chose comme ça à la base.

Quelqu'un qui a eu les mêmes perceptions que moi. Ça me paraît très possible. En tout cas, je perçois l'espace ou quelque chose dans l'espace. Je peux... je peux même prendre appui sur l'espace autour de moi. Je te parle d'impressions là, je ne me suis jamais mis à léviter.

Séverin était debout.

Le docteur Pravédine fronça les sourcils en serrant les dents et en pinçant les lèvres.

L'expression de concentration sur son visage donnait l'impression troublante qu'il allait sortir de sa tête. Il se mit à se gratter le nez.

— Est-ce que tu te sens en forme pour ce soir ?

Le jeune homme déglutit.

— Bien sûr, je crois. Tu as un patient pour moi ?

Pravédine se leva en arrangeant sa blouse en quelques gestes rapides.

— On est dans un hôpital, dit-il. On trouvera bien.

Sur les paupières de ses yeux fermés, Séverin voyait des traces de lumière. Des contours formaient des couleurs, harmonieusement, telles des rimes visuelles.

Hypnotiques.

Et

tandis

que

son

esprit

entraînait

progressivement en communion avec celui d'Ouma, les mots se croisaient dans ses pensées, prises dans une danse trouble.

Séverin commençait à respirer plus profondément. Ses mains étaient devenues sensibles à la pression de l'air et lorsqu'il les remuait, il éprouvait une sensation de contrainte. C'était très semblable au contact de l'eau sur sa peau dans une piscine, d'où l'idée de fluide. Il y avait aussi une sensation de picotements, de minuscules aiguilles dans ses paumes, plus fines que des poils. Les picotements pouvaient devenir de plus en plus forts, puis ils diminuaient, revenaient, créant une impression de flux et de reflux. Le fluide, là encore.

Ouma était là. Mais sa présence était lointaine et à travers ses sensations de plus en plus convaincantes, Séverin avait l'impression de s'en approcher comme un enfant faisant les premiers pas vers sa mère. Les aiguilles pulsaient, se développaient, se transformaient en ficelles rejoignant ses deux mains. Se propageaient en réseaux, puis en champs.

Séverin avança les mains vers le ventre de la malade.

Ses yeux étaient à présent ouverts, mais rien ne laissait entendre qu'il était en train de s'en servir.

La femme devant lui avait fait le circuit médical complet.

Elle avait d'abord été soignée dans une clinique, puis lorsque ses médecins traitants étaient arrivés à la conclusion qu'ils ne pouvaient plus rien pour elle, elle avait été transférée à l'hôpital. Depuis, son traitement consistait à essayer de retarder une hémorragie interne fatale. Elle avait un cancer des reins. Et on venait de lui proposer un magnétiseur.

Séverin apposa ses mains. Au moment du contact physique, la sensation du toucher surpassa en intensité celle du flux magnétique. C'était comme si ce dernier s'était soudainement éteint, éclipsé.

Comme s'il n'avait jamais existé. Le doute, toujours au même moment. Il fallait croire en la guérison pour être guéri et aussi croire en la guérison pour guérir. Une croyance basée sur des sensations qui disparaissaient. Le doute. L'esprit de Séverin brûlait dans ce jeu de foi.

La respiration du jeune homme ralentit, devint proche de celle de l'état de sommeil. Il détendait ses muscles. Se concentrait pour retrouver au plus vite la certitude de ses sensations et passer en transe.

Le flux revint, vague après vague. Depuis ses biceps, à travers ses avant-bras, jusqu'au bout de ses doigts.

L'écoulement ne pouvait se faire que par les veines. Par le sang et le cœur qui le propulsait. Le jeune homme entendait distinctement les battements de son cœur. Le rythme de ses pulsations n'était cependant pas le même que celui du fluide magnétique. En fait, les sensations de fluide étaient liées davantage au rythme de la respiration.

Mais elles semblaient plus fortes lorsqu'elles étaient en phase avec les battements du cœur.

Séverin avait toujours cru que ses organes de guérison étaient ses mains, et qu'il serait impossible de ressentir le fluide rayonner aussi puissamment à travers tout son corps.

Jusqu'à la dernière fois. Il avait, auparavant, fait des tentatives de renforcement du champ de ses mains, mais pour une grande partie, elles avaient été affaire d'imagination. Il avait, par exemple, songé que ses mains, étant aux extrémités de son corps, pourraient voir leur effet complété s'il arrivait à sensibiliser une partie centrale de lui-même. Le front était tout désigné, la gorge, le cœur, le plexus solaire... retrouvant ainsi les principaux chakras.

Mais ces tentatives avaient été des échecs. L'imagination dans la guérison était un bon guide, mais déduire, rationaliser par la suite était impossible et menait à des absurdités telles qu'attribuer une fréquence de vibration, une couleur, et autres propriétés physiques, à un phénomène qu'on ne pouvait appeler rayonnement que par analogie, ou absence de mot plus approprié.

À présent quelque chose était en train de se passer entre lui et Ouma. Il sentait ce fluide s'écouler à travers lui et remplir la patiente. Il sentait aussi, par moments, un reflux venir de la malade et remonter dans ses bras et craignait alors que ce soit la maladie elle-même, qui le gagne. Il se concentrait encore plus fort. La sueur apparaissait sur son visage. Il se fatiguait. Il était temps d'arrêter.

Ses mains tremblaient un peu. Ses yeux s'éveillaient.

L'air circulait de nouveau rapidement dans ses poumons.

Le retour de la vie.

Cette femme allait vivre, il en était à présent convaincu.

Son rayonnement magnétique, énergétique, qu'importe !

l'avait pénétrée et c'était suffisant.

Son rôle accompli, Séverin Desjaune pouvait prendre le chemin de la clinique, et les larmes aux yeux, assister au spectacle d'Arline, là où les tissus pulmonaires de sa femme se décomposaient en un arc-en-ciel sordide, et brûlaient dans les caustiques des rayons de la mort.

Le soleil s'était couché depuis un moment déjà, lorsque Séverin arriva auprès du lit d'Arline. Mais Arline n'était pas là, et Séverin attendit. Longtemps. Tandis que l'eau coulait dans la salle de bain.

Le jeune homme avait hésité : frapper à la porte, entrer ou simplement lui signaler sa présence en faisant du bruit.

Finalement, il s'était mis à marcher dans la pièce.

Lentement. C'était un espace propre, aseptisé, aux couleurs douces et reposantes. Il y faisait plus chaud que d'habitude et il y avait une sensation de fraîcheur. Il y avait le bruit de l'eau qui coulait, et puis, il y avait Arline à la porte de la salle de bain. Il lui sourit.

La femme avait une serviette enroulée autour des cheveux et une autre qui passait sous ses bras, lui couvrant le corps jusqu'à en haut des cuisses. Ses pieds étaient nus.

— Bonjour ! dit-elle.

Puis, elle regarda par la fenêtre dehors. Ses épaules étaient

recouvertes

de

gouttelettes

d'eau

qui

réfléchissaient la lumière et semblaient s'agiter lorsqu'elle s'avança dans la pièce.

— Je ne t'embrasse pas, dit-elle.

— Non, il faut pas.

Il souriait toujours.

— Tu vas bien ?

La jeune femme alla jusqu'au lavabo et Séverin fut agréablement

surpris

de

reconnaître

le

moindre

mouvement de sa démarche. Il ne l'avait pas vue marcher depuis quelques semaines. Arline se mit à examiner son visage dans le miroir qui était au-dessus de l'évier.

— Ça va assez bien, lança-t-elle.

La tête de la jeune femme s'agitait doucement comme si cette dernière essayait de faire rouler l'image sur le miroir.

— Mieux qu'hier.

Séverin s'assit sur le lit, les coudes sur les cuisses et les mains entre les genoux. Il se mit à observer le dos de sa femme.

Des gouttes avaient coulé depuis ses épaules, le long des omoplates, serpentant en de fins filets d'eau. Le liquide sur sa peau, pensa-t-il. Le liquide sous sa peau et partout dans son corps. Le liquide où elle pourrait porter leur enfant. Dommage, pensa-t-il.

Quelques mèches de cheveux dépassaient depuis la serviette qui les enroulait et luisaient. Séverin frotta ses mains l'une contre l'autre nerveusement. Soudainement, il avait envie de prendre les mèches de cheveux et de les rouler entre ses doigts pour les éparpiller. C'était une envie envahissante et grisante.

— Est-ce que tu m'écoutes ?

Le jeune homme leva les yeux vers les siens et déglutit.

Il secoua la tête, impuissant.

Elle haussa les sourcils et sourit.

— À quoi est-ce que tu étais en train de penser ?

— À...

Le son s'évanouit dans sa gorge. À toi. À moi. À une envie de changer les choses, ou plus directement, de faire que les choses ne soient plus les mêmes. D'éparpiller une routine de vie et de mort.

Elle s'était rapprochée de lui.

— Al ons, tu sais bien que c'est pas du jeu ça. Si tu es triste alors que tu as toutes les raisons d'être triste, c'est que tu as un gros manque d'imagination. On a déjà dit ça, non ?

Il sourit d'amour. Mais secoua la tête. Non, non et non.

Pas cette fois. Et il se leva.

— Quoi ?

El e recula vers le miroir, ses doigts à la recherche d'un peigne.

Il avança.

El e lui tourna le dos et se mit à peigner ses cheveux.

El e parla.

— Et ta journée au boulot, comment ça a...

Il était là.

Arline le regarda, furieuse, dans le miroir.

— Tu es devenu fou ? Qu'est-ce que tu fais ?

Son regard devait être fou. Ça, il s'en rendait parfaitement compte. Mais alors fou !

— Qu'est-ce que je fais ?

Il posa la main sur son épaule et se mit à étaler les gouttes sur sa peau.

— Oui, qu'est-ce que tu fais !

Sa voix était tremblante de colère, et aussi d'autre chose.

— Je t'aime, dit-il en la faisant pivoter vers lui.

— Non !

— Si.

El e résista.

Séverin hésita, puis défit la serviette qu'el e avait autour du corps. La serviette glissa à ses pieds.

Arline essaya de la rattraper et à ce moment, il en profita pour la retourner vers lui.

Il l'embrassa.

Doucement mais avec insistance, avec ce qui lui semblait être la force tranquille d'une grande assurance, avec tout ce qui lui passait par la tête concernant la virilité.

Tout, pour obtenir ce qu'il voulait. Il l'embrassait longuement. La langue dans sa bouche. Sa main sur son visage. Si elle toussait maintenant, il avalerait les germes contaminateurs. Il lui effaça les larmes du bout des doigts, de petites gouttes sur son visage.

— Je ne peux pas te guérir toi, lui dit-il enfin. Mais je pourrais peut-être guérir l'enfant. Et sa mère, à travers lui.

Elle ouvrit grand les yeux et la bouche pour dire quelque chose, mais il lui couvrit les lèvres de ses doigts.

Il n'y avait pas de gouttes sur ses seins, ni sur son ventre. Il lui fallut descendre encore plus bas pour en trouver.

Arline recula encore un peu, jusqu'au lavabo. À demi assise dessus et les jambes tendues, elle enfonça ses ongles dans les cheveux de Séverin.

— Quelqu'un pourrait entrer, gémit-elle.

— Trop tard.

Ensuite, il se releva et tandis qu'il l'embrassait de nouveau sur la bouche, son sexe la pénétra. Le jeune homme resta un instant en elle, sans bouger. Puis, toujours en l'embrassant, il la souleva par les fesses et la porta jusqu'au lit. Là-bas, il l'embrassa sur le front et se retira.

Il alla jusqu'à la porte pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans le couloir et éteignit la lumière de la chambre.

CHAPITRE TROISIÈME

Des mots dentés,

lubrifiés,

mordent

dans l'huile mes-caninique.

Sens-les !

Séverin avait rêvé qu'on le gavait de mots et à son réveil, les muscles de sa gorge se contractaient toujours, le poussant à avaler une verve morte.

Le jeune homme déglutit pour faire passer sa salive, mais il l'avalait à travers et portant la main droite à sa gorge, il se mit à tousser les yeux grands ouverts. Il toussa de tous les muscles de son

corps, secoué de spasmes respiratoires. Des larmes se mirent à couler sur ses joues et une de ses quintes lui fit remonter de l'acide dans la gorge. Séverin se précipita dans la salle de bain, où il se mit à se rincer la bouche abondamment.

Finalement, il s'accouda au lavabo et se regarda dans le miroir. Le regard incrédule, il se donnait l'impression d'un homme qui avait retrouvé la plage, après avoir manqué de se noyer.

Ouma. Le mot grinça dans sa tête d'une façon totalement étrangère aux sonorités qui le composaient.

Ouma avait encore lâché prise au matin. Maintenant, sa présence avait un aspect irréel, celui de la flamme d'une bougie à la lumière du soleil.

Le regard du jeune homme plongea davantage dans le miroir et il contempla le vaste cadre qui se trouvait sur le mur de la salle de bain, juste dans son dos. C'était un portrait au crayon gris, presque grandeur nature, qui montrait Séverin à moitié nu, une serviette de bain autour de la taille, en train de se raser. Il resta un instant dans cette position, admirant le dessin qu'Arline avait fait de lui, se remémorant les événements de la journée précédente, jusqu'à son retour à l'appartement.

Il soupira. De la vie avec Arline à la mort sans Arline, sa logique d'ingénieur ne voyait qu'une double négation. Et les regrets étaient vains.

Le jeune homme procéda à sa toilette, distraitement, tout en revivant mentalement un de ses cours de maths au lycée.

Il se souvenait distinctement d'un des pièges de son prof de maths :

— Quel est la probabilité d'obtenir pile, si je lance cette pièce ?

La probabilité avait été d'un demi, bien sûr. Puis le professeur avait lancé la pièce, et elle était tombée sur pile.

Séverin était en train de sourire. Il se souvenait de la scène mais il lui semblait qu'il la revoyait, non pas de son point de vue d'élève, mais du point de vue du professeur.

La mémoire parfois jouait de ces tours... amusants.

Puis il avait posé une autre question.

— Et maintenant, quel est la probabilité que la pièce ait pu tomber face ?

Et tous les élèves étaient tombés dans le panneau.

Séverin souriait. Bien sûr, cette fois-ci, la réponse n'était plus un demi. C'était zéro. Puisque la pièce était tombée sur pile ! Ce n'était plus une question de probabilités, c'était une certitude. Mathématiquement, la probabilité qu'un événement ait pu se passer différemment était nulle.

Et toute idée assujettie aux prémices du genre « Si au lieu de faire comme ci, on avait fait comme ça... » était tout simplement insensée.

Mais ça, pour le savoir, il fallait être mathématicien. Ou il fallait l'avoir vécu suffisamment de fois soi-même, pour l'admettre : les regrets étaient vains.

Séverin se regarda dans le miroir puis prit la direction de la cuisine. Bien sûr, il se pouvait aussi que tout se passe miraculeusement bien. Qu'il tombe vraiment enceinte, qu'il arrive à la guérir indirectement. Oui, mais bon, tout ça était loin.

La cuisine marchait au gaz naturel. En fait, tout ce qui La cuisine marchait au gaz naturel. En fait, tout ce qui pouvait se passer d'électricité dans la vie de Séverin, et tant qu'Arline avait été d'accord, n'était pas électrique.

C'était un peu sa petite manie. Peut-être même l'envie de se donner un genre.

Il faisait une association assez vague entre l'électricité et son magnétisme. Il en éprouvait de l'inquiétude. Comme si les deux pouvaient interférer d'une façon quelconque, comme si son magnétisme était vraiment du magnétisme.

Et dans des espèces de rêveries, il lui arrivait de songer à un passé préhistorique où le sorcier de la tribu était possédé par un esprit... Et la tribu en question ne connaissait certainement pas l'électricité.

C'était, somme toute, une superstition.

Le jeune homme mangeait en silence. Il avait ouvert les fenêtres de la cuisine et il entendit les cloches d'une église.

Il se concentrait. Une nouvelle journée était à présent devant lui. Il savait, en gros, de quoi elle aurait l'air. Il lui faudrait aller au travail et c'était important parce que c'était comme ça qu'il arrivait à payer les factures de la clinique pulmonaire. Ensuite, il rencontrerait Bertrand pour, peut-

être, une nouvelle guérison. Et finalement, il irait voir Arline et profiter au maximum de l'amélioration de son état car celle-ci serait, sans doute, la dernière.

Mais comme tout ça était loin !

Il voyait sa journée comme un enchaînement d'événements abstraits. Comme quelqu'un d'averti, mais pas forcément impliqué, comme entouré par un mur transparent. Nerveux, tendu, il était constamment concentré sur ce qui, dans l'échelle du temps, était le plus proche de lui. Habitué à son rythme de vie, il était incapable d'agir en fonction d'événements se situant au-delà de celui sur lequel il fixait son attention. Une concentration telle qu'il lui était impossible de concevoir le temps, après. Et après, son esprit se réorganisait, pris dans les tenailles d'une nouvelle concentration.

Le jeune homme finit de manger, frotta ses mains l'une contre l'autre pour les débarrasser des miettes de pain, s'habilla et sortit.

— À Pravédine !

— Au plus grand des chirurgiens !

— Au dernier des chirurgiens !

Les trois verres se séparèrent.

— Quand est-ce qu’il vient ?

— Le petit ? Dès qu’il a fini sa garde, il ne devrait pas tarder, là.

— Il est six heures moins dix. C’était quoi son nom déjà ?

— Justin.

— Justin quoi ?

— Oh bien là ! En plus, je suis sûr que personne ne la lui avait jamais faite...

— Écoutez !

Un des verres fut haussé un peu plus haut que les autres.

— C’est un patient qui regarde la télévision et il voit une pub sur de nouvelles chaussures. Alors, il appelle l’infirmière et lui demande de lui changer son pansement !

— Oh, je ne sais pas. Je ne crois pas que, parce qu’on est médecin, il faut forcément être cynique.

— Et moi je t’accorde cela, les messages publicitaires des médias véhiculent de très puissantes images.

— Je te l’accorde aussi. D’ailleurs, je pense que c’est très agréable.

— Quoi donc ?

— Eh bien, les massages immédiats ! Vous ne voyez pas ?

— Oh là là...

Les trois verres s’agitèrent.

— Il ne devrait plus tarder, là.

L’interne fit son entrée le plus discrètement possible.

— Je suis désolé, dit-il. Mais les gardes ne se finissent jamais à l’heure qu’il faut, n’est-ce pas ? Je ne vous apprends rien.

— Non, ne t'inquiète pas ! Tu ne nous apprends rien du tout.

— Prends un verre, Justin !

Un quatrième verre apparut.

— Merci, c'est quoi ?

— C'est du très bon.

— Ah, je vois.

— Apprends à apprécier la vie, petit ! C'est par là que tout commence. Un bon verre de vin, du saucisson à l'ail et, pourquoi pas, une après-midi à la plage.

Trois des quatre verres s'agitèrent. Le quatrième se leva jusqu'à la bouche de l'interne, qui but et hocha la tête.

— Maintenant, ta question.

Un verre se mit à tourner lentement dans une main.

— Pose ta question !

— Je voulais savoir ce qui s'était vraiment passé avec le docteur Bertrand Pravédine. J'ai lu la presse de son époque, tous disent que c'était un génie. Mais il est devenu directeur de l'hôpital et puis plus rien. Comme si toute sa vie il n'avait voulu que ça, être directeur. Je suis interne dans le service où il enseigne cette année et je le vois travailler, je vois comment il travaille. Ce n'est pas un administrateur.

— Tu es naïf. Pravédine est un excellent administrateur.

— C'est vrai, il faut de nombreuses qualités pour écouter avec respect un médecin qui vient le matin pour se plaindre qu'un autre médecin lui a pris sa place de parking.

Ne ris pas, je suis sérieux !

— Par contre l'intuition est juste. Il s'est passé quelque chose. Et même, une sacrée chose !

Un verre se mit à décrire de petits cercles dans l'air en s'inclinant, tandis que la surface du liquide restait parallèle au sol.

— Nous trois, on était étudiants ici en ce temps et on a tout vu de l'intérieur. Moi, j'étais l'interne de Pravédine. Il avait quoi à l'époque, trente-cinq ans ? En tous cas, c'était un jeune médecin ambitieux. Il a fait une série d'opérations très difficiles et il est devenu célèbre. Et tu sais pourquoi ?

— Regarde autour de toi, cet hôpital ! Il y a plus de techniciens et de physiciens, ici, que de

médecins. Les machines font presque tout. C'était déjà comme ça, à l'époque. Mais les opérations que Pravédine a faites, il les a faites sans la moindre aide informatique. Le scoop ! Les médias se sont jetés dessus tout de suite : Un homme qui bat les machines, etc. Tu as vu tout ça ou tu as regardé juste les revues médicales ? Bon, peu importe. C'était sans doute ce que les gens voulaient entendre.

— De toute façon, personne n'a pris ça vraiment au sérieux. Les médecins, je veux dire. Les gens instruits !

Sauf que c'était vrai.

— Pravédine a continué à faire des opérations difficiles et a même repris des cas où des robots de chirurgie avaient échoué.

Tu vois, ça, il faut être d'ici pour le savoir ; un échec en chirurgie, c'est une information qui sort rarement de l'hôpital.

— Il était incroyable. Un véritable génie ! Et nous autres étudiants... mon Dieu, on était là où naissait une nouvelle médecine. Tu imagines un peu le futur qu'on avait devant nous ?

— Le docteur Bertrand Pravédine a reçu des prix pour sa dévotion à la médecine. Dans la presse scientifique, il a écrit une série d'articles pour exposer sa méthode. Puis il a fait une énorme connerie. Dans une interview, il a dit, haut et clair, qu'il était meilleur que les robots de chirurgie.

Que toutes ses opérations étaient parfaites et qu'il n'envisageait pas la possibilité de faire un jour une erreur.

Les autres médecins ne l'ont pas supporté. Ils l'ont accusé d'avoir trafiqué ses résultats.

— Vois-tu, le problème était qu'aucun autre chirurgien n'a pu refaire ce que Pravédine prétendait avoir accompli dans ses articles scientifiques. Ça paraissait tout simplement impossible, inhumain si tu veux.

— Il a riposté, bien sûr. Il a fait une série d'opérations filmées et a soumis les enregistrements à l'Ordre des Médecins. Bref, c'est devenu une sacrée histoire où il y avait l'honneur d'un tas de professeurs d'un côté, et celui d'un jeune prodige de l'autre. Il fallait trouver un arrangement.

— Bertrand Pravédine s'est retiré de la pratique médicale et au lieu de devenir professeur, il est devenu le plus jeune directeur de l'hôpital. Tout le monde a applaudi une promotion sociale à la mesure de son grand talent, tu vois ?

Quatre verres vides se reposèrent sur la table.

— Mais vous, vous avez décidé de rester dans cet hôpital, commenta l'interne.

— Il est pas mal ce petit !

— Subtil, c'est vrai. Vois-tu, la médecine pour nous c'est un amour pour la vie, et un amour pour les

vivants aussi...

— Oui, c'est ça ! Et moi, mon amour pour la médecine il me dit que je suis de garde dans cinq minutes. Alors si vous voulez bien ce sera pour une autre fois. Messieurs !

— D'accord, allons-y !

Va dormir un peu, petit, et ne raconte pas ce que tu viens d'entendre !

L'homme des bois profonds pressa la poignée, ouvrit la porte et sortit de chez lui. Il ferma la porte dans son dos, passa devant l'ascenseur de l'immeuble sans le voir, puis se mit à descendre l'escalier rapidement, sautant par-dessus les dernières marches de chaque étage.

Arrivé en bas, il sortit précipitamment, les muscles agréablement stimulés par l'exercice matinal.

Séverin sentait une petite démangeaison dans sa colonne vertébrale et de douces pulsations dans ses cuisses, en souvenir de ce qu'il leur avait fait subir la veille avec Arline. C'était un matin ensoleillé, le vent était léger et chaud. Le tout – très agréable. Agréable. Il éprouvait une joie sauvage à la pensée de ce mot. Il y avait quelque chose d'animal dans le fait d'être coincé entre passé immuable et futur imposé, obligé de vivre dans le présent – un présent de sensations agréables.

Mais pourrait-il vivre uniquement sur les sensations de ses six sens ? À ce moment précis, ça ne lui paraissait pas impossible. Le goût, l'odorat et l'ouïe, pensa-t-il, le toucher, la vue et les sensations internes, étaient sans doute tout ce qu'un animal pourrait connaître dans sa vie.

Les cinq premiers le renseignaient sur le milieu extérieur, le sixième, les sensations internes telles que la douleur, la tension musculaire ou l'équilibre, le renseignaient sur son corps. À supposer qu'il puisse éprouver du plaisir à travers tous ses sens, ne pourrait-il pas s'alourdir quelque part et se mettre à ronronner ?

Malheureusement, l'une des propriétés des sens était que leur sensibilité diminuait. Le sanctuaire sensuel deviendrait lassant, dépourvu de sens.

Séverin secoua la tête, tout en marchant. Les sensations n'étaient pas que les sens. Alors pourrait-il vivre uniquement sur ces sensations, celles des sens plus les autres ? Il commençait à être à court de mots pour ce qui lui passait par l'esprit. Quelque part, il avait l'impression que le mot « pensée » avait autant de consistance que les mots « truc », ou « bidule », lorsqu'on parlait des processus de l'esprit.

Les sensations donc, les sensations physiques, j'ai froid,

j'ai

faim.

Plus

les sensations

affectives,

émotionnelles, je me sens bien, c'est agréable. Plus les sensations abstraites, la sensation de cause, ou celle d'effet, la sensation de dedans, d'avant, d'être caché. Une vie de sensations. Était-ce possible ?

Qu'aurait-il ?

Il aurait sa mémoire. Il pouvait construire un modèle de mémoire basé entièrement sur les sensations physiques, images, sons et même rythmes respiratoires ou excitation sexuelle, et ce modèle serait assez proche de la Mémoire.

Donc, il aurait une mémoire. Elle devenait d'ailleurs presque parfaite en y ajoutant les sensations abstraites et affectives. Des souvenirs liés à des jeux de cache-cache ou de joies et souffrances diverses traversaient son esprit.

Il aurait son imagination. Bien sûr, le mot était mal composé, puisqu'on n'imagine pas sur la base d'images, mais sur la base de sensations, souvent abstraites. On imagine en termes de contenu, de déplacement, d'associations entre entités, ainsi qu'en images.

Il aurait la conscience aussi. Et peut-être même d'autres choses, s'il y réfléchissait bien. Mais à tout bien y réfléchir, non. Il ne pourrait avoir aucune autre chose. Il pourrait avoir plus, mais ce ne serait plus de la même chose.

Le clocher d'une église se fit entendre. Séverin s'arrêta de marcher, regarda d'abord sa montre puis autour de lui. Il y avait la rue, son immeuble était dans son dos et il n'était qu'à une cinquantaine de mètres de la porte de Fun Technologies.

Tout était à sa place et pourtant, il avait la nette impression de s'être perdu. Aurait-il le sens de l'humour ?

Il continua sa route. S'il voulait finir son raisonnement, il fallait finir vite, avant d'être arrivé à Fun et avant d'être arrivé en retard.

Donc, pas plusieurs choses, une seule. Pourquoi ?

Parce que pour lui il y aurait une seule et même chose tissée de sensations – la conscience. Sans les mots, pour trancher des morceaux, parfois grossiers, dans les sensations, il ne pourrait proprement « conceptualiser » ni mémoire, ni imagination. Il vivrait dans un monde où les six sens, tout puissants, rendraient compte d'une seule et même réalité objective plus subjective. Un monde tel que les premiers hommes l'ont connu. Ceux qui vivaient dans les bois profonds.

Il avait besoin des mots pour nommer. Besoin du langage, le français comme les mathématiques, en tant que système d'exploitation. Pour organiser toute sa...

pensée.

Le langage menait au sens : l'association appropriée de sensations et symboles, le sens menait à la compréhension : la substitution de sensations cohérentes aux données d'un problème, la compréhension menait à la communication : la mise en commun de sensations similaires.

Séverin s'arrêta de marcher net. C'était donc ça !

La porte devant lui s'ouvrit automatiquement et il entra dans le bâtiment.

— La raison a de ces raisons que la raison ignore, murmura Séverin avec, aux lèvres, le sourire de celui à qui on vient de raconter une blague et qui y pense toujours.

La communication, les sensations similaires, la solitude !

Enfermé dans ses sensations agréables, c'était la solitude que son subconscient avait voulu lui faire comprendre. Le désir de partager ses sensations.

Séverin se promit d'y penser très sérieusement, stupéfait par la complexité du message. Puis, à tout bien y réfléchir, il se dit qu'il avait avancé drôlement vite le long de ces idées, presque comme si on les avait préparées pour lui.

Ah, ce subconscient ! pensa-t-il. Dieu, pourvu que ce soit le subconscient...

Monsieur Desjaune traversait le hal d'entrée de Fun Technologies. C'était un espace vaste, lumineux, aux formes et couleurs accueil antes. Il était entouré de portes, escaliers et ascenseurs, autant d'idées de transition qui donnaient envie de ne pas s'attarder. Le jeune homme marchait droit, ses mains visiblement détendues, ouvertes, serviables, dynamiques.

Comme tous les jours.

Il était satisfait de son travail, son marché avec la société. Il en tirait même un sentiment de vertu, de valeur propre, produit par la valeur attribuée. Faisant ce qui devait être fait – l'aliénation à la nécessité – comme tout le monde.

Le hal était peuplé de gens comme lui. Dynamiques, de tous âges, et même malgré leur âge. Il n'y avait pas d'enfants.

Pour la première fois, Séverin remarqua qu'il n'y avait pas d'enfants ici et sourit. C'était sans doute normal. Avant hier soir, il n'avait jamais vraiment pensé à avoir des enfants, lui.

L'idée fit son chemin dans son esprit comme un torrent submergeant des digues, jusque-là inconnues. C'était comparable à ce qu'il avait connu, lorsque, enfant lui-même, il avait cessé de parler de lui à la troisième personne et avait dit le mot « je ». Puis il s'était mis à conjuguer ses phrases avec le nouveau mot, émerveillé de les voir toutes s'appliquer à lui. Maintenant, il y avait le mot

« papa ».

Séverin dit quelques « Bonjour ! » à des collègues dans les couloirs et décida de ne pas aller directement dans son bureau. Il opta pour un peu d'initiative et prit la direction du bureau de Clarisse, où il ne s'était jamais rendu à l'improviste.

Il ne savait pas s'il pourrait vraiment lui parler de ses préoccupations psychologiques, les sensations, les enfants...

Elle pourrait sans doute lui dire des choses intéressantes, mais il pourrait tout aussi bien passer pour un idiot. Après tout, il n'était pas psychologue. Et si jamais elle, elle se mettait à lui parler de guérisseurs, lui, ça l'énervait certainement.

Et pourtant, ça le démangeait. La plupart des sensations chez l'homme se créaient, justement, dans l'enfance, quand tout était à découvrir. En grandissant, l'enfant s'habitue ainsi à un rythme d'apprentissage de sensations. Puis, au fur et à mesure, il y avait de moins en moins de sensations à apprendre, et pour l'adulte, il en résultait un manque. Or souvent, l'enfant apprend les nouvelles sensations en jouant, à travers le fun. Alors le fun devenait une fin en soi. Et il y avait aussi cette publicité de Fun Technologies : « C'est Fun, c'est tout. »

De ce rythme d'apprentissage de sensations pouvait naître l'idée de progression. Ou était-ce une sensation de progression ? Des mots, toujours pas assez précis, ou peut-être était-ce lui qui n'en connaissait pas assez ? Peut-

être que s'il apprenait d'autres langues, s'il pensait en plusieurs langues à la fois... Peut-être que s'il cessait de se plaindre !

L'idée de progression et d'avancement, de là pouvait venir le désir de faire carrière, de progresser socialement.

C'était en fait beaucoup plus plausible que de présumer un désir malsain de s'imposer à travers la compétition, chez les gens. La hiérarchie serait donc un ordre sur mesure pour les humains. Mais alors, si on voulait être juste, il faudrait que chacun passe par tous les stades de la hiérarchie pour qu'il puisse connaître toutes les sensations.

Que tous commencent simples ouvriers et que tous finissent P. D. G. Non, pensa-t-il, ça ne pouvait pas marcher. Mais les gens y allaient quand même, motivés par leur quête de sensations.

Chez beaucoup d'adultes le fun ou la progression n'étaient pas des stimulants. Ces gens-là avaient sans doute associé une autre idée infantile à leur appétit pour les sensations : le pouvoir, la gloire, l'être universel...

D'autres encore choisissaient de développer la sensibilité de leurs sens physiques, le goût pour les gastronomes, l'odorat pour les amateurs de parfums, la vue pour la peinture... toujours des sensations à la clé.

Combien de comportements humains pouvaient ainsi trouver leur origine dans le passage entre enfance et âge adulte, pensa Séverin, dans le sevrage des sensations.

Il frappa à la porte et entra.

— Bonjour !

— Ah ! Bonjour Séverin ! Ça va ?

El e était assise derrière son bureau, devant sa console informatique et en leva brièvement les yeux pour le saluer.

— Oui, je suis passé voir comment tu al ais.

— Bien, merci. Ça commence. Au fait, Séverin, est-ce que tu n’as pas un diminutif ? Je sais pas moi, Sév ?

— Hum, non.

— Oui mais ta mère, quand tu étais petit, el e t’appelait pas Séverin, si ?

— Tu veux m’appeler comme ma mère ? demanda-t-il d’un ton faussement méfiant.

Clarisse leva les yeux pour lui faire une grimace, puis revint à sa console.

— Eh bien si, ma maman m’appelait Séverin, el e aimait bien, devine pourquoi !

Puis comme Clarisse ne répondait pas :

— Et c’est grave docteur ?

La psychologue sursauta et se détourna de son écran.

— Mais non. Je demandais ça comme ça, c’est tout. Si j’avais voulu te psychanalyser, je t’aurais demandé de me raconter tes rêves, tu sais bien !

El e souriait.

— Donc...

El e posa ses coudes sur le bureau, appuya le menton sur ses poings et demanda d’une voix provocante :

— De quoi as-tu rêvé hier soir ?

— De plein de choses, dit-il en claquant dans ses mains.

Ensuite, il se mit à les frotter l’une contre l’autre.

— Et maintenant, il faut que j’ail e travail er.

— Un exemple ! insista-t-elle.

Séverin sourit, leva les yeux au plafond comme pour se souvenir et dit :

— Eh bien, j'ai rêvé que je marchais sur un chemin et puis il se séparait en deux sentiers et puis en quatre etc. et moi je marchais sur tous les chemins à la fois et je ne savais pas lequel choisir. Et j'aurais comme ça jusqu'au bout pour voir ce qu'il y avait là-bas, là, où... où m'attendait un piège.

— C'est pas vrai, tu viens de l'inventer !

— Si tu veux.

— Oh, pff ! Va-t-en !

Arrivé à son bureau, Séverin s'était déjà fait à l'idée que sa petite visite à Clarisse lui avait échappé totalement des mains. En plus, il avait l'impression qu'il en avait dit plus qu'il ne l'aurait voulu sur son rêve.

Le travail de Séverin Desjaune en ce moment était ennuyeux. On lui avait donné quelque chose à faire qui était bien dans sa spécialité d'ingénieur, mais comme ce n'était pas vraiment créatif, ça ne lui plaisait pas. Cependant, il fallait bien que quelqu'un le fasse et c'était tombé sur lui. Il y avait des périodes comme ça.

Actuellement, l'équipement électroménager Fun n'était pas le meilleur sur le marché. Les frigos qu'ils produisaient avaient bien la plupart des caractéristiques que le public exigeait : ils pouvaient signaler les produits périmés, composer des menus avec les produits dont la date de péremption était proche, proposer une façon optimale de disposer les produits en fonction de la température aux différents endroits du frigo, etc. Ayant une connexion sur le réseau, ils pouvaient aussi signaler une promotion sur les produits favoris du client dans les magasins ou commander des livraisons de courses. Ils avaient aussi quelques propriétés spéciales Fun, comme par exemple proposer un arrangement amusant pour la nourriture dans l'assiette ou suggérer quelque chose à faire avec les emballages, mais les frigos Fun n'étaient pas très intelligents.

Chaque produit électroménager Fun avait son propre logiciel, ce qui nécessitait un gros effort de programmation au départ. Parmi toutes les options avec lesquelles il était vendu, le client moyen n'aurait utilisé que 40% des capacités de la machine. Ainsi, du point de vue du client, son frigo devenait plus intelligent, parce qu'il « apprenait »

ce qu'il devrait faire. Mais du point de vue des concepteurs, c'était du gaspillage.

Les

nombreux

programmeurs

avaient

donc

développé un logiciel évolutif, générique, pour toute la gamme de produits Fun. Au lieu d'utiliser les choix du client parmi des options toutes faites, ce logiciel essayait d'apprendre ce qu'on lui demandait. Il avait réagi aux stimuli du client, cherchant à s'adapter à ses exigences.

Pour y arriver, il pouvait, par exemple, aller sur le réseau et télécharger un programme disponible, correspondant à une nouvelle tâche, ou bien télécharger les outils qui lui permettraient de la programmer lui-même. Dans les cas les plus complexes, il pourrait même demander de l'aide aux programmeurs de Fun.

Le logiciel était déjà terminé, ainsi que les circuits nécessaires pour le faire marcher. Séverin avait été chargé du dessin final du circuit, tel qu'il serait imprimé et intégré dans les prototypes. Il avait passé la journée devant sa console informatique à optimiser les exigences d'espace, de température et d'interférences des composants.

L'ingénieur avait pris la route de l'hôpital dès la fin de sa journée de travail.

À présent, il se trouvait dans la salle de réunions adjacente au bureau du directeur de l'hôpital, le docteur Pravédine, et prenait un café en compagnie de ce dernier.

Le jeune homme se sentait à l'aise et le luxe de la pièce l'incitait à prendre quelque chose de plus fort.

— Tu dessines des circuits, toi ? demanda le médecin.

— Oui, enfin, laisse tomber ! J'en ai eu ma dose, aujourd'hui. Dis-moi plutôt qu'est-ce que tu m'as préparé à guérir ce soir ? Je suis sûr que tu as déjà pensé à quelqu'un.

— Bon, dit Pravédine. Oui et non. Je veux dire, oui, j'ai pensé à quelqu'un, mais il n'est pas pour ce soir. En fait c'est une femme, donc elle ne sera admise à l'hôpital que demain.

— Ah bon !

— Il ne s'agit pas d'une patiente à moi. Et elle n'est pas gravement malade. Pas encore...

Séverin haussa les sourcils.

— Après-demain soir, cette femme va subir une opération dangereuse d'un nerf proche de l'oreille et il se peut qu'elle en sorte gravement handicapée. D'autant plus que je connais bien le chirurgien... Bref, ce que je voudrais c'est que tu essaies de lui éviter de passer sur la table.

Séverin regarda sa tasse à café, c'était une tasse à café ordinaire. Ensuite il leva les yeux sur son ami.

— Très bien.

— Le petit détail, reprit Pravédine, c'est que cette femme est magnétiseur elle-même.

— Intéressant...

Le magnétiseur comprenait très bien la curiosité du médecin, mais il n'avait pas la moindre envie de jouer avec Ouma et il lui était toujours aussi impossible d'en parler à son ami.

— Nous avons besoin de faire une étude.

— Une étude, répéta Séverin en reproduisant l'intonation des mots par empathie. Continue !

— Je sais que tu as lu beaucoup de choses sur le

« magnétisme », les guérisseurs, etc. commença le docteur. Dans les livres on raconte comment ces pratiques ont été longtemps méprisées, notamment au siècle dernier, et comment, finalement, elles ont fini par être acceptées au sein de la médecine, beaucoup plus ouverte et avancée, de notre temps. En vérité, il n'en est rien. Les auteurs de ces livres – quelques médecins excentriques, encore plus excentriques que moi, ou, le plus souvent, pas médecins du tout – utilisent une technique rhétorique simple, très simple. Puisqu'ils cherchent à faire admettre leurs vues, ils les présentent comme si elles avaient déjà été admises : l'argument d'autorité, tout simplement.

— Puisque tu le dis. Mais entre nous, il n'a jamais été question d'études jusqu'à présent...

Jusqu'à présent, le but de leur collaboration avait été de guérir des gens, tout simplement. Mais Séverin savait aussi que son ami était, au fond, un alibi dangereux. Il avait aussi que son ami était, au fond, un alibi dangereux. Il avait des comptes à régler avec la médecine en général, et si son amitié avec un jeune magnétiseur pouvait passer pour de l'excentricité, les projets qu'il pourrait avoir pour un guérisseur authentifié n'étaient pas forcément du goût de ce dernier.

— Par ailleurs, reprit Séverin, nous avons toujours parlé de rester discrets.

— Oui et c'est une bonne chose ! Car le fait de faire des miracles, en soi, ne suffit pas. Si tu ne sais pas expliquer ce que tu fais, si d'autres ne peuvent pas le refaire, ça ferait probablement plus de mal que de bien.

Crois-moi, j'en sais quelque chose !

— Je suis tout à fait d'accord. Ne rentrons pas dans la polémique alors...

— Non, dit le docteur doucement, tout en secouant la tête. Cette fois, c'est différent. Cela fait trop longtemps que je ne me suis pas investi à un niveau plus fondamental dans la recherche médicale et je crois que c'est finalement le bon moment. Lorsque tu es entré dans cette salle de réanimation et que tu en es sorti au bout de quelques instants à peine, sans toucher un seul patient, et que tu en as guéri six, il ne s'agit plus de magnétisme. Ce genre de pouvoir n'a jamais été à la portée du chaman du vil âge, Séverin, ce genre de pouvoir fait, ou fonde, les religions.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

— Je serais un messie alors ?

— Oui, affirma Pravédine plutôt brutalement.

« Mais le messie de qui ? » pensa Séverin et son sourire disparut.

— Tout à fait, je suis très sérieux, dit le docteur. On me dit que je suis beaucoup trop strict sur la science médicale, mais je vais te dire, si l'on voulait vraiment être scientifique, toute

l'industrie

pharmaceutique

actuel e

devrait

disparaître. Ce n'est pas scientifique du tout ! Les tests sur les nouveaux médicaments sont toujours insuffisants, parfois même truqués. Pour tester véritablement les effets secondaires, il faudrait attendre des générations. Et il faudrait traiter chaque cas dans le détail le plus subtil. On prétend faire des tests sur des séries de patients...

Le docteur essuya la sueur sur son front d'un mouchoir qu'il venait de sortir de sa poche.

— Réfléchis un peu ! Une série d'êtres humains, des systèmes biologiques complexes, chacun avec son métabolisme particulier, avec une aptitude à guérir individuel e, et on les traite comme un échantil on. Et tu sais pourquoi ? Parce que parler d'échantil ons, ça fait scientifique ! Tu vois, la science et la médecine ne font pas bon ménage. De plus, évidemment, on ne peut pas attendre des générations alors qu'un nouveau médicament pourrait être le bon et qu'il y a des gens malades. Les fabricants doivent prendre des risques pour le bien de l'humanité. L'éthique se mêle à la science. Et ce n'est pas la seule complication. Mais ça marche. Tous les jours, la médecine sauve des vies et c'est ça qui compte. Les magnétiseurs, je ne sais pas comment ça marche. Toi-même, tu dis que tu n'en sais rien, mais ça marche aussi.

La vie, Séverin, c'est l'élément commun à toutes les religions : el es promettent la vie, leurs miracles sauvent la vie, leurs règles sont des règles de vie. J'en suis venu à croire en une seule religion et c'est la Vie el e-même. Et la Vie attend son messie.

Pravédine cessa de parler et baissa le regard. Séverin ne savait pas quoi dire.

— J'ai cru pendant un moment que c'était moi... reprit le docteur.

Mais à ce moment-là, la sonnerie du téléphone retentit et tous les deux sursautèrent.

— Pravédine, dit-il en décrochant.

L'image d'un homme en blouse blanche apparut sur l'écran du téléphone. Tout en l'écoutant, Bertrand Pravédine regarda les indications sur son écran. Cet appel avait été fait à son domicile, sur son numéro personnel.

Puisqu'il n'avait pas été là pour répondre, l'appel avait été automatiquement transféré sur sa ligne du bureau.

Le directeur de l'hôpital attendit que l'homme ait fini de parler, sans l'interrompre. Séverin n'avait pas de téléphone chez lui, et il avait donné le numéro personnel de son ami pour les formulaires de la clinique où se trouvait Arline, à contacter en cas de nécessité.

— Je vous remercie, monsieur, fit-il enfin sur un ton grave et raccrocha.

— Séverin... dit-il.

Quarante secondes plus tard, ils étaient tous les deux dans le parking de l'hôpital. Ils prirent la voiture personnelle de Pravédine.

— Tu conduis toi-même ? demanda Séverin.

— Toujours, dit le médecin. Je n'aime pas beaucoup l'autopilote.

Puis, voyant que son ami ne disait rien il ajouta : Ce n'est pas une question de principe, c'est juste que... je suis malade en voiture.

Une teinte rouge envahit le liquide dans la main de Séverin. S'y versa à partir de rien, puis se ramassa sur elle-même et disparut, laissant le verre incolore à nouveau.

La teinte revint, repartit, revint... Les pulsations du verre suivaient les oscillations chimiques – transparentes, opaques – fascinaient le regard. Effrayaient. Comme le sang qui coule dans l'eau d'une baignoire ; le sang qui coule dans l'eau d'un lavabo.

Le « Sens-pitié ».

C'était un cocktail fort et c'était celui qu'il avait pris l'habitude de boire, il y avait des années de cela, dans un bar, en faisant la connaissance d'Arline.

Séverin attendit que les oscillations cessent, fixant une couleur définitive, rouge, puis but.

Voilà. C'était presque fini. Il s'était rendu à la clinique ce soir encore mais, cette fois-ci, on lui avait refusé la visite. L'état d'Arline s'était soudainement aggravé.

Sérieusement aggravé.

Le jeune homme sentait en lui un vide – son corps creux – tapissé à l'intérieur d'une muqueuse écumante et qui, s'arrachant de sa paroi, tombe, au milieu d'une coulée gluante. Déchirement d'une membrane d'être, l'avortement de son espoir.

Arline ne sortirait plus du coma.

Séverin but encore. Il faudrait qu'il appelle ses parents pour leur dire. Il faudrait aussi penser à

l'enterrement. El e resterait dans le coma, probablement encore une semaine.

C'est ce qu'on lui avait dit. Ou bien, si el e reprenait conscience d'une manière quelconque, el e resterait complètement paralysée. De toute manière, el e était désormais coupée de lui, devenue inaccessible.

Séverin regarda la pièce autour de lui, dans leur appartement. Son appartement. C'était surréaliste. Les objets qui faisaient la vie de la personne avec qui il vivait, ne faisaient plus rien. Désincarnés, leur présence défiait la réalité.

L'expression de sa relation avec Arline à l'état d'un résultat de soustraction.

Il ferma les yeux et but.

Est-ce qu'il avait vraiment cru qu'il pourrait la guérir ?

Est-ce qu'il n'avait pas trop cru qu'il ne le pourrait pas ?

Contre sa volonté, les questions faisaient leur chemin dans son esprit. Les regrets étaient vains, il le savait, mais il ne pouvait s'empêcher de se sentir responsable. Lui, le guérisseur des autres, le rédempteur des maladies, le messie de la vie. À présent, quel e importance avait pour lui le sort de cent humains qu'il ne connaissait pas, face à celui d'Arline ! Jésus était mort sur la croix, pensa-t-il. Est-ce qu'Arline était sa croix à lui ? Il al ait probablement mourir lui aussi, maintenant qu'il avait été contaminé.

L'était-il ?

Les mains de Séverin jouaient avec le verre. Ses yeux s'agitaient derrière les paupières.

Il voulait penser à autre chose.

Ouma pourrait avoir la solution. Il y avait en Ouma quelque chose de destructeur qu'il n'arrivait pas à identifier, quelque chose de morbide au milieu de son acte de préserver la vie, mais ce ne pouvait pas être là, la cause de l'infection de sa femme. N'est-ce pas ?

Non, songea-t-il, non, la mort prochaine d'Arline était naturel e. Il s'y était préparé depuis longtemps, ils s'étaient préparés ensemble.

Alors pourquoi lui était-il si difficile de regarder de façon réaliste sa maladie pulmonaire maintenant ? Voir que, petit à petit, el e s'était développée, entraînant la baisse d'efficacité des organes, jusqu'à ce que survienne une hémorragie dans son poumon gauche. Voir que de bronchies en alvéoles, fractales où s'abîme l'espace, le sang avait coagulé, prenant la forme de l'arborescence pulmonaire, sangscence...

Il ouvrit les yeux pour ne pas voir.

Déjà, sa tête commençait à tourner et, au milieu de la pièce étrange, Séverin se sentait un peu

déboussolé. Le comble du magnétiseur, pensa-t-il en se préparant un autre cocktail, c'était d'être déboussolé !

Il rit amèrement puis riva le regard sur l'oscilateur chimique. Dans son verre, le fluide rouge avait et venait, dessinant des motifs en mouvement. Des formes où il commençait à reconnaître des créatures imaginaires, puis des femmes, puis il but encore.

Plus tard, il ne se rendit pas compte qu'il venait de s'endormir et que ce qu'il était désormais en train de voir, c'était ses propres rêves sous forme d'hallucinations. Sa crédulité forcée par l'alcool, Séverin se mit à délirer, Ouma dans sa tête et son verre brillant aux éclats de glace.

CHAPITRE QUATRIÈME

Je me languis
de ta présence
dans mon palais.

— fin

Son réveil lui laissa l'impression d'avoir une coquille brisée sur la surface du crâne, l'esprit encore cotonneux et palpitant des souvenirs de son rêve peu à peu aspirés hors du lien qui l'unissait à Ouma. Au fur et à mesure que celle-ci se retirait, venaient le réveil et la gueule de bois.

Séverin avait passé la nuit dans un fauteuil de la salle de séjour et lorsqu'il se leva, une bouteille vide roula à ses pieds. Debout, le jeune homme fut pris de nausées et les mains à l'estomac, il se précipita vers les toilettes.

Séverin éprouvait, mêlé à son indigestion d'alcool, un profond écœurement dû à son propre comportement. Il n'arrivait pas à s'expliquer cette envie qu'il avait eu de boire. Ce n'était pas dans son genre et ça lui faisait honte.

Ils avaient longuement discuté de l'arrivée du moment fatidique avec Arline, discussions qu'il avait, à présent, le sentiment d'avoir trahies. Mais n'était-ce pas là une réaction naturelle ?

Le jeune homme se rendit ensuite sous la douche et ce ne fut qu'après en être sorti que son mal de tête commença à s'estomper. Il avait toujours honte, d'autant plus que sa gorge était sèche et que ça lui donnait soif.

Séverin s'était réveillé très tôt, ce matin encore ; il avait l'impression de dormir de moins en moins. À présent, ça lui donnait le temps de mettre un peu d'ordre dans la salle de séjour et de faire la lessive. Mais avant de quitter la salle de bain, il se brossa soigneusement les dents pour tenter de se débarrasser de cette sensation de bouche pâteuse. Il s'acquitta ensuite de ses tâches domestiques, évitant de penser plus loin que ce à quoi ses mains étaient occupées, afin d'apporter un peu de calme à son esprit.

Plus tard, à table pour le petit déjeuner et les idées plus claires, le jeune homme essaya d'organiser ses pensées.

Les événements de ces quelques derniers jours l'avaient déjà poussé au bout de lui-même. Il lui semblait toujours n'avoir aucun autre choix que de faire continuellement face à ce qui était à venir, mais il doutait à présent d'en avoir la force. C'était trop oppressant. D'abord, ce saignement en pleine nuit que le docteur n'avait pas su expliquer ; puis, son nouveau record de guérison la plus miraculeuse ; Ouma qui ne l'avait jamais hanté avec autant d'intensité ; enfin, Arline...

Tout pouvait être l'œuvre d'Ouma, pensa-t-il. Mais ce n'était là qu'une réponse à tout, un mot, puisqu'il ignorait ce qu'était vraiment Ouma. C'était comme dire « Dieu ».

Pourquoi ? Parce que Dieu l'a voulu. Comment ça se fait ?

C'est Dieu qui l'a fait. Foutaises !

Non, il n'y aurait pas d'enterrement pour Arline. Pas de rites ridicules, indignes ! Ou alors, il n'y assisterait pas.

Le jeune homme fut emporté par une rage soudaine contre la pensée religieuse et tous ses symboles. La colère prenait possession de chaque nerf de son corps, faisait bouillir son sang. Douleur et entraînement, elle le faisait trembler ses doigts et sa mâchoire. Il claqua des dents.

La colère, songea-t-il, était une sensation émotionnelle, tissée de circuits électriques et de réactions chimiques, tout comme les sensations physiques. Et puisque les sensations étaient toutes de même nature, tout comme les sensations abstraites, la réflexion, donc le produit des sensations abstraites, n'était que l'expression de la sensation directe de son cerveau. Ainsi, il n'y avait dans sa représentation aucune place pour cet intermédiaire : l'âme religieuse.

Séverin respirait profondément.

Au commencement de son raisonnement, il y avait eu la colère, et la colère n'avait pas été destructrice. Elle, une sensation émotionnelle, l'avait mené jusqu'à une idée nouvelle, donc une sensation abstraite. La transformation de l'une en l'autre montrait qu'elles étaient deux formes de la même chose ! Autant pour la morale des mauvais sentiments : censurer les sentiments, c'était censurer la pensée elle-même.

Le petit déjeuner terminé, il prit une inspiration profonde et quitta la table. Trop de choses étaient en train de changer, sa vision de lui-même entre autres, et il se sentait instable. Il se demanda si, finalement, cette rage qui l'avait submergé n'avait pas été que l'expression de sa propre honte d'avoir bu, reportée injustement contre la religion. Et il y avait toujours cette bouche pâteuse...

Avant de partir travailler, Séverin entra dans la salle de bain et se mit à se brosser de nouveau les dents. Il ne s'arrêta pas avant de sentir le sang couler de ses gencives, ce qui l'apaisa enfin.

L'interne déambulait dans un des couloirs de l'hôpital pour se dégourdir les jambes. Sa garde n'était pas encore tout à fait terminée, mais ça avait été une nuit tranquille et il avait passé la plupart de son

temps à bavarder avec les infirmières et les techniciens. Il ne lui restait plus qu'une vingtaine de minutes avant de pouvoir rentrer chez lui et se mettre au lit. Il se sentait impatient et las.

Justin ralentit progressivement sa démarche, tira les épaules et les bras en arrière, puis levant les yeux au plafond se mit à bâiller éperdument.

Quelques secondes lui furent nécessaires pour qu'il songe à son image de jeune médecin, et se redresse en sursaut. Heureusement qu'il n'y avait personne dans le couloir, pensa-t-il en souriant. Puis l'interne continua sa promenade avec un peu plus de tonus.

Les couloirs de l'hôpital ressemblaient, par endroits, à un musée de l'équipement médical. L'exposition avait des scalpels, pincettes et stéthoscopes, soigneusement présentés dans des vitrines, jusqu'aux fauteuils de stomatologie, les tables d'opération et les instruments d'imagerie médicale. L'interne aimait à flâner au milieu de cette exhibition. Être parmi tant d'Histoire stimulait sa réflexion et lui procurait un sentiment d'inspiration. Il laissa ses pensées vagabonder librement.

Depuis le début de son internat, Justin avait vu sa vie se transformer rapidement. Par exemple, il se rendait compte que, durant ses premières années d'étudiant, personne n'avait pris la peine de l'informer de l'importance que pouvait avoir le fait de bavarder avec le personnel soignant pour la pratique de la médecine. De façon générale, toutes ses qualités « humaines » s'étaient vues sollicitées davantage que ses connaissances médicales préalables. Était-ce censé être évident ? En ce qui le concernait lui, ça semblait être une chose pour le moins éloignée du système des examens universitaires.

Justin n'avait jamais été un très bon étudiant. Il s'était rarement investi dans les matières à étudier car il les jugeait trop futiles, propres à satisfaire un esprit à tendance érudite qui n'était pas le sien. Lui, il se voyait plus comme quelqu'un de pratique, le genre à connaître bien ce qu'il sait. De l'efficacité, et quand ce n'était pas possible, il lui restait toujours l'intuition pour miser sur la bonne option.

Comme ça avait été le cas avec Pravédine, par exemple.

Le docteur, à cause de ses responsabilités administratives, ne donnait qu'un cours facultatif et on ne se bousculait pas pour les places. Bien que l'homme fut

« Monsieur le directeur de l'hôpital », sa spécialité ne semblait pas mener très loin, si ce n'était à des notions en histoire de la médecine. Justin avait entendu dire que ceux qui prenaient cette voie le faisaient justement dans l'espoir d'accrocher ainsi le « Monsieur le directeur de l'hôpital »

sur leur C. V.

Pour sa part, Justin avait suivi un raisonnement différent. Il avait d'abord cherché à classer les scientifiques dans l'hôpital par leur célébrité, en relevant le nombre de leurs publications et le nombre de citations de leurs travaux dans les revues de médecine. Puis, il avait multiplié les facteurs obtenus par la probabilité qu'il aurait, lui, de recevoir la place d'interne au prix de ses notes. Pravédine avait été de loin la meilleure option et il avait commencé son internat débordant d'enthousiasme.

Malheureusement, le docteur avait tout de suite pris ses distances. Non seulement il n'avait pas beaucoup de temps, mais en plus, l'homme avait eu d'autres internes auparavant et il semblait ne pas vouloir encombrer l'avenir du jeune Justin de sa réputation contradictoire.

Néanmoins, à force de lectures dans la presse scientifique et de bavardages avec l'un ou l'autre, il avait apparemment réussi à attirer l'attention de quelques médecins qu'il ne connaissait pas beaucoup. Leur petite conversation de la journée précédente lui avait donné l'impression de passer un examen, mais il faut bien admettre qu'il avait cette impression à chaque fois qu'il parlait avec un médecin, et parfois même avec les infirmières.

L'interne avait terminé sa petite promenade près du distributeur de boissons, à côté duquel se trouvaient bon nombre de tableaux d'affichage et notamment le registre des gardes de la semaine. Il examina le registre à la recherche de trois noms. Des docteurs Olivier Batland, Davis Bolit et Jean Leben, un seul était de garde aujourd'hui. C'est-à-dire, celui qui venait de s'arrêter à côté de lui.

— Je t'offre un rafraîchissement, Justin ?

— Euh, non merci, si j'en prends un maintenant, je ne dors plus jamais.

— Ha ! On reconnaît le petit jeune. Moi, ça fait longtemps que j'ai perdu le sommeil. J'ai même les cernes sous les yeux qui vont avec. Et si tu savais ce que ça me manque...

Le médecin prit du thé, puis s'approcha des tableaux d'affichage, son gobelet en plastique à la main. Il portait sa blouse blanche déboutonnée, tout comme l'interne.

— Ça va ?

— Bien, bien, répondit l'interne. Cette nuit, c'était plutôt tranquille.

— Je vois.

Le médecin resta quelques instants silencieux, apparemment absorbé par les tableaux d'affichage.

Lorsque, enfin, il jugea son thé suffisamment refroidi pour qu'il puisse le boire, il s'adressa de nouveau au jeune homme.

— Et la médecine, ça te plaît toujours ?

— Évidemment !

— Ah ! Et, à ton avis, quel est le rôle du médecin aujourd'hui ?

Justin haussa les sourcils.

— Bah, c'est-à-dire... c'est une question plutôt complexe, dit-il en prononçant le mot « complexe » aussi prudemment qu'il aurait prononcé « stupide ».

Le médecin, lui, sembla entendre « simpliste » et ce fut donc d'un ton bourru qu'il continua :

— Très bien. Alors imagine que tu te trouves devant un patient blessé grièvement ! Si tu fais quelque chose, tu peux le sauver, sinon il meurt. Tu fais quoi ? Quel est ton rôle, alors ?

— Dans ce cas-là, je ferais de mon mieux pour le sauver. Mais pour ce qui est du rôle du médecin, je dirais que c'est quand même un cas limite !

— Tout à fait ! C'est un cas limite qui a le mérite de te montrer que, dans ce cas-là, tu n'as pas le temps de te poser des questions complexes. Tu dois agir en tant que médecin, précisément ! Non pas que les questions complexes, elles n'existent pas, mais ce n'est pas à toi de les résoudre. Pour cela, il y a des philosophes, des sociologues, des avocats et que sais-je ! Notre rôle, c'est un rôle limite. La limite même de la...

— Oui enfin, vous, vous travaillez aux maladies infectieuses, moi je spécialise en stomatologie. C'est rare que les gens soient en danger de mort lorsqu'ils vont voir leur dentiste.

— Allez, allez ! Tu fais des gardes en chirurgie buccale. Depuis combien de temps ?

— J'en fais deux par semaine, presque depuis le début de mon internat.

— Hum, tu verras que ce n'est pas toujours aussi

« tranquille », ici. Il y a des traumatismes graves au niveau de la mâchoire – accidents, suicides ratés, il y a aussi des infections diffuses à partir de la cavité buccale, qui peuvent très rapidement devenir fatales. Ici, on en a cinq ou six par an. Et c'est du travail pour dentiste tout ça, tu sais ?

Il savait. Il aurait pu dire que ces cas-là ne rentraient pas tout à fait dans sa spécialité, puisqu'ils nécessitaient l'emploi de machines de chirurgie. Et le docteur lui dirait peut-être que l'on aurait besoin de lui précisément entre l'entrée du patient dans les urgences et la salle de chirurgie. Alors il pourrait dire autre chose, et l'autre trouverait, sans doute, autre chose encore. Et il se sentait de nouveau las et impatient.

Le docteur but une gorgée de son thé puis regarda l'interne en souriant.

— Tu es sûr que tu ne veux pas un rafraîchissement ?

Justin se mit à rire lui aussi. Cet enfoiré était en train de le cuisiner exprès !

— Non merci, ça va.

— C'est pas trop dur ces questions en fin de garde ?

— Non, non, toujours en riant.

— Bon, bah alors tu vas me dire quel est le rôle du policier ?

— Oh, je crois qu'en fait vous voulez me le dire.

— Exactement ! C'est vrai qu'il y a du potentiel en toi.

Et on va dire que le rôle du policier c'est d'assurer le bon fonctionnement de la société. De s'occuper des vols, des fraudes... ce genre de choses. Tout ça, c'est pas important pour nous. Mais attention, maintenant une question sérieuse : le meurtre ?

— Quoi le meurtre ?

— Est-ce que le meurtre nous concerne en tant que médecins ?

— Je... dirais que oui, il y a bien des médecins légistes.

— C'est vrai, mais ceux-là ne sauvent pas la vie de la victime. Ils travaillent de l'autre côté de la limite, pour ainsi dire. Mais les meurtriers, fit le docteur en s'approchant d'avantage de son interlocuteur, et particulièrement notre Némésis, ceux qui tuent en propageant des maladies, ne sont-ils pas nos ennemis, par vocation ? Jusqu'à présent, les combattre, ça a toujours été le rôle du policier, lequel, bien sûr, peut utiliser la violence et même le meurtre. Mais en ce qui nous concerne, ce genre de mesures est hors de question, n'est-ce pas ?

— En ce qui me concerne, c'est clair.

— Oui, et pourtant, si tu en avais la possibilité, si tu pouvais arrêter un monstre inhumain, qui prend du plaisir à tuer, et qui s'apprête à commettre un meurtre, est-ce que tu ne le ferais pas ?

Justin ne répondit pas tout de suite.

— Heu, je ne vois pas...

Soudainement, le docteur Davis Bolit chercha des yeux une poubelle pour son gobelet.

— Réfléchis, réfléchis bien avant de répondre Justin !

Ou alors... son regard moqueur revint à l'intérieur, tu peux toujours te dire que ce n'est pas une question pour dentistes.

Le médecin lui lança un clin d'œil, puis jeta son gobelet dans la poubelle et partit.

Un froid brusque s'était saisi de la ville pendant la nuit.

Le vent finissait de débarrasser les arbres de leurs feuilles, agitait les ramifications sombres de leurs branches.

La dernière fois que Clarisse avait regardé sa montre, il était dix heures trente-cinq. À présent, il devait être dix heures trente-huit, quarante peut-être.

La jeune femme faisait les cent pas dans son bureau. Il aurait dû venir la voir ce matin, ou du moins, il aurait dû venir pour le café, entre dix heures et dix heures et demie. Il aurait dû éprouver le besoin de venir la voir ! Et voilà, il n'était pas là.

Clarisse fit le tour de sa table de travail et s'assit sur le bord du fauteuil roulant en joignant les mains entre les genoux. Elle resta dans cette position quelques instants, puis s'installa plus confortablement dans le fauteuil et croisa les jambes. Finalement, elle fusilla du regard l'écran de sa console informatique dont l'image en trois dimensions représentait le profil psychologique de Séverin.

L'image n'était pas bien différente de celle qu'elle avait obtenue trois mois plus tôt, au tout début de cette étude que Fun Technologies l'avait chargée de faire. Elle était plus fine, plus détaillée désormais, mais toujours aussi absurde. La jeune femme enfonça ses ongles dans le clavier de la console et l'image s'anima d'un mouvement de rotation, lent et régulier.

La forme des profils psychologiques variait avec les individus. Généralement, ils étaient centrés sur l'origine des axes psychométriques, au milieu de l'espace réciproque de représentation tridimensionnelle. Leur volume, calculé en Freud cube, variait également avec les individus. Le programme informatique qu'utilisait Clarisse permettait de visualiser la figure de tous les côtés afin d'observer le relief à la surface.

La psychologue contempla l'image pendant une révolution complète, les traits de son visage tendus. Ce qu'elle avait sous les yeux n'avait pas un volume fini.

Sur la partie supérieure de la figure, il y avait une excroissance qui partait sur le côté en s'élargissant et prenait, plus ou moins, la forme d'un cône. Là où le cône rencontrait les limites de l'espace de représentation, il semblait sectionné. Si bien que, lorsqu'on mettait l'image en rotation et qu'on arrivait à avoir cette section en face de soi, il était possible de voir à l'intérieur du profil psychologique du jeune homme. Ce qu'on y voyait n'avait pas été fait pour être regardé. C'était la face interne de la surface d'étude, une texture informatique sans signification qui, parfois, faisait penser Clarisse à des coulisses de théâtre.

La jeune femme ferma l'application et parcourut les autres éléments du dossier « S. Desjaune ». Des graphes, des tests psychiques et comportementaux, des tables de résultats... Séverin était né dans cette même ville. Il avait eu des parents bijoutiers, un grand frère, devenu plus tard bijoutier à son tour, et une enfance, somme toute ordinaire.

Il avait été un élève supérieur à la moyenne au collège, s'était essayé au piano pendant une année, à la pantomime pour moins d'un semestre, ainsi qu'à la poterie. Son seul intérêt durable avait été le club de science. Il avait aussi pratiqué le basket-ball tout au long de ses années de collège, puis au lycée, apparemment contre l'avis de son père qui, lui, voulait que son fils fasse du tennis.

Au lycée, Séverin avait développé son penchant pour la science et avait fini deuxième de sa promotion, ce qui lui avait assuré l'admission dans une classe préparatoire scientifique.

Dans laquelle il avait fini dernier de sa promotion.

Néanmoins, ayant réussi remarquablement bien le concours d'entrée aux Grandes Écoles d'Ingénieurs, il avait pu intégrer l'une des meilleures, à la grande joie de son père, qui espérait voir son fils travailler quelque chose avec des métaux.

Séverin s'était spécialisé en nouvelles technologies, contrariant ainsi son père de nouveau. Quatre ans plus tard, il était venu travailler dans l'usine Fun, revenant ainsi dans sa ville natale, probablement avec le désir de chercher un compromis avec son père. Mais leurs relations cessèrent complètement lorsqu'il décida d'épouser une fille malade. Depuis ce mariage, il n'avait eu aucun contact avec ses parents.

Durant ses années d'études, le jeune homme s'était forgé un caractère introverti et quelque peu asocial, restreignant son épanouissement personnel à la vie professionnelle, ainsi qu'à son rôle d'époux. L'appartement qu'il habitait était fourni par la société, commode en raison de sa proximité de l'usine.

Clarisse décroisa les jambes, puis les recroisa dans l'autre sens. Ses doigts parcouraient le clavier en petits mouvements brusques et rapides, fouillant les pages du dossier informatique qu'elle connaissait presque par cœur.

Elle avait beau tourner et retourner cette histoire dans sa tête, elle ne voyait rien qui puisse expliquer l'anomalie dans le profil psychologique.

La toute première question était de savoir si le volume de cette figure était vraiment infini ou s'il débordait simplement de l'espace de représentation de l'écran. Dans ce dernier cas, il faudrait aussi savoir de combien il débordait. En fait, ça aurait été très facile à vérifier s'il avait été

possible

de

modifier

l'échelle

des

axes

psychométriques pour faire un zoom vers l'extérieur, en quelque sorte. Mais la valeur maximale de ces axes n'était pas une grandeur arbitraire, elle était fixée par les limites de l'esprit humain. Il devait donc y avoir une erreur grossière quelque part.

L'hypothèse sur laquelle Clarisse avait travaillé depuis le début, était qu'il s'agissait d'un « bug » dans le programme informatique qui menait à des grandeurs infinies non compensées dans les calculs psychiques. Elle avait essayé quelques petites opérations mathématiques elle-même, en espérant se ramener à des divisions d'infinis par infinis, mais ses tentatives de normalisation s'étaient révélées trop naïves. Et de là à corriger le code du programme, il y avait encore de la marge.

Une autre possibilité avait été de consulter un autre psy, mais pour cela il aurait fallu que la personne en question rentre dans tous les détails de l'étude, c'est-à-dire, fasse son travail à elle. Et il était hors de question de dire à Fun qu'elle avait besoin de quelqu'un pour faire son travail. Elle s'était tout de même renseignée discrètement auprès de la firme productrice du logiciel pour voir s'ils n'étaient pas au courant d'un bug semblable. Mais... non.

Depuis plusieurs semaines, la psychologue piétinait.

Elle avait répété des questions qu'elle avait déjà posées à Séverin, et dont elle avait enregistré les réponses. Elle avait reformulé, recoupé, spéculé, le tout ne faisant que souligner la forme excentrique du profil psychologique. Et si ce n'était pas un « bug », ça devait être une erreur stupide de sa part à elle, du genre de celles qu'on peut avoir des mois en face de soi sans s'en rendre compte.

Ou encore, c'était une nouvelle découverte psychologique : possibilité infime.

Mais il y avait aussi d'autres questions. Des questions qui pourraient apporter une nouvelle dimension, ou même, modifier certains acquis. Des questions qu'elle n'osait pas encore poser pour ne pas éveiller de soupçons.

Il était, par exemple, extrêmement délicat de parler avec le jeune homme de sa femme. Là-dessus, il fallait que ce soit lui qui vienne se confier. C'était pourtant l'état d'Arline qui était à l'origine de toute cette étude. Sa maladie coûtait très cher à Séverin. Moralement, bien sûr, mais aussi en frais d'hospitalisation, traitements et examens médicaux. Et si un jour, cet ingénieur qui avait pris une assurance santé chez Fun Technologies, arrivait à attraper la maladie résistante et coûteuse de sa femme, ce serait à son employeur de payer les frais médicaux. Et ça, ce n'était pas du tout « fun ». Il avait été établi que la maladie était contagieuse seulement lorsqu'Arline se mettait à tousser, donc un homme sain d'esprit éviterait de se trouver à portée, dans ces moments là. La firme avait alors demandé une analyse psychologique de monsieur Desjaune, afin de découvrir s'il n'était pas instable, voire suicidaire. N'importe quoi pour éventuellement annuler le contrat d'assurance.

Clarisse revint à la figure du profil psychologique en rotation et croisa les bras sur sa poitrine. En dehors de cette anomalie, il y avait aussi un certain nombre de symétries qui faisaient penser à un dédoublement de la personnalité du sujet. Restait encore à savoir si l'on pouvait en déduire que Séverin était instable. Après tout, il se pouvait très bien qu'il demeure dans un équilibre local tout au long de sa vie.

De sa main gauche, Clarisse se massa la nuque. Si elle devait présenter ce résultat dans un tribunal, elle passerait pour une idiote. La jeune femme se mit à imaginer la scène en se balançant légèrement de droite à gauche sur son fauteuil roulant.

Il lui faudrait autre chose. Pour arriver à déterminer le profil psychologique complet de Séverin, il lui faudrait en connaître beaucoup plus sur Arline, pensa-t-elle, rêveuse.

Peut-être était-ce voir Séverin à travers les yeux de sa femme, qui lui révélerait enfin l'intérieur du jeune homme, sa face cachée ?

Oui, il faudrait faire un peu de travail de terrain.

À son poste de travail, monsieur Desjaune passa la journée dans un état second. Il avait l'impression de n'avoir jamais produit une telle quantité de travail. Tel e que lorsqu'il voulut faire un bilan, il se rendit compte que ses souvenirs du début de la journée devenaient confus. Et c'était tant mieux. Il aurait voulu que son travail ne s'arrête jamais, qu'il puisse continuer ainsi sans jamais avoir à penser à quoi que ce soit d'autre. Mais d'une part, Fun Technologies

n'aimait

pas

payer

des

heures

supplémentaires, et d'autre part, il avait une autre sorte de travail qui l'attendait.

Pravédine regarda son jeune ami arriver en avance et en fut d'autant plus surpris qu'il ne s'attendait pas à le voir arriver du tout ce soir. Au moment de lui serrer la main, il remarqua que cette dernière était moite. Séverin avait aussi la respiration rapide, comme s'il avait couru pour venir.

— Écoute, commença le docteur, tu sais, il ne s'agit pas d'une urgence. Cette femme peut très bien s'en sortir après tout. Franchement, je comprendrais parfaitement si en ce moment, tu...

— Bertrand, le plus tôt sera le mieux. Il me faut quelque chose à faire, s'il te plaît, comprends ça ! Et il me le faut tout de suite.

— Alors ça, dit le docteur en faisant disparaître toute trace d'affliction de son visage, ça ne va pas être très facile, vois-tu ? Comme elle passe en chirurgie demain matin, je ne serais pas étonné que le chirurgien veuille venir la voir ce soir. Il peut passer maintenant, il peut passer dans une demi-heure, ou dans une heure et demie.

On n'en sait rien. Et comme je te dis que c'est un con, il vaut mieux éviter qu'il sache ce qu'on lui prépare.

Remarque, si tu veux vraiment faire quelque chose, on peut toujours aller en salle de réanimation. On dira que tu es un proche de la famille...

— La magnétiseuse, comment elle s'appelle ?

— Elle s'appelle Madame Thépaut.

— Je ne la connais pas, fit Séverin en regardant ses pieds. Bon, bah, c'est elle que tu voudrais que j'aille voir, n'est-ce pas ? Tu sais, je ne vais peut-être pas pouvoir tenter ces guérisons encore très

longtemps, alors... Et puis si ton chirurgien vient, on lui dira que je suis un proche de la famille.

Pravédine haussa les sourcils mais opina lentement de la tête. Puisque c'était ce que son ami voulait... Et par ailleurs, il semblait que c'était surtout lui qui avait besoin d'aide.

— Encore une petite chose, ajouta le jeune homme. Il se peut que j'aie été contaminé par Arline lorsque nous avons passé la nuit ensemble, il y a deux jours. Est-ce que ce serait possible de me faire un dépistage ?

Le médecin leva des yeux ronds sur son ami, puis toussa pour s'éclaircir la voix.

— Bien sûr, dès qu'on a fini si tu veux. Mais si tu as été exposé au virus il y a seulement deux jours, il se peut que ce soit trop tôt pour que le dépistage soit effectif. Et je n'ai toujours pas reçu tous les résultats de ton analyse sanguine. Ça peut prendre du temps, tu sais ?

— Je sais, je te remercie. Mais il faut que je fasse quelque chose de ce temps. Alors allons-y maintenant !

Ils se mirent en route rapidement.

Madame Thépaut avait été installée dans une chambre individuelle et en entrant Séverin ne put s'empêcher de penser au mobilier de la chambre d'Arline. La femme allitée devant lui avait la cinquantaine, elle était ronde, son visage était large avec une lourde mâchoire. Ses joues étaient gonflées, ses lèvres épaisses, son nez petit, ses yeux plus grands que la moyenne, les sourcils minces et arqués.

Elle lui souriait, l'air étonné.

— Monsieur le directeur de l'hôpital me disait que ton service ne va rien me coûter, c'est bien ça ?

Séverin s'inclina légèrement, moitié pour donner son accord, moitié pour faire sa part des présentations.

— Ah, je n'ai rien à perdre alors, fit-elle en riant, l'air toujours étonné. C'est ça que les gens te disent d'habitude, qu'ils n'ont rien à perdre ? Ah, mais c'est pas bien ça, mon garçon ! D'abord, tu leur montres que tu n'es pas un professionnel, et même si tu as du talent, ça ne fait pas ton affaire. Il faut que tu les fasses payer. Il le faut pour qu'ils se sentent engagés de leur côté, tu vois ! Parce que si les gens ne veulent pas guérir... tu vois ? Enfin, après tout, c'est pas le plus important, n'est-ce pas ? Si ton don est fort et si tu le maîtrises bien, c'est surtout ça qui compte. Je parle trop, hein ? Je le vois bien, mais j'y peux rien, tu me rappelles quand j'avais ton âge. Tellement de choses à apprendre encore, si tu savais...

Séverin hocha la tête de façon un peu trop ironique peut-être, et il se redressa vivement pour se corriger. Mais Madame Thépaut avait toujours cet air étonné.

Apparemment, c'était une expression permanente sur son visage.

— Ah, si seulement je pouvais utiliser mon pouvoir sur moi-même, dit-elle en roulant la tête sur l'oreiller. Mais, c'est pas possible ça. Tu imagines, on serait immortels, nous, les guérisseurs ! Tu imagines un peu ? Enfin, comme je n'ai rien à perdre, hein, c'est bien ça ? Alors on y va !

Comment tu t'y prends ?

Séverin s'approcha du lit en se frottant les mains l'une contre l'autre. Ce n'était pas du tout un geste nécessaire mais il se dit que, s'il faisait un peu de théâtre, ça pourrait l'aider. C'était plus la réaction d'Ouma qui l'inquiétait.

— Tu connais les esprits ? demanda soudain la malade.

Sa voix était basse, presque un chuchotement – que le docteur Pravédine, qui se tenait près de la porte – ne pouvait certainement pas entendre.

Séverin se figea sous l'impression qu'elle venait de lire dans son esprit à lui.

— Les esprits extraterrestres. Ils habitent la planète Aldébaran. Ils me connaissent, tu sais ? Ils m'ont choisie pour être leur émissaire sur notre monde. Toi aussi ?

Le jeune homme hésita, puis se pencha doucement sur sa patiente. Son geste traduisant une attitude de conspiration, mais il ne dit rien. La femme, dont l'expression étonnée du visage commençait à l'agacer, eut l'air soulagé.

— Ah, je comprends alors leur message. Ils ne me parlent pas, vous savez ? Ils me font écrire. Je prends un crayon et une feuille et ils font bouger ma main. Mais je ne comprends pas toujours ce qu'ils me disent. Mais je savais, je le savais qu'ils ne me laisseraient pas malade.

C'est pour ça qu'ils vous ont envoyé n'est-ce pas ? Ils ne me laisseraient pas tomber quand même ! Et lui là, elle désigna le docteur d'un mouvement des yeux, il est au courant ?

Sans quitter la malade des yeux, Séverin mit l'index droit devant sa bouche et le secoua doucement. Là-

dessus, il était certain d'affirmer la vérité.

— Oh, je vois. Je vais faire semblant que je ne vous connais pas, alors. Il faut toujours faire ce qu'ils disent, toujours, ils sont beaucoup plus sages que nous.

Elle ferma les yeux et se détendit visiblement, laissant le jeune homme s'interroger sur l'ampleur de sa folie.

Le docteur Pravédine sortit rapidement de la pièce et alla parler à la première infirmière qu'il croisa dans le couloir. Lorsqu'il revint, son ami semblait ne pas avoir bougé. Il attendit.

Au bout d'une trentaine de secondes, le magnétiseur prit une inspiration profonde et leva les mains au-dessus de la malade. Séverin crut d'abord que quelque chose était en train de se passer, mais cette

sensation se dissipa rapidement. Ouma n'était pas là.

Le jeune homme considéra les possibilités qui s'offraient désormais à lui. Le sentiment d'impuissance qui le submergeait progressivement ramena ses pensées vers Arline. Non, pensa-t-il, il ne pouvait pas abandonner cette guérison. Avec un peu de chance, Madame Thépaut finirait par s'endormir et lui, il pourrait rester là toute la nuit à essayer de se concentrer. Personne ne pourrait lui reprocher de ne pas avoir fait de son mieux. Et peut-être même qu'il n'avait pas besoin d'Ouma cette fois-ci, que la conviction propre de sa patiente suffirait à la guérir. Car el e y croyait el e, avec son visage idiot, el e y croyait. Pas comme Arline avec ses études d'infirmière !

Madame Thépaut ouvrit les yeux. El e était toujours détendue, souriante.

— Je ressens une chaleur partout dans mon corps, dit-el e tout haut. C'est comme une lumière qui brille en moi.

Tu fais ça bien mon garçon.

Il eut envie de la frapper en retour. Sans vraiment savoir pourquoi. Parce qu'el e mentait ?

La femme se tourna vers lui et regarda les paumes de ses mains tendues.

— Oh, je vois que tu as une très longue ligne de vie.

El e se mit à scruter son visage, puis revint aux mains.

— Et tu auras beaucoup de bonheur en amour aussi, je vois.

Le cœur de Séverin fit un bond. Il eut envie de l'étrangler. Des sueurs froides lui envahirent le dos. Non, se dit-il, ces envies étaient indignes de la haine qui prenait possession de lui. Maintenant il fallait qu'il lui fasse mal, pour de vrai. Pour la première fois de sa vie, il voulut utiliser le pouvoir d'Ouma pour détruire. Et il essaya.

La femme eut un brusque mouvement de recul, car le visage paisible de son guérisseur venait de se transformer en un masque de terreur.

— Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

Le docteur s'avança vers son ami.

Le cœur de Séverin battait irrégulièrement, il se sentait pâlir et faiblir. Ouma n'était toujours pas là. Il eut la vision d'une bibliothèque où des esprits écrivaient sur des tableaux noirs. Le jeune homme fit un pas en arrière, son cœur lui faisait mal. Devant lui, ses doigts se transformèrent en morceaux de craie blanche, faits de poussière et de sang – crème aux couleurs qui coulent et qui rongent la vue. Il s'évanouit.

— Ah, cria la malade. Il a voulu me tuer !

Pravédine attrapa son ami avant qu'il ne s'effondre sur le sol.

— Vous ! Cria-t-elle plus fort. Vous avez voulu me tuer !

Vous les médecins ! Ha-ha, mais les esprits m'ont protégée. Il a fait semblant. Il a voulu me tromper !

Séverin n'entendit rien de tout ça.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— Chut, lui dit le docteur. Dors !

Il dormait.

Le jeune homme ouvrit les yeux dans une chambre d'hôpital presque identique à celle de Madame Thépaut.

Le docteur Pravédine se tenait à ses côtés, l'air pensif.

— Que s'est-il passé ? demanda le premier.

— Tu as eu une syncope.

— C'est grave ?

— Non. C'est passé. Mais ça pourrait recommencer.

Est-ce que tu as mal quelque part ?

Séverin secoua la tête.

— Est-ce que ça t'est déjà arrivé ? Douleurs au cœur, difficultés de respirer ?

Séverin secoua encore la tête et regarda dehors par la fenêtre. Il faisait nuit.

— Combien de temps j'ai dormi ?

— Toute la journée. Et tu as passé la nuit en salle de réanimation.

Le jeune homme se haussa sur les coudes et sourit.

— Est-ce que j'ai guéri beaucoup de monde ?

Pravédine lui cala l'oreille derrière le dos.

— Non, Séverin, personne. Repose-toi, tu as eu des cauchemars.

— Ah bon ?

— Oui, je suis passé te voir de temps en temps et tu étais en train de crier dans ton sommeil.

— Qu'est-ce que je disais ?

— Des choses sans aucun sens.

Le magnétiseur croisa les bras sur la poitrine et rentra la tête dans les épaules.

— Sans aucun sens, murmura-t-il tristement.

— Tu délirais. Est-ce que tu veux savoir comment s'est passée l'opération de Madame Thépaut ?

— Comment ? demanda Séverin.

— Très mal.

Pravédine sembla, un instant, perdu dans ses pensées.

— Tu sais, dit-il enfin, j'ai beau acheter le meilleur matériel médical pour cet hôpital, quand c'est un incompetent qui s'en sert, les machines, elles, font toujours des conneries.

Madame Thépaut est paralysée de toute la moitié gauche de son corps. Mais officiellement, c'est dû à une infection foudroyante au moment de l'intervention.

La tête de Séverin bascula en avant jusqu'à ce que le menton aille lui percuter la poitrine. Il resta dans cette position le temps de deux inspirations profondes, puis, releva la tête de nouveau et reposa lentement la nuque sur l'oreiller. Il ferma les yeux.

— J'ai essayé de la tuer, dit-il enfin.

— Mais non, elle était un peu effrayée de te voir t'effondrer comme ça, c'est tout. Tu avais...

— Non, Bertrand, coupa l'autre. J'ai vraiment essayé de la tuer. J'ai voulu utiliser le pouvoir de guérison pour la détruire. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Pravédine fronça les sourcils, serra la mâchoire et s'inclina légèrement vers l'avant. Son ami, qui avait toujours les yeux fermés, sembla les fermer davantage.

— C'est quand elle m'a parlé de mon grand bonheur en amour.

— Est-ce que tu te sens coupable de ce qui est arrivé en salle de chirurgie, Séverin ?

— Non, non. En fait, je n'ai rien pu faire, ni en bien, ni en mal. Je n'ai rien senti. Mon magnétisme n'a pas marché, c'est tout.

— Bien, parce que ce n'est pas ta faute. Maintenant, elle a semblé se rendre compte de tes intentions magnétiques...

— C'est possible.

— Est-ce que tu crois qu'elle ait pu les sentir ?

— Non, il ne s'est rien passé, je t'ai dit. Je ne sais pas comment elle a su, peut-être que ça se voyait.

— Bon, et crois-tu que tu aurais pu vraiment lui faire du mal, comme tu en avais alors envie ?

— Je n'en sais rien. Et je n'ai pas envie de savoir, d'ailleurs. Jamais je ne...

— On doit le savoir.

— Mais de quoi est-ce que tu parles ? protesta le guérisseur.

— On doit faire une étude, des tests.

— Bertrand !

Le médecin se retourna soudain et se dirigea vers la porte.

— Tu ne devrais pas t'emporter comme ça, Séverin.

Repose-toi !

Le jeune homme se leva d'un bond de son lit.

— Non, dit-il. Si tu sors de cette chambre, je sors avec toi.

Pravédine, la main sur la poignée de la porte, eut l'impression de vivre cette scène comme dans un rêve. En même temps, un mauvais pressentiment s'empara de lui. Il lâcha la poignée avec prudence et revint lentement sur ses pas.

— Ralonge-toi, tu n'es pas dans ton état normal, Séverin.

Le jeune homme s'exécuta, les jambes tremblantes.

— Maintenant, dit-il en remettant sa couverture en place, quels tests ? Et qu'on en finisse !

— Ça pourrait être un peu délicat... Je voudrais mesurer ton activité électromagnétique pendant les guérisons.

— Comme avec un magnétomètre ?

Le docteur Pravédine scruta le visage de son ami d'un air réprobateur.

— Tu es pâle, dit-il. Mais oui, c'est quelque chose de ce genre. Est-ce que tu sais que des études similaires ont établi une importante activité magnétique générée par les mains des magnétiseurs ? Des pulsations entre 0.3 et 30

Hz, avec un maximum dans le domaine de 7 à 8 Hz, là où se situent les ondes cérébrales. Le même champ a été observé chez certains maîtres du karaté. Tu te rappelles ce que tu m'as dit sur les arts martiaux ?

— Puisque tu me le demandes, oui, je connais tout ça.

Je pourrais même te dire où tu as trouvé ces résultats, je dois avoir les références à la maison. Mais est-ce que toi tu connais le contexte dans lequel s'inscrivent les études sur ce genre de magnétisme ? Je te parle de physique, là.

Le magnétisme en soi, le vrai, est un des domaines les plus anciens de la science et il n'est toujours pas bien éclairci. Entre l'échelle macroscopique et l'atome, la rigueur est souvent très difficile à respecter, en physique de l'état solide, à cause des nombreux défauts aléatoires dans les systèmes. Il est vrai que les résultats expérimentaux concernant les champs des magnétiseurs ressemblent à certaines études scientifiques critiquables, mais franchement, il serait plus facile d'y lire l'avenir que dans les lignes de la main. On peut voir tout ce que l'on veut sur leurs graphes, le rapport signal-bruit fait presque un.

— Oui, fit Bertrand posément, mais nous pouvons aller plus loin. J'ai dans cet hôpital l'équipement qui nous permettrait, non pas de poser les détecteurs sur ta peau, mais de les implanter directement dans tes nerfs. Ce sont des nanofils qui font à peine quelques atomes de diamètre et on peut en poser autant que l'on veut. Tout ce que ton corps ressent sera capté et enregistré.

Séverin secoua la tête. Il était essoufflé par sa dernière réplique et ne voulait pas le montrer à Pravédine. Il le laissa poursuivre ses explications :

— En principe, il serait possible de poser un détecteur sur chaque liaison nerveuse, cela nous donnerait une définition jamais égalée dans ce genre d'enregistrements.

Bien sûr, ce ne serait pas possible s'il s'agissait de les poser un à un. Mais l'avantage de cette méthode c'est que le capteur se plante tout seul lorsqu'il détecte un courant électrique à proximité. Il nous suffit donc de le poser quelque part au voisinage de la cellule nerveuse et, lorsque celle-ci est activée, le détecteur se met en place. L'idéal serait encore que l'on implante ce système dans les liaisons nerveuses du cerveau, mais je crains que le danger soit trop grand pour la vie d'un être humain...

L'intérêt que le médecin portait à Séverin lui donnait l'impression qu'il cherchait à le séduire. Et s'il était vraiment quelqu'un d'exceptionnel ? Que c'était dans son sang, dans sa nature ! Mais en même temps, son esprit s'y opposait. La belle sensation : je suis spécial ! Et pour l'éprouver, rien de plus facile, il fallait juste l'admettre. S'en rendre compte, pensa-t-il, c'était le « kick ». Combien d'autres sensations pouvaient ainsi se glisser en lui ?

Vraies ou fausses, simples ou complexes, tout ce qu'elles demandaient, c'était qu'il s'en rende compte.

Le fait simple et plaisant, pensa-t-il, de se rendre compte, était à la base de la curiosité,

probablement même de la science. Descartes, en son temps, enivré, prenait ce plaisir comme preuve de l'existence et comme garantie de la vérité. « La vérité, disait-il en parlant de la science, quand on l'entend pour la première fois, on a l'impression de l'avoir toujours su ». Mais c'était faux.

L'homme s'était laissé séduire. Comme tel ement d'autres... Religieux sur qui le Saint Esprit était descendu et qui soudain s'en étaient rendu compte, mystiques à qui quelques définitions arbitraires avaient suffi pour voir des rapports jusque là ignorés, élitistes en tous genres qui se sont rendu compte de leur propre grandeur. Et à présent, à son tour de devenir un messie.

Séverin leva la main brusquement pour interrompre le discours du médecin mais, ensuite, il ne sut pas quoi dire et resta silencieux. Au bout de quelques instants, Pravédine reprit :

— Je veux t'aider Séverin, je le dois. Que tu le veuilles ou pas, tel est mon rôle. Et je suis désolé que tu le prennes aussi mal, mais il faut parfois faire souffrir pour mieux guérir.

— Faire souffrir ? fit le jeune homme entre ses dents.

Tu crois que tu peux faire ça, toi ?

Il dut avoir l'air mauvais en répliquant ainsi car son ami eut un mouvement de recul.

Séverin avait envie de rire aux éclats et d'en pleurer.

De rire, parce qu'il avait momentanément triomphé par la peur des bons sentiments du docteur, de pleurer parce que cette bassesse le consternait. Il fallait qu'il se contrôle.

Bertrand était, après tout, son meilleur ami et il devait savoir lui faire confiance, surtout dans un moment tel que celui-ci, où il se sentait perdre pied. Mais pour que son ami puisse avoir la moindre chance de l'aider, il faudrait qu'il lui dise ! Et pouvait-il aller jusqu'à lui faire confiance pour Ouma ? Arline avait été la seule à qui il en ait jamais parlé.

Arline...

Séverin se mit à faire les cent pas, mentalement, dans une pièce imaginaire aux murs luisants d'émotions. Pour réfléchir, il fallait qu'il s'en tienne éloigné. Mais alors, il restait prisonnier.

— Docteur, dit-il enfin, lentement pour ne pas s'essouffler, est-ce que tu crois aux esprits extraterrestres qui viennent de la planète Aldébaran ?

Pravédine fronça les sourcils.

— Oh, je vois, tu penses que je suis en train de délirer.

Eh bien oui, c'est possible, qu'est-ce que j'en sais moi, c'est toi le docteur ! Enfin, l'important c'est que Madame Thépaut croyait qu'elle était leur émissaire sur notre monde. Elle m'a dit qu'ils l'avaient contactée en quelque sorte.

Séverin soupira.

Il faut que je t'avoue quelque chose Bertrand, et notre conversation ne va pas être des plus faciles.

CHAPITRE CINQUIÈME

Bien-veinu,

Tu es fait !

dans le filet.

Dans le ciel, là où le soleil était en train de se coucher, la lumière prédominante était orange-flamme. Le reste du firmament suivait un dégradé rapide du bleu clair au foncé.

Sur terre, là où l'ombre était en train de gagner du terrain, une rivière noire silonnait montagnes et vallées. C'était un fleuve sombre de rongeurs poilus qui se pelotonnaient les uns contre les autres dans un bruit de couinements et de frottements de leurs fourrures rêches.

En leur sein, un corps lisse s'abîmait dans un roulement de personnalités.

Séverin se réveilla, les bras croisés sur la poitrine et le menton serré contre le dos des mains, s'enfonçant la barbe naissante dans la peau. Il attendit quelques instants dans cette position en prenant de profondes inspirations, puis se leva lentement.

Le jeune homme alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

Dehors, le soleil ne s'était pas encore levé. Une cloche d'église retentit et il chercha sa montre mécanique du regard. Elle n'était plus à son poignet, mais il finit par la trouver sur la petite table de nuit, à côté du lit d'hôpital.

Quelqu'un avait dû la lui enlever lorsqu'il avait perdu connaissance.

Sans

personne

pour

remonter

le

mécanisme, la montre s'était arrêtée. Le jeune homme promena son regard dans la chambre et découvrit une horloge électronique aux chiffres brillants, sur le mur juste en face de son lit. Il était encore tôt. En fait, il faisait largement nuit.

Séverin Desjaune fouilla les armoires de la chambre d'hôpital et y découvrit ses vêtements, soigneusement repliés mais froissés. Il les enfila rapidement et revint sur ses pas jusqu'au lit, qu'il arrangea un peu avant de se recoucher dessus, tout habillé. Il avait au moins deux heures devant lui, avant de pouvoir rentrer se changer, et aller travailler. Bertrand lui avait dit qu'il pourrait partir dès qu'il se sentirait mieux, puisqu'il n'avait pas été officiellement hospitalisé – un petit service gratuit de la part de son ami. Mais il n'avait pas envie de partir en pleine nuit. Le jeune homme régla sa montre anglaise sur l'horloge électronique, puis se mit à la remonter distraitement.

Il ne lui était pas facile de dire s'il se sentait vraiment mieux. Physiquement il n'éprouvait plus aucune gêne ; il se sentait soulagé. Il se rendait compte qu'il aurait dû parler avec Bertrand longtemps auparavant et que ce silence avait pesé lourd sur la franchise de leur relation. Il ne savait plus de quoi il avait eu si peur. Que son ami lui pose des questions qu'il n'osait pas se poser lui-même, qu'il ne le croie pas ou qu'il se moque de lui ?

Quelque part, leur conversation avait été un test. Un test de la compréhension et l'investissement personnel contre la franchise. Somme toute, le docteur n'avait rien dit. Il avait écouté, avait demandé des précisions, puis s'était mis à réfléchir. Il n'avait pas cherché à expliquer, pas tout de suite, bêtement, chose que Séverin ne lui aurait pas pardonnée. Il avait cherché à relier ce qu'il apprenait à d'autres conversations qu'ils avaient eues, et qui lui apparaissaient désormais sous un jour nouveau. Il avait passé le test si bien que Séverin se sentait un peu mal à l'aise d'en avoir douté. En même temps, il se disait qu'à partir de maintenant les choses allaient se passer beaucoup mieux.

Sur le mur en face de son lit, il y avait aussi un écran de télévision. Séverin songea qu'il n'avait pas regardé une émission depuis des années. Et depuis tout ce temps, la télévision avait dû bien changer. Il prit la télécommande et composa son nom et adresse. L'appareil s'alluma en sélectionnant

la

chaîne

selon

ses

préférences

personnelles, c'est-à-dire celles qu'Arline avait dû choisir pour lui, puisqu'il n'y avait qu'elle qui regardait la télévision chez eux.

Il se retrouva en plein milieu d'une émission-débat, dont le titre, qui venait de s'inscrire en bas de l'écran avec des caractères gothiques, était : « Le magnétisme et moi ».

— Oh non ! fit le jeune homme en plongeant le visage dans ses mains et en fermant les yeux.

Du bout des doigts il se mit à se masser les arcades.

« Le paramagnétisme, le ferromagnétisme, le ferrimagnétisme et oui, je vous le dis, le

bêtamagnétisme aussi, sont des formes d'un seul et même phénomène physique. Parfaitement, physique ! Le bêtamagnétisme n'est en ceci rien d'autre que le nom scientifique du magnétisme animal. Son flux se mesure en unités qui sont les Werbers, et bientôt, je vous le dis, vous le trouverez référencé dans n'importe quel e encyclopédie du savoir universel, relatif et absolu, intermédiaire et autre. »

Séverin, qui n'avait jamais entendu parler du bêtamagnétisme, leva les yeux sur celui qui devait sans aucun doute en être l'inventeur. Il vit un petit homme chauve, la trentaine, dont les yeux bougeaient tout le temps, ce qui lui donnait l'air apeuré. Il en fut d'autant plus surpris que la voix qu'il venait d'entendre avait été ferme et autoritaire.

« Absolument pas ! » La caméra montrait à présent un homme approximativement du même âge, barbu, le regard dur, qui avait l'air surpris par la brusquerie de sa propre réaction. Séverin sourit en reconnaissant ce type de magnétiseurs – il ressemblait beaucoup à un rebouteur de campagne.

« Vous n'avez pas l'air d'accord, commenta le présentateur de l'émission.

— Bien sûr que non. Le « magnétisme », ce n'est qu'un mot. Il s'est imposé pour des raisons historiques. Vous n'avez qu'à chercher à « Mesmer » dans l'index. Il serait plus juste d'appeler la chose « guérison », ce qui revient simplement à appeler la cause par l'effet. Ça me paraît plus humble. Et bien évidemment, ça n'a rien de grossièrement scientifique, en ce sens qu'une expérience ne peut qu'accidentel ement être reproduite avec les mêmes résultats. Je dis « grossièrement », puisque la causalité et la non-localité, sur lesquelles se repose la

« méthode scientifique » de monsieur Tout le Monde, sont mises en défaut par la théorie de la mécanique quantique.

En fait, continua-t-il en se calant dans sa chaise et en souriant, il m'arrive de penser au magnétisme comme à l'inspiration artistique.

En bas de l'écran apparurent le titre et le nom du rebouteur. Séverin rit à voix haute. Alors comme ça, monsieur était géologue ! Bien le genre à travailler la Terre, ça... Il regretta de ne pas avoir pu voir quel e était la profession du premier invité.

« C'est justement de cela qu'il s'agit, fit un autre intervenant.

Trouvez-moi

deux

de

ces

soi-disant

magnétiseurs qui soient d'accord sur la même chose. Par contre, interrogez les scientifiques – les

vrais ! – et ils avanceront tous les mêmes arguments. Rien que ça, ça vous montre où est la vérité dans cette affaire.

— Vous ne pouvez pas nier les faits ! Des gens guérissent. Que l'explication ne soit pas chose aisée n'est pas un problème, les faits parlent d'eux-mêmes et quand les faits parlent...

— Des faits, dites-vous ? Des faits ? Je vais vous en citer un : aucun magnétiseur n'a jamais pu prouver sa sensibilité au soi-disant « champ universel de vie » ou le

« champ énergétique humain », si vous voulez. Je vous défie de vous soumettre au test du double aveugle.

— Mais bien sûr qu'il y a une énergie. Chaque geste que nous faisons au-dessus du corps du malade porte de l'énergie cinétique, et avec l'énergie nous transmettons de l'information. Je vous défie de dire qu'il n'y a pas d'énergie cinétique dans nos gestes !

— Mais avec plaisir, docteur ! À condition que vous précisiez tout d'abord pour nos spectateurs ce que signifie le terme « énergie cinétique ». C'est le « mouvement » tout bonnement et donc tout ce que vous dites, en vous parant d'autorité scientifique, c'est que quand vous faites un geste, votre main bouge.

— Tout est dans la nature de ces mouvements, docteur ! Diriger les champs énergétiques de l'être humain est une chose délicate qui nécessite non seulement le don du magnétisme, mais aussi une étude profonde de sa répartition à travers les organes.

— Leur nature imaginaire, cela s'entend. Vous prenez vos désirs pour des réalités, littéralement. Au mieux, c'est donc une affaire de suggestion...

— Ah, alors vous admettez qu'il y a quelque chose de réel qui se passe.

— ...au pire, une coïncidence – après tout, le corps humain a ses propres ressources pour guérir et si vous agitez vos mains au-dessus au bon moment, ceci peut avoir effectivement l'air d'un miracle. À moins, bien sûr, que vous ne lui fassiez trop de vent au passage et que le pauvre malade ne décède d'une pneumonie !

Séverin sentit un pincement au cœur à cet instant.

Arline aussi avait eu ses périodes de rémission et lui aussi il avait cru que c'était grâce à lui. La désillusion avait été très pénible.

Un peu plus tard, le jeune homme entra dans la salle de bain et se mit à se raser, toujours en écoutant le débat. Il se dit que c'était une émission divertissante et même amusante, ce qui l'amena à se demander si, au fond, ce n'avait pas été le sentiment qu'Arline avait dû avoir pour son magnétisme à lui.

C'était une voix féminine qu'il entendait en ce moment.

Une voix sereine.

« Au début était la création. Et cet acte divin du Donneur de toute vie a laissé une trace dans l'univers, sa signature. Tout comme le rayonnement cosmique à 3 K, résidu du Big-Bang, il existe un rayonnement de vie, un champ cosmique de vie. Moi, je ne suis pas scientifique, mais il me semble qu'il existe une relation entre le rayonnement cosmique à 3 K et le magnétisme. Et il nous est possible à nous, êtres vivants, de percevoir ce champ, le percevoir et l'influencer. Pour cela nous devons chercher à comprendre la vie, à comprendre ce qui est important pour elle. La vie est importante, c'est un don divin que nous avons et que nous pouvons servir à notre tour. Et ceci est l'acte de guérison.

— Sur ce point au moins je suis d'accord, fit la voix de l'inventeur du bêtamagnétisme. Ce champ de vie qui existe physiquement, mais que nos savants ne sont pas capables de détecter. Et comment le détecteraient-ils alors qu'ils utilisent des détecteurs construits de matière morte sur laquelle le champ de vie n'a aucune influence.

Évidemment, il leur faut des détecteurs biologiques ! »

Séverin sortit de la salle de bain, le visage luisant de lotion après-rasage. Il regarda l'émission jusqu'à la fin, puis décida qu'il était temps de partir, bien que le soleil ne fût toujours pas levé.

Il quitta l'hôpital discrètement. Dehors, l'air était frais sur la peau de son visage, et ça le piquait un peu à droite sous la mâchoire. Il s'était légèrement coupé en se rasant et trouva la piqûre du vent très vivifiante.

— Tiens, un revenant ! s'exclama Clarisse, alors qu'ils se croisaient dans le couloir. Dis-donc, après le coup de fil qu'on a eu de l'hôpital hier, je ne croyais pas qu'on te reverrait aussi tôt ! Il paraît que t'es tombé dans les pommes, sans blague ?

Séverin Desjaune fit « oui » de la tête.

— Eh bah, j'espère que c'était pas grave ! Mais si tu es venu travailler c'est que ça doit aller quand même, pas vrai ?

— Oui, oui, ça va. Un peu de fatigue, surmenage, c'est tout.

— Ah, tu vois ! Quand je te disais que tu avais l'air crevé, je t'avais pourtant prévenu ! Bon, maintenant, je dois y aller mais je te vois plus tard, d'accord ? fit Clarisse et elle partit avant qu'il ait eu le temps de répondre.

La première chose que Séverin fit en entrant dans son bureau ce fut d'appeler la clinique pulmonaire. Il apprit que l'état de sa femme était toujours le même et que ses chances de revenir du coma diminuaient considérablement avec le temps. Le jeune homme eut l'impression que le médecin hésitait à lui proposer de déconnecter les machines de support de vie d'Arline et termina rapidement la conversation.

Pas encore, pensa-t-il.

Non, il ne pouvait pas encore prendre une telle décision.

Une fois la voix du médecin de la clinique disparue, le bureau de Séverin s'emplit d'un silence oppressant.

Qu'avait-il à attendre au juste ? Arline n'allait pas revenir, il croyait en être convaincu. Mais de là à demander qu'elle soit définitivement mise à mort...

Il se mit à se masser les mains depuis les poignets jusqu'au bout des ongles.

Se concentrer toujours sur le présent. Faire face. Être confiant, lorsque le bon moment viendrait, il le saurait, tout simplement.

Séverin se brancha sur la chaîne de télévision interne de Fun Technologies pour combler le silence. Ne pas réfléchir.

La chaîne, à laquelle chaque employé de Fun avait accès depuis son poste de travail, transmettait une conférence

sur

l'utilisation

des

couches

minces – généralement des métaux d'une épaisseur de quelques nanomètres – dans l'industrie des capteurs. Un chercheur était en train de présenter son travail dans un anglais au fort accent allemand et n'arrêtait pas de parler de la « sickness » de tel ou tel matériau. Le jeune homme regarda un peu l'émission, captivé par l'étrange sensation de comprendre l'allemand – langue qu'il n'avait jamais étudiée. Mais le charme finit par se dissiper, car bien qu'il saisît le sens des mots, il se rendit compte qu'il n'avait aucune idée de ce dont le scientifique était en train de parler. Il ferma l'application avant que ça ne le rende vraiment malade et mit un peu de musique à la place.

Captivé, il augmenta le volume et tenta de se détendre dans son siège, sans réfléchir.

La musique était un extrait célèbre d'une symphonie labyrinthe. Ça commençait par les riffs entraînants d'une guitare rythmique sur lesquels une autre guitare développait des mélodies rapides, alors qu'un piano apportait un peu de ponctuation de ses quelques notes et trilles presque toujours dissonants. Une batterie faisait ensuite son entrée, renforçant un passage où les trois autres instruments convergeaient vers un thème simple et élégant.

Séverin s'endormit presque instantanément.

Il rêva qu'il faisait l'amour avec Arline. Elle était sur lui, son corps ondulant de plaisir, sa peau et

ses cheveux en sueur. El e rapprochait sa tête de la sienne, comme au ralenti, pour l’embrasser. El e disait quelque chose qu’il n’arrivait pas à entendre. Lorsqu’el e fut plus près de son visage, il put lire les mots sur ses lèvres : « je t’aime ».

Puis el e l’embrassa d’un baiser froid, froid comme la mort. Là où l’instant d’avant se trouvait l’ovale du visage de sa femme, il voyait désormais une grande balle couleur bleu métallique. Une boule de sapin de Noël aux dimensions d’un ballon de plage.

Effrayé et enragé, Séverin frappa la balle de son poing nu en criant. La surface se brisa alors en poussière fine et emplit l’air autour de lui, tombant comme de la neige, jetant des reflets de lumière féériques. Son cri lui revint comme un écho sous la forme d’un joyeux chant de Noël : « Il est né le divin enfant... »

Séverin se réveilla en sursaut, maudissant Bertrand pour ses conneries de messie de la Vie. Mais, devant ses yeux, il voyait l’image d’un visage de femme, tout près du sien. El e était en train de dire quelque chose mais il n’entendait pas. El e se mit à répéter alors plus lentement et ce fut à ce moment qu’il put lire sur ses lèvres : « La mu-si-que est trop for-te. »

Le jeune homme jeta un regard à sa console informatique qui s’était mise en veille et donc s’était verrouillée, attendant son mot de passe. Il la débloqua rapidement et coupa la musique.

— Tu vas bien ? demanda Clarisse sans éloigner sa tête de la sienne. J’ai cru que tu avais perdu connaissance.

— Non, ce n’est rien. J’ai dormi, je crois, fit-il en souriant.

Il songea encore à son rêve et, plus il y pensait, plus il en était convaincu – ça avait été un cauchemar. Un véritable cauchemar, bien à lui, et ça n’avait rien à voir avec Ouma.

— Il n’y a franchement pas de quoi rire tu sais ! Tu fais un bordel qu’on peut entendre de l’autre bout du couloir et tu t’endors au boulot, en plein jour. Tu veux te faire virer ou quoi ?

Clarisse se tenait toujours aussi près de lui. Il regarda son visage, ses lèvres qu’el e était en train de remuer, la peau de ses joues, ses mâchoires, son cou. Il eut soudainement envie de la mordre. De déchirer sa chemise blanche toute sage et de l’al onger sur le bureau. De lui donner un peu de cet homme des bois profonds qu’el e...

— Écoute, dit-el e encore, si tu n’as pas un problème médical, alors il faut qu’on se parle toi et moi. Je te le dis à la fois comme amie et professionnel e.

Séverin se passa la main dans les cheveux et se mit à se masser la nuque.

— Parler, oui. Si tu veux bien attendre un peu que je me réveille. Tu sais, je n’ai pas très bien dormi dans cet hôpital. En fait, je ne dors pas bien du tout, ces derniers jours.

— Ça je m’en étais doutée, ricana-t-el e.

Puis d'une voix sérieuse de nouveau :

— Dis-moi, c'est à cause d'Arline ?

Séverin ne répondit pas tout de suite. Il resta pensif quelques instants, puis, un sourire désabusé aux lèvres, il acquiesça de la tête.

— Mais d'abord je vais prendre un café, d'accord ?

Finit-il par dire.

—Très bien. Je vais te le chercher.

Justin serra les dents et entra dans les toilettes, l'air anxieux. Il s'assura rapidement qu'il n'y avait personne d'autre, puis se plaça devant le miroir. Si seulement on lui avait dit qu'un jour il aurait à faire ça... Ceci dit, ça ne le gênait pas outre mesure. C'était vrai, sinon, il ne le ferait pas du tout. Non, le véritable problème, le véritable problème c'était qu'il ne fallait pas qu'il se fasse surprendre par un de ses collègues. Ah ça, s'ils le voyaient en train de... de se refaire une beauté en fait, oh alors là, ils ne le rateraient pas, les salauds. Non pas qu'ils fussent particulièrement machistes ses collègues, mais bon, entre rivaux tous les coups étaient permis.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à son reflet dans le miroir et secoua la tête. Non, c'était pas bon ça. Trop anxieux !

Il fit couler l'eau dans l'évier et plongea ses mains dans le liquide froid.

« Voilà, je suis en train de me laver les mains » pensa-t-il en souriant et il essaya de se détendre.

Il fallait qu'il se détende et qu'il soit charmant. Le charme c'était la seule ligne de conduite qui s'offrait à lui.

Malheureusement, on ne pouvait pas dire que c'était son trait de caractère le plus marquant. Bien sûr, il s'était déjà amusé à jouer au charmeur dans... d'autres circonstances, mais de façon générale, il se sentait beaucoup plus à l'aise dans la peau de celui qui en savait toujours plus que tout le monde. Sauf qu'avec ces médecins, lui, le petit interne, ce n'était vraiment pas possible.

Justin prit une inspiration profonde et plongea les yeux dans... les siens.

« Ah, non ! Quand même pas ! » protesta une partie de lui-même.

Il détourna le regard et décida de mettre un peu de savon sur ses mains. Bon Dieu, si quelqu'un était entré dans les toilettes à ce moment, de quoi aurait-il eu l'air !

Mais au moins ce cirque en valait la peine, pensa-t-il.

Se faire inviter dans la salle de réunion du directeur de l'hôpital pour prendre un verre avec ses nouveaux amis médecins, et le docteur Pravédine, ça oui, ça en valait la peine !

Justin se contempla pour la troisième fois et sourit de nouveau. Moins séducteur et plus esprit vif, amusant, détaché. Un sourire sincère, mais pas trop. Il avait une tête aplatie sur les côtés qui faisait ressortir vers l'avant les yeux, le nez et les lèvres et lui donnait une expression d'homme sensible. Il ne pouvait pas se permettre de sourire de façon trop franche parce que ça ne lui allait pas.

De plus, il avait le cou plus long que la moyenne et ça lui donnait l'air hautain ; ses sourires prenaient parfois une teinte d'arrogance. Il avait trouvé qu'il pouvait parer au problème en haussant un peu naïvement les sourcils car l'ambivalence ainsi produite pouvait facilement passer pour du charme.

Le

jeune

homme

parcourut

quelques

autres

expressions qui étaient censées lui aller bien, en se concentrant sur les mouvements des muscles de son visage. À l'écoute de son corps, il cherchait à mémoriser les sensations qu'il éprouvait, physiquement, au moment où il composait ses mimiques. Dans une conversation, il n'aurait pas le miroir devant lui, donc c'était de l'intérieur, au moyen de ces sensations là, qu'il devrait se conduire.

Désormais à l'aise, Justin pratiqua quelques éclats de rire en silence, sans lesquels son charme aurait l'air trop artificiel. Puis il se frotta les dents de son index droit qui était devenu tout froid, coupa l'eau, et finalement, sortit des toilettes.

Le café que Séverin porta à ses lèvres avait déjà refroidi un peu. Il prit une grande gorgée en l'aspirant entre les dents et en fermant les yeux, mais le goût était un peu décevant. Il garda la tasse en suspens dans l'air et lorsqu'il ouvrit les yeux, il se sentit déjà plus éveillé. Le jeune homme pensa que c'était là un effet purement psychologique et il voulut le signaler à Clarisse, puis décida que c'était trivial et prit une autre gorgée.

Tandis que la tasse était toujours collée à ses lèvres, son regard se posa sur la femme qui prenait une infusion, assise, les jambes croisées, de l'autre côté du bureau et il se repassa mentalement les envies de bête sexuelle enragée qu'il avait eues à son égard.

En réalité, elle n'était pas du tout son type. Il ne pouvait l'avoir trouvée désirable qu'à cause de l'influence de ce rêve érotique qu'il avait eu de son épouse. Son esprit avait probablement projeté l'image d'Arline sur les traits de la femme qui s'était trouvée devant lui au moment du réveil.

Et c'était donc son amour pour Arline qu'il avait exprimé et non pas une envie de la tromper.

Sauf que ce qu'il avait ressenti pour Clarisse était purement agressif et qu'il n'avait jamais été

comme ça avec sa femme. Alors, si la véritable cible de ses pulsions avait été Arline, cela pourrait signifier qu'il éprouvait une certaine forme de haine envers sa femme mourante, probablement de la rancune parce qu'elle était en train de le quitter. Cependant, si c'était réellement Clarisse, la femme non attirante, qui éveille en lui l'appétit pour la violence – l'invitait par son moindre attrait à la traiter en conséquence – alors ce genre de raisonnements de morale « à la pièce » le placerait sans doute dans un état d'esprit proche de celui d'un homme récemment mutilé.

Séverin prit une autre grande gorgée de la tasse qui n'avait pas quitté ses lèvres.

Ce fut Clarisse qui parla la première.

— Est-ce que tu aimes ce que tu fais ici, en fait ? Je veux parler de ton travail.

— En ce moment, pas trop. Tu sais le circuit de ce programme évolutif que je dessine, j'aurais voulu participer plus à sa conception, mais bon... De façon générale, oui, assez. Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Moi, les trucs technologiques, ça ne m'a jamais vraiment attirée. Je me demande ce que tu peux leur trouver.

— Hum, tu n'es pas la première personne qui me dit ça, fit-il en reposant la tasse sur son bureau.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Alors qu'est-ce que tu leur trouves ?

— Eh bien, c'est pas facile à expliquer à quelqu'un qui n'aime pas trop ça. Il y a beaucoup de choses. Par exemple, plus les technologies progressent et plus leur fonctionnement devient sophistiqué, moins intuitif et facile à comprendre. Dans les yeux des profanes, les nouvelles technologies ressemblent de plus en plus à... disons de la magie. Psychologiquement, si tu veux, j'aime cet aspect mystérieux, inexplicable. Je trouve que ça me va bien. De plus Fun joue beaucoup là-dessus, tu connais la pub : c'est FUNtastique !

— Séverin, je ne t'ai pas demandé de me répondre

« psychologiquement », dit-elle agacée.

— Je croyais que c'était avec ma psy que je parlais, moi !

— Alons, débarrasse-toi de ces préjugés du siècle dernier ! On ne fait pas une étude sur les gens rien qu'en prenant une boisson avec eux.

— Ah, mais je croyais que tu me trouvais étrange, que tu avais fait des expériences à la fête là, et que tu avais même une théorie. C'était quoi déjà ? Moi : l'homme vrai ?

— Tu vois, tu es toujours sur la défensive ! Et ce n'est pas la peine d'essayer d'être mordant. Je n'ai

pas besoin de mes connaissances en psychologie pour voir que tu ne te sens pas bien. Même maintenant, quand je te regarde, je le vois. Dis-moi, est-ce que c'est... je veux dire, ce n'est quand même pas... Comment va ta femme ?

— Ma femme, Clarisse, va aussi mal que l'on puisse aller sans être tout à fait mort, j'imagine. Et ce que ça me fait, c'est que je suis apparemment devenu ce que tu pourrais appeler psychologiquement instable. J'ai fait un certain nombre de choses que je ne ferais probablement pas dans mon état normal, à commencer par une bonne cuite, quand j'ai appris la nouvelle, jusqu'à finir ici en train de te raconter comment je me sens.

— Séverin, je suis désolée, fit-elle en décroisant les jambes et en se penchant en avant sur sa chaise. S'il te plaît, tu ne dois pas t'accuser comme ça. C'est une maladie, ce n'est pas ta faute !

— En fait, dit-il sans sembler l'avoir entendue, c'est comme vivre ma vie à tâtons, voilà ce que c'est !

— Écoute, j'aimerais vraiment t'aider. Ce ne sont pas des paroles en l'air ; je ferai tout ce que je peux, je t'assure.

Et je voudrais que tu saches aussi que j'aurais sincèrement voulu connaître Arline.

Elle avait, en effet, l'air sincère.

Le jeune homme reprit sa tasse et la vida d'un coup.

Puis il la reposa devant lui et croisa les bras sur la poitrine.

— Et qu'est-ce que tu crois que tu peux faire pour moi ?

Clarisse se leva de sa chaise et contourna le bureau pour arriver à une position presque aussi proche de Séverin que celle qu'elle occupait au moment où elle l'avait réveillé. Elle prit appui sur une jambe et croisa également les bras sur sa poitrine.

— Avant de faire quoi que ce soit, je dois déterminer ton état, et pour ça, je dois faire une analyse sérieuse. Oui, je sais, tu n'en veux pas. Tu vois, ça a toujours été là mon plus gros problème : arriver à convaincre les gens que je peux faire quelque chose pour eux, cette ignorance et cette incrédulité superstitieuses ! Enfin, comment pourrais-tu comprendre ça... Tu veux savoir ce que je peux faire pour toi, sans le moindre examen préalable ? Hum, je ne sais pas moi, te faire peur, peut-être. Je peux te dire que tu présentes quelques signes, bien que très légers, de schizophrénie. Je peux te demander si parfois, tu as l'impression de voir des choses qui ne devraient pas être là ou d'entendre des voix qui te semblent irréelles. Ça te ferait réagir, tu crois ?

Séverin posa ses mains sur l'accoudoir du fauteuil.

— Si j'entends des voix... dit-il.

Puis, il fit « oui » de la tête.

— Tout le temps. Par exemple, j'entends une voix qui me dit de tuer le PDG de Fun. Professionnel
ement, tu trouves ça comment ? Non, attends ! Il y a aussi des voix qui me parlent de bétamagnétisme
et de maladies sur les couches minces des matériaux. Des voix qui me disent de couper le support de
vie de ma femme et des voix qui me récitent de la poésie. Tu veux entendre ? J'en ai une là, toute
fraîche :

Il est pris !

l'épris, l'épris...

Ses cris laids

brisés !

— Mais comment n'y avais-je pas pensé par moi-même ! Je suis fou, voilà. Tout ça, ce n'est pas réel.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, Séverin.

Est-ce que c'est une espèce de plaisir sadique que tu éprouves à persister à ne pas vouloir me
comprendre ou quoi ?

— C'est possible.

— Vraiment ?

Il ne la regardait plus. Une expression d'obstination se lisait sur son visage et il avait les yeux fixés
sur le cadran de sa vieille montre mécanique. Soudain, il eut envie de briser cette montre, d'un coup
contre le bord de son bureau. De l'arrêter pour toujours – « Dang ! » – un seul coup féroce qui ferait
retentir l'éclatement des pièces métalliques. C'était l'envie d'un geste de haine contre un objet «
innocent », de destruction pour le soulagement que ça procure, de remords anticipés et de jouissance
à la pensée de les ignorer. L'envie de s'avilir.

— Vraiment ? répéta-t-elle tout doucement.

Et en même temps, elle posa sa main sur la sienne.

— Alors, laisse moi t'aider, laisse moi essayer !

Ses doigts vinrent couvrir les siens. Lentement, elle glissa ses ongles brillants de vernis entre les
phalanges du jeune homme et souleva sa main en maintenant la paume ouverte. Puis, elle emmena
cette main, délicatement, comme si elle était en verre, vers elle.

Justin pénétra dans la salle de réunion d'une démarche alerte et souple. La première chose qui attira son attention, ce fut une longue table en bois ; entourée de fauteuils de cuir noir, probablement aussi chers que des fauteuils de stomatologie. À l'une des extrémités de la table se trouvaient les docteurs Jean Leben et Olivier Batland qu'il salua. Devant eux, il y avait une bouteille de cognac, cinq verres et un cendrier.

À l'évidence, Pravédine et Davis Bolit n'étaient pas encore arrivés, pourtant Justin était parfaitement à l'heure.

Le jeune homme réprima une envie de regarder sa montre, de peur que le geste ne soit mal interprété, puis alla prendre place à côté des deux médecins. De tout le groupe, c'était ces deux-là qu'il connaissait le moins bien et ce fut avec une angoisse terrible qu'il se rendit compte de ne pas être tout à fait certain de leurs noms. Non pas qu'ils se ressemblassent physiquement, en fait le contraste entre les deux hommes était très sensible, mais il avait appris sur les tableaux d'affichage de l'hôpital que Jean Leben était dermatologue, tandis qu'Olivier Batland était phlébologue, sans savoir pour autant lequel était lequel.

Justin chercha discrètement des indices autour de lui.

Les docteurs ne portaient pas leurs blouses blanches, ni leurs badges. L'un était assez grand, les cheveux droits, plutôt courts et noirs ; l'autre, de taille moyenne, était presque chauve. Le premier portait des lunettes, ses yeux étaient ceux d'un grand rêveur et son visage exprimait tantôt une ouverture bienveillante sur le monde, tantôt, lorsqu'il souriait, une ironie poignante. Par contraste, le deuxième semblait nerveux ou peut-être insatisfait, son regard traduisait une concentration permanente, accentuée par deux rides profondes entre les sourcils. Ses narines remuaient souvent lorsqu'il se mettait à réfléchir, comme s'il voulait sentir ses idées, et à cause de cela Justin le comparait à un rat de laboratoire en train de chercher son chemin dans un labyrinthe.

L'un des deux hommes, le rat, regarda ostensiblement sa montre puis dit :

— On ne va pas les attendre toute la nuit !

Il prit trois verres, y versa du cognac, et en leva un au-dessus de la table.

— Aux absents ! dit-il.

— Puissent-ils venir vite ! ajouta le rêveur qui leva son verre, lui aussi.

Justin sourit en haussant légèrement les sourcils et trinqua avec eux.

« Le rat » sortit une boîte à cigares de sa poche, en prit un, et en tendit un autre à l'interne. Le rêveur refusa.

— Plus tard, dit-il.

Au moment où la boîte se refermait, Justin aperçut un dessin sur son couvercle. C'était les lettres « O » et « B », en capitales superposées l'une sur l'autre.

« Olivier Batland, le rat ! » pensa le jeune homme, et il entreprit d'alumer son cigare avec plaisir.

Le cigare avait une odeur et un goût à peine perceptibles. Justin en prit une grande bouffée pour s'assurer qu'il l'avait bien alumé et se mit à tousser maladroitement.

Les deux médecins le regardèrent en souriant.

— Alors, tu veux toujours savoir pourquoi on est resté dans cet hôpital ? demanda le docteur Leben.

L'interne répondit par l'affirmative.

— Tu sais, de nos jours, ce qui détermine l'importance d'un hôpital, ce sont surtout ses équipements. Plus un établissement possède d'équipements de pointe, plus sa réputation est grande. Et donc, plus il reçoit d'argent du gouvernement, pour acheter des équipements de pointe.

Par ailleurs, un hôpital public, comme le nôtre, peut bénéficier de dons, faits par des particuliers ou des fondations financières. Des dons qui généralement ne dépassent pas deux pour cent du budget d'un établissement, mais qui forment plus de dix pour cent du nôtre. Ces dons là, tu t'en doutes, aboutissent surtout entre les mains de ceux qui se montrent les plus capables de les attirer. Et il se trouve que le docteur Pravédine, que tu crois ne pas être un bon administrateur, fait ça très bien.

— Je vais te dire pourquoi, fit Jean Leben en levant l'index dans l'air, comme pour presser un bouton invisible.

Dans les yeux des non-spécialistes, les scientifiques de toutes les disciplines ont une image de gens curieux, qui est en grande partie due à l'étrangeté de la science qu'ils exercent. Les théories scientifiques – et c'est là presque un critère de la maturité d'un domaine scientifique – perdent, à un stade donné, leur proximité immédiate avec les raisonnements basés sur notre « bon sens ». Évidemment, les grands chamans de la science médicale, tels que Pravédine, ont beaucoup à gagner à cet état des choses.

Ils cultivent une image mystérieuse, et plus ils ont l'air étrange, meilleure est leur apparence, leur crédibilité auprès du grand public. Et ça, tu le comprends bien, c'est ce qui compte quand on veut faire un don à l'hôpital. Tu ne trouves pas ça étrange ?

Justin n'eut pas le temps de répondre.

— Alons un peu plus loin ! Le fait que les raisonnements scientifiques dépassent le bon sens et apparaissent aussi mystérieux a une autre conséquence : celle que, pour le grand public, les raisonnements mystiques à la noix tendent à ressembler à de la science pure et dure. Du coup, les médecines alternatives séduisent aisément les imaginations – chose que certains médecins doivent savoir exploiter. Par exemple, Pravédine est connu pour ramasser toutes les cartes de visite des marabouts et autres guérisseurs qui traînent dans les gares. Puis lorsqu'il se trouve en « bonne compagnie », il aime les exhiber, mi-crédule mi-moqueur. Il joue la carte de la confusion ; attirer les fonds nécessaires pour un hôpital, c'est un travail d'illusionniste ! Et pour ça, son passé de grand chirurgien iconoclaste, qui est toujours présent dans les esprits, aide beaucoup.

— Est-ce que tu sais, Justin, que depuis une dizaine d'années, les effectifs sont en baisse dans tous les hôpitaux publics ? Le privé a toujours attiré davantage les médecins, mais là, on traverse une vraie période de crise.

Des services entiers ferment par manque de personnel et donc, forcément, on leur coupe les crédits. Eh bien nous, ici, on n'a pas ce problème. Tu peux me dire pourquoi ?

— À cause du docteur Pravédine ? fit Justin en souriant.

— Absolument ! Ce n'est pas par résignation qu'il a accepté d'enseigner l'histoire de la médecine, tu sais !

Tout comme ce n'est pas un hasard que certains de nos couloirs ici ressemblent à des expositions de musée d'anciennes technologies médicales. Vois-tu, ce centre hospitalier est connu dans le monde entier pour son intérêt envers l'histoire de la médecine. Et pourquoi ?

— Je vais te le dire, fit le docteur Leben en imitant parfaitement la voix de Pravédine et Justin ne put s'empêcher de pouffer de rire. Comme la technologie ne cesse de progresser, les équipements hospitaliers deviennent vite obsolètes. Mais puisque ces équipements sont la propriété de l'État, il est impossible de les vendre.

Résultat, les caves des hôpitaux s'emplissent de matériel.

Nous, notre hôpital, et Pravédine en tête, avons donc fait la demande que les autres établissements nous envoient leurs machines, lesquelles nous seraient utiles dans nos études sur l'histoire de la médecine. Et comme prévu, ils nous en ont envoyé des tonnes. Beaucoup plus que ce dont nous avons besoin, comprenant une bonne quantité de machines pas si vieilles que ça. Maintenant, vois-tu, ce matériel, ancien selon nos normes actuelles, fait cruellement défaut à certains hôpitaux du Tiers Monde.

Nous avons donc fait don de ce qu'on avait en trop à ceux qui en avaient besoin – gros coup de publicité par la même occasion ! – lesquels dans un geste d'éternelle gratitude nous envoient depuis des années leurs meilleurs étudiants et jeunes diplômés.

— L'histoire de la médecine, c'est ce qui nous intéresse tous, proclama le docteur Davis Bolit que Justin n'avait pas vu entrer.

Il était suivi par Bertrand Pravédine, l'air très mal à l'aise. L'interne se demanda si le directeur de l'hôpital était vraiment aussi timide lorsqu'on racontait ses exploits.

Les nouveaux venus prirent leur place à table et sortirent chacun un cigare. Olivier Batland versa encore du cognac et proposa un cigare à Jean Leben, qui, cette fois, accepta.

La fumée des cinq cigares emplît l'espace entre les convives, les enfermant dans un nuage qui les séparait du reste de la grande salle de réunion.

— Prenons mon cas, par exemple, reprit le docteur Bolit en s'adressant à l'interne, je m'intéresse aux

maladies infectieuses. Dans mon travail, ce qui est le plus important, c'est souvent de remonter à la source de la maladie d'un patient, pour empêcher le déclenchement d'une épidémie. Ça, c'est un véritable travail de détective.

Et pour le mener à bien, il faut connaître l'histoire des différentes épidémies. Comment les maladies sont-elles arrivées par le passé, et comment se sont-elles propagées ? Mais ce n'est pas un travail facile au-delà du vingtième siècle. Souvent les gens ignoraient qu'ils étaient frappés par une épidémie. Ne comprenant pas les causes réelles des maladies ils ont imaginé des explications plus... folkloriques.

» Comment expliquer, par exemple, le fait qu'après le décès d'un homme du vil âge, ses proches et ceux qui ont été en contact direct avec lui, se mettent à mourir à leur tour ? Et ça devenait encore plus étrange si les morts se ressemblaient dans leur façon de mourir – aujourd'hui on dirait qu'ils présentaient tous les mêmes symptômes. Une des explications les plus utilisées était que le premier homme à mourir avait été, d'une façon ou d'une autre, en contact avec une force maléfique, et qu'il revenait ensuite de sa tombe pour prendre la vie de ses proches, appelé par les liens du sang qui les unissaient. Le plus important ici, ce sont les caractéristiques du revenant, puisqu'elles peuvent

nous

permettre

d'identifier

la

maladie.

Malheureusement,

ces

caractéristiques,

puisque les

différentes maladies, se perdaient le plus facilement dans la transmission des mythes, au profit d'une apparente cohérence entre les histoires. Néanmoins, tu vois qu'en retraçant l'histoire des mythes, on peut étudier la propagation des épidémies ou déterminer les lieux d'endémies. Dans certains cas même, remonter à leurs origines. Par exemple, dans les régions d'Europe de l'Est, l'on rencontre des histoires de revenants qui donnent une mort faisant penser à des variantes de fièvre hémorragique – pâleur, taches sur la peau, fièvre... De plus, ces revenants se manifestent souvent à un instant précis, à un instant précis, un certain mois, une date qui porte malheur, ou alors seulement la nuit, à minuit etc. De nos jours, on sait que les fièvres hémorragiques sont des maladies du sang contagieuses qui se développent très vite et ont un taux de mortalité très élevé. De ce fait, elles peuvent être transmises rapidement au sein de quelques familles paysannes, entraînant rapidement la mort, sans que les malades aient eu le temps de contaminer

suffisamment d'autres habitants pour déclencher une véritable épidémie.

Ce qu'on sait de plus, c'est qu'elles peuvent être provoquées par des arbovirus, lesquels sont une famille de virus plutôt fragiles, ayant besoin d'un hôte permanent, ou d'un vecteur, pour se propager. Du fait de leur fragilité, on ne rencontre ces virus que dans les régions tropicales et sub-tropicales – assez loin de l'Europe de l'Est où ils auraient du mal à survivre l'hiver. Alors comment faire le lien ?

» La caractéristique principale des arbovirus, c'est qu'ils sont transmis par différentes espèces de « suceurs de sang » – tiques, moustiques et récemment on a découvert certaines espèces de chauves-souris, qui peuvent aussi s'en charger. Ça, c'est ce qu'on appelle le vecteur principal, ou premier. Le vecteur secondaire que l'on a déterminé, ce sont les oiseaux migrateurs. Tu vois le lien ? Les oiseaux se font piquer par des moustiques sur les tropiques, et c'est de cette façon qu'ils contractent le virus. Puis, lorsqu'ils reviennent en Europe, au printemps, ils se font piquer par d'autres moustiques, lesquels contractent à leur tour le virus et peuvent le transmettre aux animaux ou aux humains. C'est un processus naturel et souvent, les arbovirus ne sont pas dangereux. Mais bien sûr, il y a des exceptions. Certains virus peuvent déclencher des épidémies extrêmement mortelles. Ainsi, dans la famille des arbovirus, le sous-groupe des arénavirus contient majoritairement des virus que l'on a classés au niveau quatre de biosécurité. Tu as entendu parler de Lassa. Presque tous ces virus ont pour réservoir naturel des espèces de rongeurs, des rats notamment.

Des rats qui peuvent voyager par avion, en train ou, comme dans le passé, sur les bateaux. Dans le cas de certains arénavirus, la transmission à l'homme peut se faire directement par la salive ou l'urine de l'animal. Et on constate des cas de maladie essentiellement dans les zones rurales, où la population peut être en contact avec un animal contaminé. Heureusement, ces maladies se déclenchent très rarement en ville où les conséquences d'une épidémie seraient bien pires. Mais le risque existe, et c'est ici que nous avons besoin de toi, Justin.

L'interne promena son regard sur ses aînés. Ils le regardaient tous.

— Oui ? fit le jeune homme, en prenant une bouffée de son cigare, presque avec du naturel dans le geste.

— Il y a une vingtaine d'années, reprit Davis Bolit, il y a eu une épidémie particulièrement mortelle dans un village serbe. On ne sait pas comment c'est arrivé, mais il s'agissait d'un arénavirus, jusque là inconnu que l'on a baptisé « le virus de Prilep », puisque c'est dans la ville de Prilep, en Macédoine, qu'il a été étudié en premier. Le taux de mortalité estimé d'après le nombre de personnes contaminées au village est de 100%. On suppose que le virus a été récolté par les militaires, et il paraît que les résultats ont été surprenants. Sur les singes à qui on aurait inoculé le virus, on aurait constaté une immunisation totale contre toute autre forme d'arénavirus, y compris celles qui auraient dû être fatales. On savait déjà que le Tacaribe virus, qui a la particularité d'avoir pour réservoir naturel une chauve-souris, procure une immunisation contre le virus de Junin, tous deux des arénavirus. Mais tu comprends que c'est d'une toute autre échelle que l'on parle ici, n'est-ce pas ?

— Si seulement on arrivait à faire un vaccin avec le virus de Prilep, intervint Olivier Batland, alors on pourrait soigner toutes les maladies dues aux arénavirus. Une véritable cure miracle !

— Justement, reprit Bolit. Hier, le docteur Batland a découvert ce virus dans les analyses sanguines d'un habitant de notre vil e. Normalement, le virus de Prilep est très fragile et il ne peut pas survivre hors du corps, il ne peut être transmis que par le sang. Mais on ne peut pas en être certains, car on n'a toujours pas expliqué ce qui a causé l'épidémie dans le vil age serbe. Cette personne doit donc être mise en quarantaine, mais nous ne voulons pas faire du bruit là-dessus pour ne pas déclencher de panique.

— Et aussi parce que les militaires vont vouloir utiliser ce cas pour leur recherche en armes biologiques, ajouta Olivier Batland avec un grand sourire aux lèvres.

— Le plus intéressant, c'est que ce n'est pas la première fois que ça se produit, reprit le docteur Bolit.

Nous avons eu plusieurs cas et avons toujours réussi à les isoler, jusqu'à présent. Mais nous ne savons pas avec certitude ce qui cause la propagation...

— Bon, disons qu'on en a une idée, mais que le meilleur, ce serait que tu essaies de le découvrir par toi-même, intervint encore le docteur Batland. Tente d'avoir à l'esprit les croyances folkloriques des Balkans, où ce virus est sans doute apparu par le passé, mais surtout garde un esprit ouvert !

— Le plus important, continua Bolit, c'est que nous devons remonter jusqu'à l'origine de ces contaminations.

Jusqu'à ce jour, nous nous sommes toujours occupés de la mise en quarantaine nous-même, sauf que, tu comprends, on est très pris ici à l'hôpital et de plus, cette fois-ci, il s'agit d'un ami... proche de Pravédine. Et... c'est un peu délicat.

— Je lui en ai déjà parlé, intervint le docteur Leben.

Justin, tu te rappelles les guérisseurs que Bertrand fréquente pour cultiver son image de grand mystique ?

C'est un de ceux-là et c'est cela qui est délicat.

Justin jeta un coup d'œil au directeur de l'hôpital dont le cigare s'était éteint et qui avait l'air toujours aussi mal à l'aise. Son visage renfermé dans les boucles de ses cheveux ressemblait à un nuage sombre qui augurait la tempête. Il ne dit rien, ne fit aucun geste qui aurait pu renseigner l'interne. Pourtant, le jeune homme aurait bien voulu avoir un indice.

— C'est à toi de décider, Justin, dit le docteur Leben.

Est-ce que tu veux faire partie de l'équipe ?

Ça, il en avait envie depuis longtemps. Mais il lui fallait à tout prix connaître l'avis de Pravédine. Justin lui jeta encore un coup d'œil, toujours sans succès.

— Est-ce que je dois décider maintenant ? demanda l'interne. C'est un peu brusque là, vous

comprenez.

— C'est une urgence, Justin. Tu sais ce que ça veut dire.

— Alors très bien. J'accepte, dit Justin en ajoutant mentalement « pour l'instant ».

Maintenant il faut qu'il trouve le moyen d'être seul à seul avec Pravédine.

— Parfait, fit le docteur Bolit en posant son cigare dans le cendrier. Une autre caractéristique de ce virus, c'est qu'il touche le cerveau et qu'il provoque des troubles du comportement. La personne à qui tu vas avoir affaire risque de te paraître un peu dérangée. Viens avec moi, je vais t'en dire un peu plus et puis... tu vas avoir besoin d'équipement. Batland va t'en procurer plus tard.

L'un après l'autre, ils posèrent leur cigare dans le cendrier et quittèrent la salle de réunion. Derrière eux, les cigares éteints reposaient, tels les cinq doigts coupés d'une main vieillie et desséchée.

Des filets d'eau s'infiltrèrent progressivement dans l'air nocturne et bientôt coulèrent sur le visage de Séverin, réfléchissant la lumière des lampadaires. Le jeune homme enfoua la tête dans les épaules et se mit à courir. Il entra chez lui de justesse, avant que la pluie ne commence à s'abattre violemment.

Il n'avait pas l'intention de rester chez lui ce soir. Être dans ces pièces évoquait trop de souvenirs et le faisait se sentir exposé à son angoisse. Rien que la pensée de rentrer à la maison avait suffi à l'oppresser. Il aurait pu se rendre directement à l'hôpital, Bertrand lui aurait certainement trouvé un lit pour la nuit, mais ça aussi, c'était quelque chose qu'il voulait fuir.

Séverin ferma les fenêtres de la cuisine et entreprit de rebrancher l'équipement électronique de l'appartement. Il avait envie de changements. Ça allait probablement le tenir occupé pour un bon moment car la plupart des mécanismes avaient une alimentation autonome et afin de les mettre hors service, il avait dû couper les câbles des circuits.

Quinze minutes plus tard, il avait ouvert tous les panneaux électriques de l'appartement et en avait tiré les fils tordus, afin de compter le nombre de réparations qu'il aurait à faire. Il n'entendit pas que l'on venait de frapper à la porte.

Séverin entra dans la chambre à coucher et entreprit de réactiver les plaques chauffantes du plancher, lorsqu'une voix cria son nom. Il sursauta. Quelques instants de panique passés, il arriva à la conclusion que ce n'était pas son imagination, mais bien une voix réelle, provenant de la porte d'entrée.

Le jeune homme alla ouvrir, le visage pâle comme de la cire.

C'était Clarisse. Elle était toute mouillée et tremblait un peu.

Surpris,

Séverin

la

fit

entrer

presque

automatiquement.

— Ça fait dix minutes que je sonne en bas sous la pluie, dit-elle. À la fin, j'ai sonné au hasard, c'est un de tes voisins qui m'a ouvert. J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose, je me demandais si je ne devais pas enfoncer la porte ou appeler les pompiers !

— Je suis désolé, commença Séverin d'une voix rauque, puis il déglutit et reprit. Je suis en train de faire des réparations électriques et j'ai coupé le courant. La sonnerie ne marche pas. Mais tu aurais dû me dire que tu voulais passer.

— Je sais que c'est difficile pour toi en ce moment, alors j'ai pensé que tu pourrais avoir besoin de quelqu'un pour... je sais pas moi, te tenir compagnie.

Ils entrèrent dans la salle de séjour.

Séverin ne savait pas quoi faire. Elle était toute mouillée et elle avait besoin de se sécher. Fallait-il rebrancher le courant ? Il voulait quitter l'appartement tout de suite après les réparations. Mais qu'allait-il faire d'elle !

Pourquoi était-elle venue ? Elle l'avait... consolé, cet après-midi. Il l'avait touchée, caressée, des gestes instinctifs. Il était de nouveau pris dans une situation où il fallait qu'il réagisse. De nouveau privé d'initiative. Sa vie entière était une

succession

d'environnements,

choisis

par

d'autres – des évolutions imposées.

Il regarda le visage de la jeune femme. Elle semblait incertaine. Ses yeux, essuyés avec une main humide, parcouraient nerveusement la pièce. Elle ne savait pas si elle devait rester debout ou s'asseoir comme ça, toute trempée. Séverin éprouva de l'excitation à la regarder ainsi. Il l'imagina toute nue au milieu de la pièce ; ses cheveux et sa peau mouillés... Il sentit son pénis se durcir et détourna les yeux.

— Il faut que tu te sèches, dit-il. Tu peux utiliser la salle de bain, il y a des serviettes et puis, tu peux voir dans la chambre si tu trouves quelque chose à mettre. Les vêtements de ma femme sont dans la penderie.

Tandis que Clarisse quittait la salle de séjour, son humeur s'assombrit soudainement et il s'assit dans un fauteuil, presque au bord des larmes. Bien sûr, Arline n'aurait rien eu contre le fait que l'on pût utiliser ses vêtements pour dépanner quelqu'un, seulement cette fois, ça ne servait vraiment à rien de le lui demander. Séverin se prit la tête à deux mains et se laissa envahir par le chagrin.

La voix de Clarisse l'en tira quelques minutes plus tard.

— Dis-donc, est-ce que c'est une vraie lampe à huile que tu as là ? Tu l'utilises ?

— Plus maintenant, fit-il. Si elle te plaît tu peux la prendre.

Il se leva et se prépara une boisson : son « Sans Pitié »

favori.

Lorsque Clarisse entra, il essaya de paraître normal.

Elle avait mis une robe de chambre, assez épaisse, commode, pas vraiment élégante mais chaude. Elle avait les pieds nus et il se demanda instinctivement si elle avait mis des sous-vêtements de sa femme. Il se leva aussitôt.

— Au fait, j'étais juste en train de rebrancher les plaques chauffantes au sol. Si tu veux bien, je vais le faire maintenant. Tu vas prendre froid sinon.

Ça ne lui prit pas longtemps. Lorsqu'il revint, il se prépara une autre boisson et elle prit la même chose. Ils bavardèrent, tandis que la température de l'appartement s'élevait. Ils parlèrent d'Arline.

Un peu plus tard, il pleura et elle le consola de nouveau, le caressa. Il passa sa main sur la robe d'Arline, puis dessous. Clarisse ne portait pas de sous-vêtements.

Il lui fit l'amour presque naturellement, sans la déshabiller complètement.

Puis lorsqu'il eut joui, il l'emmena dans la chambre à coucher et lui choisit d'autres vêtements. Elle s'exécuta sans poser de questions. Après chaque nouveau changement de vêtements, elle semblait jouir de plus en plus fort. Ce défilé érotique semblait lui plaire.

L'excitation poussait Séverin de plus en plus loin. Elle enflammait son imagination, phantasme après phantasme, puis le faisait retomber en analyses et accusations froides, à chaque éjaculation. Cette gymnastique démente de l'esprit finit par lui donner envie de vomir.

Mais il continua. Son corps devenait douloureux et il savait que Clarisse commençait à souffrir aussi, mais de la voir s'accrocher ainsi, sans lui demander un instant de repos, le rendait furieux. Elle était totalement à sa merci.

Mais maintenant qu'il avait mis la main sur elle, il avait l'impression de tomber indéfiniment, sans pouvoir toucher le fond. Entraîné et piégé entre sadisme et exhibitionnisme, il livrait au regard de la psychologue un spectacle de lui-même qui l'écœurait.

Finalement Clarisse prit la parole.

— Est-ce qu'Arline aimait ça ? demanda-t-elle, essoufflée.

Elle était à présent habillée du blouson en cuir d'Arline.

— Elle adorait ! ricana-t-il.

Le jeune homme mit longtemps à atteindre cet orgasme et le voyant peiner, Clarisse prit l'initiative de lui griffer sauvagement le dos à chaque coup de reins. La douleur était vivifiante mais au lieu de l'exciter, elle le mit en colère. Comment osait-elle ! Pourtant, il ne protesta pas et continua jusqu'à ce que finalement, il s'effondre sur elle à bout de forces, tout en sueur. Sous son poids, elle respirait rapidement, le corps parcouru de frissons.

Lorsqu'il releva la tête, la jeune femme le regarda en silence. Elle avait les doigts tachés de sang par les griffures et tout en fixant Séverin dans les yeux, elle les lécha un à un de manière provocante. Écœuré derrière un sourire de façade, il se retira et alla dans la salle de bain pour nettoyer son dos douloureux.

Lorsque Séverin revint dans la chambre à coucher, Clarisse s'était endormie sur le ventre. Il s'approcha du lit sans faire de bruit, puis vint se placer sur son dos. Il y avait un détail que sa collègue de Fun Technologies semblait avoir oublié. Un détail sans lequel il n'aurait jamais accepté ce marché pervers de l'humiliation de ses sentiments contre l'humiliation du corps de Clarisse. Elle avait voulu être Arline... mais Arline était morte.

Il souleva la tête de la jeune femme avec douceur, puis rapidement lui trancha la trachée avec le couteau qu'il avait apporté de la cuisine.

Clarisse se débattit pour la première fois, son sang aspergeant les oreillers et le mur contre lequel se trouvait le lit. Il essayait de la retenir mais les corps glissaient et elle réussit à se retourner. Séverin lui pressa la tête contre le lit pour l'empêcher de se lever, ce qui eut pour effet d'ouvrir encore plus sa blessure. Le sang jaillit sur le visage du jeune homme et dans ses yeux. Aveuglé, il se laissa tomber sur elle et l'étreignit pour l'immobiliser autant que possible. Ils roulèrent une dernière fois ensemble, tandis qu'elle tentait vainement de respirer.

Lorsque enfin, asphyxiée par son propre sang, elle cessa de bouger, il se releva.

Séverin fit quelques pas puis s'arrêta, voyant les traces de sang qu'il laissait sur le plancher. Il s'essuya les pieds dans une robe qui traînait par terre.

Le jeune homme resta quelques instants debout à contempler son propre corps, couvert de sang de la tête aux pieds, ainsi que son lit ; horriblement taché. Il songea à l'image de Clarisse qui se tenait toute trempée par l'eau de pluie devant la porte, et à son sang dont il était couvert et qui partait déjà, lavé à

son tour par ses propres sueurs froides. Inondé de sensations par l'influx nerveux qui remontait sa colonne vertébrale et rongait l'intérieur de son crâne, Séverin passa la langue sur ses lèvres et goûta le sang de Clarisse.

Deuxième Partie

Le rouge gorge,

La peur bleue,

Le mauve empire.

CHAPITRE SIXIÈME

Séverin était assis dans son fauteuil, un verre de

« Sans Pitié » à la main. Il leva le regard sur Pravédine qui venait de sortir de la chambre à coucher, l'air pensif. Le jeune homme considéra l'expression hermétique de son ami pendant quelques instants, puis haussa les sourcils et détourna les yeux. Il avala avec difficulté une autre gorgée de son cocktail et toussa pour s'éclaircir la voix.

Sa gorge lui faisait mal ; il avait trop forcé dessus en hurlant quelques heures plus tôt lorsqu'il avait lutté avec sa conscience. Il avait eu l'impression d'être un monstre, un démon, et dans le désespoir de ses pleurs, il avait voulu hurler à l'unisson avec sa nature démoniaque. Il s'était imaginé un son infernal, profond et puissant. Mais au lieu de cela, il avait râlé d'une voix criarde, péniblement humaine et de plus en plus rauque. Il ne se rappelait plus quand ça s'était arrêté. Ensuite, fatigué, il était descendu jusqu'à la cabine téléphonique en bas de l'immeuble et avait appelé son docteur.

— Est-ce que tu as un petit miroir quelque part, Séverin ?

Le jeune homme leva de nouveau les yeux sur le médecin.

— Il y en a un dans la salle de bain, mais il n'est pas très petit. Autre que ça... je ne crois pas.

Pravédine prit une profonde inspiration.

— Et Arline, elle n'en avait pas ?

— Si, je crois bien que si. Probablement dans un sac à main. Je vais te le chercher.

Il avait commencé à se lever du fauteuil, lorsqu'il éprouva une révolusion à l'idée de mettre la main dans les affaires de sa femme et il s'effondra sur le siège.

— Excuse-moi, je suis fatigué, et probablement toujours un peu saoul. Les sacs d'Arline se trouvent dans la penderie. Tu peux voir si tu trouves un miroir là-dedans.

Séverin n'avait rien dissimulé de ce qu'il avait fait la veille avec sa collègue. Des vêtements

d’Arline, tachés des liquides de leurs corps, jonchaient le sol de la chambre à coucher. Il avait cessé d’en éprouver de la gêne devant son médecin. En fin de compte, il lui avait été plus facile de se livrer au médecin que de s’accepter lui-même.

Pravédine revint rapidement, un petit miroir circulaire à la main. Il le fit tourner quelques fois entre ses doigts, comme un enfant enchanté par le jeu des réflexions, puis traversa la sal e de séjour pour s’approcher du jeune homme.

— À présent, je voudrais te montrer quelque chose.

Viens avec moi ! dit-il, et il aida son ami à se relever.

Remettre les pieds dans la chambre où gisait le corps de la femme qu’il avait tuée de ses propres mains n’était pas chose aisée pour Séverin. Mais il s’y résigna puisque c’était ce que le docteur désirait.

La pièce semblait se trouver dans l’état où il l’avait laissée. Il n’y avait que le corps de Clarisse qui avait changé de position, ce dont devait être responsable Pravédine, qui l’avait examiné.

— Tu remarques la blancheur de la peau.

— Perte de sang j’imagine, commenta le jeune homme.

Il y avait des taches de sang jusqu’au plafond.

— Une grande perte de sang, oui. El e en a perdu plus qu’il y en a sur ces draps et ces murs. Quelque chose que tu aurais oublié de me dire ?

Séverin serra les dents et sentit ses joues s’empourprer.

— Tu as bu son sang.

C’était plus un commentaire qu’une accusation.

Soudainement, Séverin changea de point de vue. Il résuma tout ce qu’il avait fait en termes de commentaires extérieurs : « une espèce de pervers a assassiné sa col ègue et a bu son sang ».

Le pervers c’était lui.

Le docteur s’accroupit à côté du lit et plaça le miroir devant le visage de Clarisse.

— Viens voir !

Séverin se sentait profondément humilié. Il n’avait nul besoin de voir que le miroir ne se couvrait pas de buée pour savoir que la femme était morte. Le fait que le directeur de l’hôpital recourût à une démonstration d’une tel e naïveté le vexait – c’était aussi pertinent que l’usage des guérisseurs par la médecine moderne. Le jeune homme s’était demandé à quel moment son ami al ait prendre ses

distances avec le meurtrier, et comment il s'y prendrait pour détruire tous leurs liens.

— Al ez, approche-toi, viens voir !

Il fit quelques pas et regarda dans le miroir.

— Alors, qu'est-ce que tu vois ?

Pravédine fit changer la position et l'angle du miroir à plusieurs reprises.

— Ou devrais-je dire : qu'est-ce que tu ne vois pas ?

Le docteur leva le miroir et le plaça à côté de son propre visage.

— Tu me vois, moi.

Puis il posa le miroir sur un oreil er, bien en face de Clarisse et se leva.

Séverin observa le corps presque décapité de Clarisse. Un corps nu, de femme mince et sexy à la peau trop blanche, tel e une statue ancienne. Un corps que le miroir ne réfléchissait pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire Bertrand ?

Le docteur croisa les bras sur la poitrine.

— Est-ce que tu crois aux vampires qui nous viennent, disons, de l'Antiquité, Séverin ? Des sueurs de sang qui se propagent comme une épidémie ? Non ? Ça ne te dit rien ? Eh bien, c'est dommage, parce que ça aurait rendu beaucoup plus facile ce que j'ai à te dire.

Séverin contemplait son propre visage dans le petit miroir. Il était devenu pâle, les traits tirés par la fatigue et sa barbe était en train de pousser. Le jeune homme passa la langue sur ses dents qui avaient l'air tout à fait normales.

— Vampirisme, dit-il en secouant la tête. Je suis complètement perdu là, Bertrand. À supposer que Clarisse soit effectivement en train de se transformer en un vampire authentique en ce moment même, qu'est-ce qui va se passer avec moi ? Puisque j'ai bu son sang, est-ce que ça veut dire que je vais me transformer en vampire également ? D'un autre côté, pourquoi serait-el e en train de se transformer ? Ça ne peut pas être parce que j'ai bu son sang ! Ça fait certainement très vampire, mais moi, je me vois bien dans le miroir, donc je n'en suis pas un, n'est-ce pas ?

Le jeune homme parlait plutôt pour lui-même, le regard toujours rivé sur son image.

À l'autre bout de la sal e de séjour, Pravédine était accroupi au-dessus du sac qu'il avait apporté avec lui.

C'était un sac en cuir noir type « square mouth » du dix-neuvième siècle.

— À vrai dire, je ne crois pas que tu sois un vampire, Séverin.

Pravédine se leva et s'approcha de son ami, le sac serré contre sa poitrine.

— Tu respires. Mais ce dont je suis certain, c'est que tu es mort lors de ton séjour à l'hôpital, au moment où tu essayais de guérir Madame Thépaut. Tu as eu une syncope, puis tu as été placé en salle de réanimation et là, tu es mort. Mes collègues ont fait leur possible, mais les indications des appareils médicaux n'ont pas changé. J'ai insisté pour emmener moi-même ton corps à la morgue, puis je t'ai installé dans une chambre vide en attendant que tu te réveilles. Je savais que tu allais revenir à toi puisque les résultats de tes analyses sanguines montraient la présence de substances caractéristiques des vampires.

Un virus notamment, mais ça ce n'est pas important. Non, non, pas celui d'Arline. À vrai dire, je m'attendais à ce que tu reviennes en tant que mort-vivant mais tes signaux vitaux ont repris.

— Et tu ne m'as rien dit.

— Je ne savais pas quoi penser. Ton sang est celui d'un vampire mais tu es aussi un... guérisseur.

— Je ne comprends pas. Comment et quand est-ce que j'ai pu attraper ce virus ? Il aurait fallu que je sois mordu, non ? Je veux dire, c'est bien ce que dit la légende !

— Il aurait fallu que tu boives le sang d'un vampire. Je ne sais pas quand. Peut-être cette nuit où tu t'es réveillé ensanglanté dans ton lit. C'est à toi de le dire. Demande-toi depuis quand tu préfères dormir le jour plutôt que la nuit, depuis quand as-tu soif ! Ton comportement a changé récemment, tu es devenu plus impulsif, plus agressif.

Cherche depuis quand tes pensées tournent autour du sang ! Tu trouveras des indices. Ce qui me trouble le plus là-dedans, ce sont les rêves dont tu m'as parlé. Tu dis que ce serait cette Ouma qui te donne la force de guérir. Ce n'est pas un nom très courant, tu sais, « Ouma » ? Or, il se trouve que les vampires de notre ville se nomment « Les Disciples d'Ouma ». Je croyais que c'était plus une religion, que cette Ouma dont ils se prétendent issus n'était qu'un mythe. Maintenant il faudrait que je creuse plus cette question.

— Les disciples d'Ouma ? C'est quoi ? Une secte, une organisation secrète ? Bertrand, comment est-ce que tu en sais autant ?

— Chaque chose en son temps. Et justement, du temps, on n'en a plus beaucoup.

Le docteur Pravédine mit la main dans son sac et en sortit un pieu en bois.

— À présent, nous devons nous occuper de ta collègue avant qu'elle ne se réveille à son tour. Car je ne pense pas qu'elle se mettra à respirer normalement.

Séverin, ne désirant pas assister à la scène, attendit dans la salle de séjour. Il entendit plusieurs coups sourds, puis un profond soupir de Clarisse et secoua la tête.

Lorsque Pravédine revint il lui demanda :

— Dis-donc, tu ne savais pas que j’avais une vampire dans mon lit au moment où je t’ai appelé, n’est-ce pas ? Je veux dire... c’est bien d’avoir apporté ton matériel avec toi.

Le médecin lui sourit.

— Il va falloir apprendre à nous faire confiance, mon jeune ami.

Le chirurgien rangea ses outils.

— Autre chose, dit-il, généralement on ne devient pas vampire en une nuit, à moins que la victime ne connaisse très bien son agresseur. Tu étais très ami avec cette fille ou était-elle ta psy personnelle ?

— Rien du tout. On était des collègues, c’est tout.

Le docteur fronça les sourcils.

— Nous allons voir cela. Au fait, ne t’inquiètes pas pour le corps, ce n’est pas la première fois que je fais disparaître un vampire.

— Bertrand...

— Je ne peux rien te dire de plus. J’ignore si tu es toujours le messie que j’attendais ou bien un assassin sanguinaire. Il t’appartient de chercher la réponse toi-même. Et... d’en assumer les conséquences.

Le docteur mit de nouveau la main dans son sac et en sortit une carte de visite.

— Rends-toi à cette adresse ! Le marchand est un ami.

Dis-lui que c’est moi qui t’envoie et que tu veux un « look in » pour aller à « La Cloche de Minuit », c’est une boîte de nuit. S’il te pose trop de questions, dis-lui que tu travailles à Fun Technologies et que tu dessines des circuits ! Une fois dans la Cloche de Minuit, prends un verre et attends ! Une autre de mes connaissances viendra prendre contact avec toi. Il te trouvera facilement, c’est un vampire... accompli.

Je ne peux rien t’offrir de mieux, va là-bas et suis ton instinct, quoi que ça puisse vouloir dire. Si tu restes ici, tu seras en danger.

Pravédine referma son sac et se dirigea vers la porte à la hâte. Mais avant de sortir il ajouta :

— Je serais toi, je ne parlerais à personne de tes rêves d’Ouma et de ses guérisons. Attends d’en savoir plus là-

dessus !

— Mon dieu, c'est lui qui lui a fait ça ?

Justin contemplait le corps de Clarisse avec inquiétude.

— Ah oui, c'est bien ce qu'on peut appeler un trouble du comportement !

Pravédine recouvrit le corps de la jeune femme et invita son interne à quitter la morgue.

— Le docteur Batland a déjà fait les analyses du sang – el e a le virus, dit Bertrand.

Tous deux marchèrent dans les couloirs de l'hôpital.

— Tu sais, c'est ainsi que tout a commencé. Nous avons trouvé des victimes de meurtres, dont le sang contenait le virus de Prilep qui les aurait tuées presque certainement de toute façon. Le docteur Bolit a eu très peur qu'une épidémie soit sur le point d'éclater et il a immédiatement voulu faire une enquête. Mais je l'ai empêché de contacter d'autres services. Après tout, personne n'avait contracté la maladie et que savions-nous de ce virus ? Si les militaires étaient les seuls à en avoir et qu'ils fassent des expériences avec, qui d'autre pouvait être à l'origine des meurtres ? On risquait de nous mêler à quelque chose de très... désagréable. Alors le docteur Bolit a fait ses recherches. La police a el e aussi fait une enquête, cela va de soi. Mais eux, ils cherchaient un tueur, tandis que nous, nous étions sur la trace d'un virus. Très vite, la piste nous a menés jusqu'à une boîte de nuit en vil e : la Cloche de Minuit.

Justin haussa les sourcils.

— Tu connais ?

— Oui... J'y suis al é plusieurs fois.

— C'est un endroit fréquenté, en effet. Mais étrangement, la police n'a jamais semblé s'y intéresser de très près.

— Pourtant, c'est pas la drogue qui manque à la Cloche de Minuit...

Pravédine haussa les épaules.

— De toute façon, nous avons cessé de nous fier à la police.

— Un monstre inhumain qui tue en propageant des maladies et qui s'apprête à commettre un meurtre, dit brusquement Justin.

— Pardon ?

— C'est quelque chose que le docteur Bolit m'a dit, il y a quelques jours.

— Bon, je vois.

— Et vous avez découvert cet assassin ?

— Oui. Nous avons développé un test de dépistage rapide et l'avons systématiquement appliqué. Ce n'est pas un assassin, c'est tout un groupe.

— Quoi ?

— Tout un groupe de « monstres inhumains », mais nous ne connaissons que ceux qui sont porteurs du virus. Il me semble, personnellement, que nous avons découvert une organisation de tueurs tout à fait accidentellement, parce que certains de ses membres sont porteurs d'un virus exotique. Je ne sais pas jusqu'à où ça va : la police, l'armée ?

— Mais c'est horrible ce que vous dites !

— Oui, je sais. Ton directeur d'internat est paranoïaque, c'est tout à fait horrible.

— Heu, là, je préférerais que ce soit le cas, en fait !

Mais, vous voulez dire que ce n'est pas le virus qui cause ce « trouble du comportement » qui les pousse à tuer ?

— C'est mon opinion personnelle. Mais en ce moment, mes opinions personnelles tendent à m'éloigner du reste de mes collègues.

— Ah, c'est parce qu'il s'agit d'un ami à vous ?

— Oui, et à cause de certaines de mes croyances religieuses que mes collègues ne partagent pas. Notre groupe s'est formé autour du désir de prévenir d'autres meurtres et donc de combattre le virus. Nous avons tous une certaine unité spirituelle, en ce qui concerne notre rôle de médecins, face à la menace d'une maladie : c'est, bien sûr, le combat de la vie contre la mort. Seulement les autres trouvent que je vais un peu trop loin en ce qui concerne la vie.

— Mais vous avez vu le corps de cette jeune femme !

Si c'est votre ami qui a fait ça, j'imagine qu'il a dû beaucoup changer pour en arriver là.

— J'en suis parfaitement conscient, fit le chirurgien sur un ton glacial. Comprends-moi bien, Justin ! Je ne ferai rien pour t'empêcher de faire ce que tu dois faire. Si j'ai refusé de prendre soin de Séverin moi-même, c'est parce que j'ignore ce qui doit être entrepris.

Justin hocha la tête ; un réflexe d'étudiant.

Le soleil ne s'était pas encore couché lorsque Séverin s'aventura dehors. Le jeune homme constata avec soulagement que sa peau ne se mettait pas à fumer au contact de la lumière du jour, mais par précaution, il choisit un trajet qui suivait les ombres des arbres et des bâtiments.

L'adresse que Bertrand lui avait donnée n'était pas trop loin ; ça lui prendrait environ une heure. Il

marchait les épaules voûtées et les mains dans les poches, songeant à la nouvelle dimension grotesque que son existence avait prise : le vampirisme.

À présent, il pouvait voir que la soif sans cesse croissante, la haine qu'il avait développée à l'égard de la religion, la répulsion pour le soleil, etc. avaient été autant de signes précurseurs. Mais, étourdi par le rythme effréné de sa vie quotidienne, il n'y avait pas prêté attention. Le vampirisme n'était-il pas la conséquence logique de cette perte de perspective ? Il avait choisi d'ignorer la décomposition de sa vie et avait fini par se transformer en cadavre ambulante.

Séverin vida son esprit. Il sentait la fraîcheur du vent sur sa peau et le contact avec ses vêtements. Il écoutait les bruits de la ville.

L'homme se rendit alors compte que, paradoxalement, afin de conserver ce qui lui restait d'humanité, il lui fallait complètement lâcher prise. L'être humain en lui avait besoin de repos afin de guérir et pour cela, il devait laisser l'animal prendre le dessus. Ce n'était qu'ainsi qu'il pourrait remonter jusqu'au bout de lui-même, jusqu'Ouma.

L'endroit où Séverin se rendit était pour moitié un magasin et pour moitié un atelier. C'était une pièce cubique. Des néons aux trois murs éclairaient une collection de vêtements en cuir et en latex. Le quatrième mur était composé d'une vitrine et de la porte par laquelle le jeune homme venait d'entrer. Sur la vitrine était écrit en grandes lettres « tatouage et piercing ».

— Un look in, hein ? Et c'est Pravédine qui t'envoie.

Hum, je vois que tu n'as pas attendu de venir me voir pour commencer à te mettre à la mode.

Le propriétaire des lieux était un petit homme trapu, la tête enfoncée dans les épaules, blond, aux cheveux longs attachés en queue de cheval. Il avait le visage épais et les yeux marrons. Une petite plaque qu'il portait autour du cou disait qu'il était styliste. Il posa l'index droit sur le nez de Séverin.

— C'est quoi ça, de la crème ? Non ! C'est naturel cette couleur ! Tiens, j'ai rarement vu une peau aussi pâle et surtout chez quelqu'un comme toi. Je veux dire, t'as les traits plutôt méditerranéens. Tu sais quoi, je rêve d'avoir un mec avec ta couleur de peau, un grand et très mince au nez long et fin. Des cheveux noirs en queue de cheval comme moi, je pourrais y mêler des fibres optiques... Un gars comme ça, je pourrais en faire un techno-gothique comme t'as pas idée ! Hum, mais sur toi je verrais plutôt du rouge. Dis-moi, tu fais quoi ? T'es encore un de ces jeunes médecins ? T'as pas l'air d'un médecin, habillé comme tu l'es. On dirait plutôt... un cadre.

Séverin, dont l'intention n'avait pas vraiment été captée par le bavardage du styliste, était en train d'examiner les outils de tatouage.

— Je suis consultant en nouvelles technologies chez Fun. En ce moment, je m'occupe de dessins de circuits.

L'autre sembla stupéfait.

— Je le crois pas ! C'est vrai, c'est pour ça que Pravédine t'a envoyé ici ? Bon dieu, depuis le temps

qu'on en avait parlé, je ne croyais pas qu'il s'en souvenait.

Attends ! Je ne vais plus rien te dire, rien du tout : je te montre !

L'homme fit le tour de son comptoir et en sortit un imperméable noir.

— Un écran personnel super flexible, expliqua-t-il. Mets-le !

Séverin s'exécuta.

— Ha ! Avec le teint que tu as, rien que ça, ça te donne un look d'enfer, ricana le styliste. Mais attends, il y a d'autres cercles dans l'enfer. Le bouton en haut de ton col, c'est le marche/arrêt, appui dessus ! C'est un truc auquel Fun ne s'est jamais intéressé, tu vois, vous faites des frigos, des gadgets, je ne sais quoi, mais pas de vêtements. Dans ta manche droite, il y a une caméra.

Le petit homme tendit un catalogue de dessins pour tatouages à son client.

— Scanne-moi ça avec ta caméra !

L'imperméable s'il umina de toutes les couleurs des dessins.

— Ah, il n'est pas encore très répandu mais il va faire un malheur, c'est moi qui te le dis. Non, non, ce n'est pas moi qui ai fait ça, c'est un modèle commercial, droit du Japon. Moi je suis un artiste, je n'ai pas une fabrique de cristaux liquides. Pas mal hein ! Tu peux copier n'importe quel motif et l'afficher sur ton imper. Tu peux aussi charger des images en mémoire et les faire tourner en boucle, mais la mémoire de celui-ci n'est pas très grande.

Maintenant, venons-en à mon travail ! Je vais te faire un tatouage sur la moitié droite du visage. Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas permanent, à moins que... tu ne le demandes ?

— Non merci.

— Le client est roi ! Les piles ne vont durer que quelques heures. Le tatouage lui-même va me prendre environ une heure et ça va te coûter très cher. Mais comme c'est pour Fun, je vais t'en faire cadeau. Je te garantis que ce soir tu vas être au top de la mode.

Une heure plus tard, Séverin contemplait son visage rasé, dont la moitié était couverte par un circuit intégré imprimé sur sa peau. On distinguait des puces, différents composants électroniques et même les soudures.

— Depuis les premiers schémas de circuits électroniques, faire les dessins a été un art, commenta le styliste. Te voilà mi-gothique, mi-machine !

Le jeune homme leva la main vers son visage.

— Ah ! Pas encore. Il se peut que ça te démange pendant quelques minutes, ne le touche pas ! Et maintenant, un peu de maquillage... Voilà, ça va faire pleurer ton œil gauche très légèrement pendant

trois à quatre heures, ça ne te gênera pas. Tu auras un petit filet de larmes sur la moitié humaine de ton visage. Touchant, non ? Remets ton imper maintenant !

Séverin s'exécuta de nouveau tandis que l'autre procédait à quelques ajustements.

— Et la touche finale, c'est que ton circuit imprimé fonctionne. Ah, ça t'épate, hein ! Qu'est-ce que tu t'imagines, qu'il y aura une ou deux diodes qui vont s'al umer sur ta peau ? Hé-hé, non mon ami, mon art est bien plus fin que cela. Les composants que tu vois ne sont que décoratifs. Les vrais composants sont trop petits pour qu'on puisse les observer à l'œil nu. Les capteurs du circuit sont reliés à tes muscles faciaux, ils interprètent les mimiques de ton visage et ils envoient des signaux à ton imper. Tu vas être le techno-gothique le plus expressif de la nuit. Souris pour voir !

Séverin sourit et son imper se couvrit de visages souriants, de personnages de dessins animés et de petits animaux.

— Curiosité ? demanda le styliste.

L'imper afficha des enfants aux grands yeux avides de savoir, des jouets et des instruments scientifiques.

— Colère !

Séverin fit la grimace et son imper fit apparaître des images de guerre, des explosions, des désastres naturels... Les motifs cette fois-ci étaient bien plus nombreux.

— J'ai chargé plusieurs émoticons – des expressions émotionnel es – en mémoire, pas beaucoup, juste cel es qui m'ont paru appropriées. C'est pour ça que je te disais qu'il ne reste pas beaucoup de mémoire libre. Bon bah, qu'est-ce que tu en dis, ça te plaît ? T'as pas dit grand chose.

Sans rien dire, le jeune homme sourit et baissa le regard sur son imper. Ce dernier se couvrit de paires de mains en train d'applaudir et d'explosions de feux d'artifice.

Il ne fal ut pas longtemps aux videurs de la Cloche de Minuit pour remarquer Séverin et pour le faire passer gratuitement devant la longue file d'attente à l'entrée.

Lumière, fumée et musique populaire emplissaient cet endroit qui, pour l'instant, ne se distinguait d'aucune autre discothèque. Le véritable changement al ait s'opérer à minuit, après que la sono ait fait retentir les fameux douze coups, retransmis en direct d'une église de la vil e. C'était à ce moment-là, que la Cloche de Minuit devenait la boîte la plus branchée.

La plupart des créatures de la nuit n'étaient pas encore arrivées et le look de Séverin attirait tous les regards. Il fut surpris de constater qu'il n'avait aucune difficulté à se comporter de façon appropriée. Les regards des clients lui apprirent qu'il devait se sentir supérieur, un peu agacé par leur curiosité profane, et qu'il ferait mieux de s'asseoir à une table en attendant royalement l'arrivée de ses pairs.

Personne ne vint le servir et personne ne vint lui parler non plus. Son imper demeurait discret, prenant de temps en temps des teintes rouges et bleu foncées à l'aspect diffus, ou bien affichant des

flashes de paysages parcourus au pas de course.

Sa mâchoire se contractait lentement, son regard était celui d'un prédateur patient. Derrière son déguisement, et pour la première fois depuis ce qui lui semblait être une éternité, Séverin éprouvait un sentiment de paix.

Il ne craignait pas le vampire en lui. Son cœur battait toujours, il respirait, c'était la certitude à laquelle il s'accrochait et qui, d'ailleurs, le guidait lors des guérisons.

Au fond, il était toujours le même : même corps, même esprit.

Seuls ses instincts étaient devenus plus puissants.

Puissants au point de prendre le dessus sur tout le reste, ce qui était certainement inquiétant, mais au fond, le principe de quelque chose qui se mette à contrôler son existence n'était pas nouveau du tout.

Le temps passait. D'autres personnages remarquables firent leur entrée et tous lui firent signe. Il répondit à ceux qui étaient bienveillants, ignora les autres.

Quoi que son déguisement puisse signifier pour les habitués de la Cloche de Minuit, il était évident que c'était un élément de reconnaissance et cela le réconfortait. En tant que guérisseur, la reconnaissance avait été une chose lointaine et pourtant, il s'en rendait compte en ce moment, ô combien désirée. Le milieu des magnétiseurs lui paraissait soudainement froid et hostile, inhabitable, si ce n'était pour quelques esprits rustres, quelques hommes des bois profonds.

Comme la reconnaissance était suave ! Il pourrait approcher n'importe qui dans la Cloche de Minuit sans éveiller le moindre soupçon et... le mordre.

À cette pensée, une nervosité grisante s'empara de lui et il se passa la langue entre les lèvres.

Il était près de minuit. La tension dans l'assistance montait rapidement à l'approche de l'heure attendue.

L'atmosphère semblait s'électriser.

Un garçon mince, aux vêtements moulants et à la tête rasée, vint s'asseoir à côté de Séverin et se mit à se frotter furieusement le nez.

— Les machines, dit-il en secouant la tête, regarde ce qu'elles ont fait de toi !

Séverin sourit du coin des lèvres – images d'un ours brun qui se lève et qui secoue sa fourrure. Un ours affamé.

— Comment avons-nous pu, continua l'autre, devenir à ce point les esclaves de la technologie ? Qu'est-ce que tu en dis, tu crois qu'il est trop tard ?

Séverin posa son regard sur le garçon en prenant soin de garder le visage immobile. Qu'est-ce que

Séverin pouvait bien être pour ce garçon, complètement inconnu, pour l’avoir attiré à sa table ? Un simple client déguisé pour se rendre plus intéressant ? Et n’était-ce pas là tout ce qu’il était vraiment, un être humain avec des déguisements surnaturels ? Après tout, ce n’était pas si extraordinaire qu’un homme puisse donner à d’autres la force de vivre, ou qu’au contraire, il la leur prenne pour nourrir la sienne. Alors ce petit ne serait-il pas candidat à devenir la prochaine victime de Séverin ?

— T’as raison, reprit le garçon. De toute façon ce n’est pas important. Pas quand...

À ce moment, la musique s’arrêta, les lumières s’éteignirent et une cloche assourdissante retentit. Au douzième coup, lorsque d’autres projecteurs s’allumèrent, le visage du garçon se trouva devant le nez de Séverin.

— Pas quand on a la Révélation ! hurla-t-il.

Ensuite les événements se précipitèrent. Les lumières se mirent à clignoter, le garçon grimaça tandis qu’une main l’empoigna par le cou et le projeta par dessus la table. Son cri se perdit dans le vacarme du changement d’atmosphère de la boîte.

Confus, Séverin leva les yeux sur le visage à la mâchoire massive d’un des videurs qui lui souriait.

D’autres videurs se trouvèrent soudainement à proximité et un couple de techno-gothiques des plus flamboyants vint prendre place à sa table.

L’imper du jeune homme était couvert de centaines d’oiseaux qui prenaient simultanément leur envol. Il força une

expression

de

calme

sur

son

visage

et

progressivement l’image s’assombrit. Il s’était laissé entraîner trop loin dans ses propres réflexions et la réalité était en train de le rappeler à l’ordre. Il fallait qu’il se ressaisisse.

— Je ne crois pas que tu sois un grand amateur de la Révélation. Ce minable aurait dû le savoir.

L’homme qui venait de parler était assis à droite de Séverin. Dans la confusion qui avait précédé, l’employé de Fun avait remarqué une anomalie sur le visage du nouveau venu qui n’était pas due au

maquillage. Il évita de le regarder davantage de peur de le dévisager. Il avait aussi entraperçu que sa compagne était très attirante et avait conclu qu'il valait mieux ne pas la regarder non plus, pour que ce ne soit pas mal interprété.

C'est donc avec un regard dans le vide qu'il répondit.

— Si encore je savais de quoi il s'agissait...

— Ha ! Délicieuse ignorance. La Révélation est une drogue. Si tu avais eu la stupidité de l'apprécier, je doute que tu pourrais comprendre un seul mot de ce que je suis en train de te dire. Je doute aussi que la Révélation puisse avoir un effet quelconque sur toi. Tout comme n'importe quelle drogue, d'ailleurs.

Séverin sentait le regard insistant de l'autre et il leva les yeux en retour.

L'homme devant lui avait dans les trente-cinq ans. Très pâle,

ses

cheveux

étaient

noirs,

sauf

sur

les

tempes – blanchies. Le sommet de son crâne était déjà bien dégarni et la peau devenue visible était d'un rose inhabituel. Deux autres taches roses couvraient son visage : l'une, assez grande, s'étendait sur la joue droite, la mâchoire droite et le haut du cou, l'autre, plus petite, sur la pommette gauche. Ça aurait pu être des brûlures, ou des implants.

— Mon nom est Gavin, c'est un prénom gallois. Et ça, il se toucha le visage à l'endroit où il était rose, c'est une allergie au soleil.

— Je suis Séverin.

— Bienvenue dans mon club, Séverin ! J'imagine que c'est la première fois ; si tu étais venu auparavant, je me serais souvenu.

— Si c'est au déguisement que vous faites allusion, je ne le porte pas tout le temps. Mais c'est vrai que c'est la première fois que je viens ici.

— « Tu », on peut se tutoyer. Crois-moi, nous sommes bien plus proches que tu ne l’imagines.

Séverin acquiesça prudemment. C’était donc ça un

« vrai » vampire, pensa-t-il.

La compagne de Gavin avait quitté sa place à côté de ce dernier et s’était assise à gauche du jeune homme. Il sentit sa main se poser doucement sur son épaule.

Après les douze coups de minuit et les clignotements des lumières, tous les murs de la boîte de nuit s’étaient transformés en écrans géants. Ils se mirent à afficher des fractales en trois dimensions dont les couleurs étaient manifestement modifiées par des filtres pour un plus grand effet visuel. Les formes rappelaient des structures biologiques – la peau humaine à très grande échelle, des vaisseaux sanguins ou des assemblages fantaisistes de cellules – tous animés par des battements aux pulsations proches de la fréquence cardiaque. Séverin comprit que le mixage virtuel d’imagerie médicale et de formules mathématiques qu’il était en train d’observer était, en fait, l’œuvre du DJ de la boîte.

La femme aux côtés de Séverin enleva la main de son épaule, puis le caressa le long du bras, jusqu’à ce que leurs mains se joignent sur la table. Au moment où elle effleurait ses doigts, il put voir que les ongles de la femme, dont la peau était aussi pâle que la sienne, étaient des écrans miniatures, chacun reproduisant l’œuvre du DJ sur les murs. Il remarqua aussi que sa vieille montre mécanique avait du retard : les aiguilles venaient à peine de montrer minuit.

Gavin n’avait pas l’air de s’offenser de la familiarité que sa compagne montrait à l’égard du jeune homme. En fait, il semblait attendre quelque chose ou quelqu’un. Comme il ne reprenait pas la conversation, Séverin attendit avec lui.

Tandis que la majorité des visiteurs de la boîte de nuit étaient sur la piste de danse, les technogothiques, eux, étaient tous assis autour des tables et semblaient ne rien faire d’autre que discuter entre eux. Au début, le jeune homme crut qu’ils attendaient toujours leur moment, mais petit à petit, il se convainquit que c’était tout ce pour quoi ils étaient venus. Il se dit que ça devait être assez rentable de les accueillir puisqu’ils consommaient bien davantage de boissons que les danseurs.

La musique devait être forte puisqu’il sentait les vibrations sur son siège, mais le volume n’était pas gênant autour de leur table.

— Puis-je t’offrir une boisson ? La spécialité de la maison peut-être ? demanda enfin Gavin.

— Un « Sans-Pitié », s’il te plaît, dit le jeune homme qui croyait deviner ce que pouvait être la spécialité de la maison.

S’il avait accepté le vampire en lui, Séverin ne voyait nul besoin de s’exhiber ou d’accepter celui des autres.

Gavin redevint silencieux et comme il ne semblait vraiment pas pressé de faire la conversation, le jeune homme se demanda si ce n’était pas là un trait de ceux qui avaient toute l’éternité à vivre ? La main qui reposait sur la sienne était douce et légère. Et à défaut de conversation, les caresses

occupaient son esprit.

— Monsieur Pravédine, reprit Gavin après un certain temps, est un homme remarquable. Je n'avais jamais eu le plaisir de lui parler avant ce soir. Il ne nous aime pas beaucoup mais je ne suis pas surpris outre mesure par sa décision de t'envoyer ici. Après tout, il est quelqu'un qui pense surtout dans l'immédiat. C'est un chirurgien. J'ai cru comprendre que vous êtes amis.

— C'est vrai.

— Charmant ! fit l'autre.

Ils attendirent silencieusement les boissons. Lorsque le serveur repartit, Gavin prit de nouveau la parole.

— Tu sais que tu es en train de devenir un vampire, n'est-ce pas ? C'est écrit sur chaque molécule que ton corps transpire.

Séverin acquiesça.

— Alors si ton ami pense qu'il vaut mieux t'envoyer chez ses ennemis, nous, plutôt que de te laisser faire connaissance avec ses amis, les docteurs qui aiment nous poursuivre, je suggère que tu quittes ton logement pour venir t'installer ici. Le travail ne manque pas et puis nous avons quelques commodités qui te seront bien utiles le jour où ta métamorphose sera accomplie. Et e, par exemple.

La femme, que Gavin venait de désigner du menton, tenait toujours la main gauche de Séverin. Ne pouvant plus faire semblant de l'ignorer, le jeune homme se retourna pour regarder son visage. Oui, elle était vraiment très attirante.

— Tu vas bientôt faire l'expérience d'un autre niveau de réalité, reprit Gavin, persuasif. Tu vas devenir beaucoup plus sensible. Les sensations s'empareront de ton esprit et bientôt, tu ne verras plus rien d'autre en toi.

Les sensations ! Séverin plongea au fond de lui-même.

Il pensait déjà en termes de sensations, il s'était reconstruit presque entièrement sur leurs modèles. Et si c'était cela le vampire en lui, alors que lui restait-il d'autre ? Il eut la sensation d'être une toute petite partie de conscience dans tout un univers mental.

— Il paraît, continua Gavin, que tu ignores qui est celui qui t'a fait don de son propre sang, celui qui a fait de toi un vampire. Ceci explique la lenteur de ta transformation.

Mais engendrer des disciples est un moyen de gagner du pouvoir parmi nous. Ce n'est pas permis à tout le monde et je me demande qui a bien pu transgresser nos règles de façon aussi insouciante. Tu vas m'aider à le découvrir.

La voix du vampire était proche et lointaine à la fois.

Devant l'ampleur de ce qui avait pris possession de lui, Séverin entendait mais ne se souciait guère de ce que lui disait l'autre. Ce fut à ce moment-là que la femme à ses côtés prit la parole.

— Ici, c'est ton éminence thénar, ici, l'éminence hypothénar, le pli d'opposition du pouce...

Elle promenait le doigt sur sa main, caressait et expliquait.

— Pli palmaire proximal, pli palmaire distal ... continua-t-elle.

Séverin se laissa aller au plaisir. Loin de tout, il n'était plus que sa main.

— ... tes phalanges. Ici, les métacarpiens, l'os crochu, grand os du carpe, trapèze.

Chaque fois qu'elle touchait une nouvelle partie de sa peau, il avait l'impression qu'une explosion de sensations, aux couleurs des ongles de la femme, l'envahissait.

— Scaphoïde, semi-lunaire, pyramidal, pisiforme, cubitus, radius...

Telle une invocation. Puis :

— Veine salvatelle, veine céphalique du pouce, veine radiale, veine cubitale.

Elle s'approcha davantage de lui, toucha la base de son petit doigt et de son autre main lui caressa la partie tatouée du visage.

— Veine digitale...

Séverin était hypnotisé. Il s'en rendait parfaitement compte et ça lui plaisait. Il comprenait aussi que c'était ce que le propriétaire des lieux attendait depuis le début, que le vampire réponde à l'appel qu'on lui adressait. Il se mit à parler volontiers sur les questions que Gavin lui posait, sur sa vie, sur Pravédine... Il s'ouvrait sur presque tout.

Presque. Car l'intrusion mentale ne passait pas inaperçue de celle qui avait été là, depuis bien plus longtemps.

CHAPITRE SEPTIÈME

À huit heures du matin, comme tous les jours ouvrables, le hall d'entrée de Fun Technologies était rempli d'employés se rendant sur leur lieu de travail. Le personnel de l'usine était composé de 154 ouvriers proprement dits, 1300 consultants en nouvelles technologies ou chercheurs et 98 personnes chargées de l'administration, l'accueil, l'entretien, la sécurité, la distribution du courrier, etc. Fun disposait de treize usines dans le monde dont la plus grande était celle-ci, celle où travaillait M. Desjaune.

Du fait de la faible disproportionnée du département de recherche, par rapport au personnel ouvrier directement responsable des gains de cette unité de production, la position des chercheurs avait souvent été la cible de propositions de réductions budgétaires. Afin de rendre ce département plus

rentable, la direction avait décidé de vendre à d'autres entreprises une partie de l'expertise des chercheurs, transformant le statut de ces derniers en consultants. Ainsi, il n'était pas inhabituel de voir arriver des hommes d'affaires pour proposer un contrat à Fun.

Lorsque Pravédine fit son entrée dans le hal , accompagné de deux assistants costumés et élégants, l'employé de l'accueil ne fut pas le moins du monde intéressé. Par contre, les quatre personnages en combinaisons de bio-sécurité niveau quatre qui les suivaient d'une démarche quelque peu lourde, et qui transportaient des conteneurs volumineux, frappés de l'emblème des maladies infectieuses, eurent de quoi le troubler.

Pravédine s'approcha du bureau d'accueil, l'air sévère.

Mais après avoir analysé la stupeur sur le visage dépassé de son interlocuteur, il sembla changer d'avis.

— Et si vous appeliez le directeur ? dit-il.

Déjà la présence des hommes en combinaisons spéciales semblait indisposer les nouveaux arrivants dans le hal . Tous ralentissaient le pas et visiblement, hésitaient à faire demi-tour et à quitter le bâtiment aussi vite que possible. L'hôte d'accueil eut la présence d'esprit de ne pas faire attendre les visiteurs à l'endroit où ils se trouvaient, mais plutôt de les conduire lui-même au directeur de l'usine.

Le directeur était en train de parcourir son courrier électronique dont seul les messages marqués « urgent »

avaient été filtrés par sa secrétaire. Lorsqu'il fût informé de la progression de la procession médicale dans son usine, il commanda un grand bol de thé noir qu'il avait l'habitude de prendre plus tard dans la matinée. Dès qu'il y goûta, il maudit l'incompétence de son personnel pour avoir omis de préciser qui exactement étaient ces visiteurs. Craignant un canular idiot, c'est avec un certain soulagement qu'il serra la main du Docteur Pravédine, directeur du Centre Hospitalier Universitaire.

— Et que puis-je faire pour vous messieurs ? Je ne vous propose rien à boire parce que je n'ai vraiment pas beaucoup de temps à vous accorder.

Le docteur Bolit enleva son casque de protection et le mit sous son bras à la manière d'un astronaute. Il expliqua qu'il était virologue, qu'une des employées de cette usine, Clarisse, avait été diagnostiquée avec un virus qu'il présenta comme vraiment très effrayant et il en déduisit que l'usine entière devait immédiatement être fermée et tout le personnel mis en quarantaine. Il conclut en présentant ses condoléances pour la mort de la jeune femme, dans l'hôpital.

Avant que le directeur ait eu le temps de réagir, Pravédine prit la parole, précisant que si on laissait cette histoire aux mains des spécialistes, c'est toute la vil e qu'il faudrait mettre en quarantaine, et qu'il ne fal ait pas exagérer. Il proposa que leur groupe de désinfection se charge du bureau et des affaires personnel es de la défunte afin de déterminer comment el e aurait pu entrer en contact avec le virus, ainsi que de faire un petit test de contamination à tous ceux qui avaient été en contact avec el e durant la semaine dernière. Il expliqua aussi, parmi d'autres choses, que M. Desjaune avec qui la

malade avait été vue en dernier, était mis en quarantaine dans son logement et qu'il était possible qu'un ou deux autres membres du personnel de l'usine soient invités à rester chez eux pour un délai de dix jours.

Le directeur ne fut pas long à se laisser convaincre et bientôt l'équipe de Pravédine passait au peigne fin les dossiers sur lesquels Clarisse était en train de travailler de son vivant. Des données que la direction de Fun avait jugées non-confidentielles avaient ainsi pu être copiées par le groupe médical, aux fins d'études plus approfondies.

Puis comme tous les tests avaient été négatifs à l'exception de deux qui s'étaient avérés non-concluants, l'usine put reprendre ses activités en toute tranquillité, l'ensemble des opérations n'ayant pas pris plus de quatre heures. Les deux personnes aux résultats incertains, un homme et une femme, insistèrent pour être placés sous observation médicale et repartirent avec les médecins.

Dans l'après-midi, le docteur Pravédine avait devant lui le profil psychologique à l'excroissance exotique de son ami Séverin Desjaune et par la même occasion, la preuve indirecte de l'existence d'une entité qui était en contact télépathique avec le jeune homme. Faute de meilleure explication, il présuma que ce devait être Ouma.

Bien sûr, ce n'était pas vraiment une preuve, mais c'était de loin le meilleur indice qui lui permettait d'affirmer qu'il y avait en ville d'autres vampires que ceux de la Cloche de Minuit.

Séverin sursauta. Ouma venait de reprendre contact avec lui. Cette fois ce n'était pas avec des mots, c'était davantage une sensation de liquide chaud qui s'écoule sur la peau du cou et dans le dos, trempant les vêtements, et pénétrant le corps par le tressaillement même qu'il provoque. C'était une mise en marche.

Sa conscience éparpillée en plaisirs, envies, instincts, impressions et souvenirs s'assemblait de nouveau. Il avait assouvi sa soif. Il y avait là des images de caresses, de phantasmes, de sauvagerie et de triomphe, son esprit abandonné à une décomposition sensuelle. Il en éprouvait un sentiment nouveau, un ressourcement de ce qui ne pouvait être que son humanité. Les guérisons qu'il s'était efforcé de pratiquer avaient exigé de lui une concentration totale, telle qu'il en arrivait à disparaître – lui, l'entité Séverin – au profit d'une pensée unique qui venait prendre possession de son corps : le don de la vie, acte de création. À présent, il se sentait récompensé.

Il se trouvait par terre, à côté du lit dont il venait vraisemblablement de tomber. Séverin s'y adossa et regarda autour de lui. La pièce était austère comme une cellule de monastère. Sans fenêtres, une chaise et une table en résumaient l'ameublement, éclairées à peine par, çà et là, quelques bougies à moitié consumées. Séverin songea que ce qui l'avait surtout poussé à la comparaison avec un monastère, c'était la mosaïque qui recouvrait entièrement l'un des murs. Le jeune homme se leva et alla l'examiner de plus près.

Ce qu'il avait devant lui était une représentation du monde dans un style médiéval. L'univers était enfermé dans une chambre, le plafond était le paradis, une longue table en bois était la terre, et sous la table se trouvait l'enfer. La voûte du plafond était faite de deux bras, ceux de Dieu en personne qui tenait le monde dans son embrassement.

Les images semblaient d'une grande naïveté. Le paradis et l'enfer, au même titre que la terre que Dieu avait créée pour les hommes, échappaient à l'entendement humain et à sa géométrie. Les abacules étaient bien distincts, une individualité aux bords aiguisés qui attirait le regard de l'observateur sur leur petite surface.

Il eut envie d'en enlever un et de l'emporter avec lui.

Puis de tous les enlever, de les séparer aussi loin que possible les uns des autres. De les jeter aux extrémités mêmes de l'univers qu'ils étaient censés représenter, afin qu'ils puissent y mener une existence simple et modeste de cailoux.

Des désirs grisants s'emparèrent de lui. Désir de boire de nouveau du sang et désir d'aider ses victimes, d'essayer de les guérir. Gavin lui avait fourni tout ce dont il avait besoin si facilement. Pourquoi ? Était-ce uniquement pour faciliter sa « métamorphose », pour le rendre dépendant ? Peut-être qu'une fois transformé, le vampire ne lui en donnerait plus qu'un tout petit peu, comme récompense ?

Le jeune homme promena son regard sur la mosaïque.

Des appareils volaient dans le ciel, des chars ailés qui portaient des anges. D'autres anges jouaient de trompettes sophistiquées. Dans l'enfer, les hommes étaient torturés sur des machines. Le sang coulait sur leurs rouages. Dieu, tout en haut, les embrassait. La peau sur ses mains, les bras et le visage semblait jeune, pleine de la force qui coulait dans les veines. Saine. Mais la barbe et les poils sur ses bras étaient blanchis – ceux d'un vieil homme.

Ils avaient l'air artificiel, comme implantés sur le corps afin de le rendre conforme à un étalon de créativité.

— Ça te plaît ?

Séverin sursauta et se retourna.

Sur le lit, d'où il avait vraisemblablement été poussé par terre, se trouvait la femme qui, la veille, avait accompagné Gavin. Elle se tourna sur le côté, se haussa sur un coude et posa le menton sur le bras.

— J'en ai une dans ma chambre aussi, si tu veux je pourrai te la montrer.

Il n'arrivait pas à prononcer le moindre mot. Le corps de la femme absorbait toute son attention, sa peau nue, les morsures et griffures qu'elle portait. Blessures, qu'il avait envie de lécher. Il sentit son être se désagréger – Ouma l'abandonnait dans l'attente d'une autre concentration.

Relâchements et mobilisations successives de son cœur, de ses poumons, de ses hanches entre les reins féminins ; la pulsation était son principe vital, mâle.

Séverin se plongea dans l'état de bestialité violente que la femme-vampire appelait en lui et qu'il devait apprendre à contrôler.

Le docteur Batland projeta le poing gauche vers le visage de Justin en hurlant. L'interne fit un pas en arrière et sur le côté droit, attrapa le bras du docteur dans l'air, puis utilisant l'inertie de son adversaire, ainsi que le poids de son propre corps, il fit pivoter le médecin jusqu'à ce que celui-ci ait accompli un demi-tour complet autour de lui.

Surpris et déséquilibré, le docteur suivit le mouvement en s'efforçant de ne pas tomber. Leurs positions ainsi inversées, l'interne tira brusquement sur le bras de Batland pour le déséquilibrer davantage, se baissa et avec élan, lui enfonça le coude droit dans les côtes. Tandis que l'autre encaissait la douleur, Justin repositionna son pied et frappa rapidement du poing, au même endroit.

Complètement paralysé par la douleur, Batland regarda le jeune interne prendre le temps d'ajuster parfaitement sa position, se concentrer sur sa respiration, et lui envoyer un coup de poing terrible au visage. Après quoi, il s'effondra par terre.

Olivier Batland se releva lentement en se frottant la mâchoire.

— Rien de cassé j'espère, lui dit Justin.

— Rien que tu ne puisses réparer, n'est-ce pas ?

répondit le docteur d'une voix déformée. Tu aurais dû me dire que tu savais te défendre !

— La surprise joue un rôle important dans le Thai-Ykido. L'attaque physique est une forme d'arrogance et la première cible c'est ce sentiment-là.

— Le Thai-kiddo, hein, on dirait un truc pour les enfants thaïlandais !

— Vos fameux jeux de mots, remarqua Justin en souriant.

— Chacun son truc. Voyons voir si tu feras aussi bien, maintenant que je suis prévenu !

Le médecin s'avança prudemment et envoya une série de coups de poings et de pieds à Justin que ce dernier bloqua avec des mouvements qui étaient autant de contre-attaques aux articulations des membres de son assailant.

— OK, c'est pas la peine, fit Batland, le corps endolori.

C'est plutôt toi qui devrais m'enseigner ton Tai-Kwon-Do.

— Le Thaï-Ykido est un mélange de Boxe-thaï et d'Aïkido, déclama le jeune interne. Comme dans l'Aïkido, le but est de démonter l'attaque de l'agresseur en lui démontrant son inutilité. On se sert de techniques traditionnelles qui se basent sur l'idée d'utiliser la force de l'autre contre lui-même, mais aussi, on peut frapper les membres en leurs points faibles pour littéralement briser une attaque. C'est une forme de combat psychologique, je suis sûr que ça vous plairait beaucoup, si vous vouliez vraiment essayer.

Olivier Batland haussa les sourcils, sourit et hocha la tête, approbateur.

— J’imagine que ça me plairait, en effet. Mais je ne serais pas trop confiant à ta place. Les gens auxquels tu vas avoir affaire ont eu leur métabolisme altéré à cause du virus.

Généralement, ils ont une force très grande et peuvent être insensibles à certains types de douleurs. Plutôt que de vouloir les maîtriser par la force, je te recommande d’essayer de les piéger. Comment ? Ce sera à toi de voir.

Le docteur Batland passa le bras autour des épaules de l’interne et le conduisit vers la sortie de la salle de réanimation sportive.

— Viens, à présent je vais te montrer l’équipement.

Justin jubilait. Il aurait aussi pu dire au médecin que l’un des aspects essentiels de son art de combattre était de savoir où exactement se placer, mais il craignait que l’autre n’y décèle le double sens.

Bien entendu, il ne s’était pas attendu à ce que le cercle de médecins l’acceptât en son sein pour ses notes aux examens ou grâce à son charme personnel. Le véritable prix à payer, c’était apparemment d’attraper une espèce de fou furieux, malade et probablement contagieux et en plus, de le faire en ménageant les sensibilités de tout le monde ; celle de Pravédine en premier.

Les histoires de complots et d’organisations secrètes semblaient avoir leur importance dans les esprits des médecins et donc, tout comme cet entraînement ridicule, il s’y appliquait volontiers.

Deux jours plus tard, Séverin avait déjà pris connaissance du fonctionnement d’une bonne partie de la boîte de nuit. Gavin, était en fait le propriétaire des lieux et ses employés l’appelaient « le patron ». Le « grand chef »

c’était le directeur général, le « petit chef », le sous-directeur. Le directeur adjoint était simplement « l’adjoint »

et quant au « chef », c’était le chef du personnel.

Gavin avait deux autres clubs, dans des villes voisines et le grand chef était souvent en déplacement, puisqu’il en était responsable également. Durant son absence, c’était au petit chef et à l’adjoint de diriger les affaires. Ils étaient en charge du stockage, de l’inventaire et des commandes de marchandises, aussi bien que des stratégies commerciales vis-à-vis des établissements concurrents en ville – organisation de soirées spéciales, promotions, etc.

Le chef s’occupait de l’entraînement du personnel derrière le bar, dix-neuf barmans dont trois seulement étaient à temps complet, ainsi que les occasionnels ramasseurs de verres, la file du vestiaire et les videurs. Il avait fait comprendre à Séverin qu’il avait le faire commencer comme assistant du comptable, et qu’à terme, on aimerait bien qu’il remplace ce dernier complètement. Il y avait en tout trois bars dans la boîte et treize caisses enregistreuses. Une des caisses se trouvait au vestiaire et c’était celle qui rapportait le moins d’argent, une autre était derrière le bar à vin, dont l’un des barmans professionnels avait la responsabilité, deux étaient au bar à cocktails où travail

aient les deux autres barmans attirés et toutes les autres se trouvaient au bar principal avec le personnel à temps partiel.

La fille, dont Séverin avait fait connaissance en premier,

était

barmaid

à

temps

partiel

et

occasionnellement danseuse. Elle faisait partie du « cercle intime » : les vampires et ceux qui étaient au courant de leur existence. Elle était l'une des disciples de Gavin, tout comme le petit chef, l'adjoint, le chef, le barman du bar à vin et quelques autres avec lesquels Séverin n'avait pas encore eu le temps d'avoir des contacts. Le grand chef, qui devait se déplacer à la lumière du jour, était humain, de même que les videurs dont certains étaient également les gardes de leur maître pendant la journée.

Depuis son admission au sein de l'entreprise, Séverin Desjaune n'avait pas revu Gavin. Il fut à la fois soulagé et intrigué lorsqu'on vint lui annoncer que ce dernier l'attendait.

Tout comme la chambre de monastère où on l'avait installé, le logement de Gavin se trouvait un étage au-dessous du donjon de la boîte. Cet étage, étant réservé à des amusements sado-masochistes, était accessible au public.

La demeure du maître vampire était un peu plus grande que les pièces que Séverin avait déjà visitées, mais l'ameublement était quasi-identique. La seule différence majeure que le jeune homme constata fut l'absence de mosaïque sur le mur – là où elle aurait dû se trouver, il y avait une autre porte.

— Je vois que ton séjour en ces lieux n'a pas l'air de te faire beaucoup de bien – ta métamorphose ne semble pas plus avancée qu'elle ne l'était il y a deux jours. Hum, ce n'est pas très habituel. Nous attendrons. Si rien n'y fait, je te présenterai aux prêtres, ils trouveront bien une solution.

Désires-tu un rafraîchissement ?

Le jeune homme s'avança et prit le verre des mains de son hôte. C'était du sang, bien évidemment. Il sentit ses entrailles se révolter, sa gorge et son ventre se contracter de dégoût. Il avait du mal à accepter cette façon de servir le liquide dans un verre, hors contexte, mais une volonté surhumaine lui permit de n'en rien montrer au vampire.

Séverin regarda ce dernier dans les yeux, s'inclina et trempa les lèvres dans le breuvage.

Il le reconnut instantanément, c'était le sang de la danseuse-barman, son goût, son odeur. Il ressentit sa chaleur, revit son corps, ses caresses, le lit, la chaise et la table, les mêmes que celles de la chambre où il se tenait à présent. La tête lui tourna un instant, puis il s'efforça de chasser les souvenirs et releva le regard sur Gavin qui l'étudiait en souriant.

— J'ai quitté le pays de Galles au milieu du vingtième siècle pour venir m'installer ici, commença le vampire. Les affaires n'allaient pas très bien à Cardiff depuis un moment déjà. La disparition de l'industrie du charbon avait détruit bon nombre de commerces dans ce qui avait été le premier port au monde. La France... m'attirait, tu sais, le célèbre goût des Français.

Séverin essayait de s'extraire de la vase de ses pulsions de mort-vivant pour se concentrer sur ce que l'autre était en train de dire. C'était de la torture. Il lui semblait deviner qu'il était censé se sentir à l'aise, en train d'écouter l'histoire de son hôte, avec un verre de sang à la main, mais ça ne correspondait tout simplement pas à son organisme.

— La société des vampires, poursuivit Gavin, notre société, était en crise elle aussi. Pendant les siècles précédents, nous avons suivi un mode de vie féodal – un maître, ses vassaux, leurs serviteurs et leurs paysans.

Isolés, certes, mais cachés également. Avec l'avènement de la révolution industrielle, les vampires se sont progressivement

transformés,

eux

aussi,

en

« capitalistes ». Chacun voulait plus, la perspective devenait mondiale, des empires sur plusieurs continents se sont construits. Mais, avec la télévision, la radio, les avions... les distances se sont réduites de nouveau. Le monde n'était pas si grand que ça et le capitalisme sauvage des vampires, basé sur l'exploitation incontrôlée des ressources humaines, atteignait ses limites. Il devenait de plus en plus difficile d'aller se servir, d'être un prédateur, sans que cela ne se sache par tout le monde.

Le jeune homme suivait la leçon d'histoire sans intervenir. Il songea que, d'une certaine manière, le vampire et le guérisseur qui cohabitaient en lui, semblaient trouver leur terrain d'entente, mettant sa conscience devant le fait accompli d'une sensation. L'intégration des nouvelles composantes psychiques à sa personnalité se faisait naturellement, de l'intérieur. C'était rassurant, puisque ça signifiait qu'il n'aurait pas besoin d'un enseignement spécifique qui l'aurait rendu dépendant. Pas besoin de leçons.

— C'était un temps de changements, continuait Gavin et Séverin hocha la tête. L'exploitation de l'ouvrier avait fini par mener à la naissance du bloc communiste. Au moment où je suis venu en France, le premier objectif du capitalisme était de supprimer les sources de la révolte ouvrière, il fal

ait absolument rendre les ouvriers heureux.

C'est ainsi que l'amélioration de leur niveau de vie a vu le jour, mais aussi l'industrie du divertissement – sports, cinéma, jeux vidéo, musique, clubs de nuit... Les vampires ont fait de même, nous avons aujourd'hui tout un culte de techno-gothiques qui feraient pratiquement tout pour avoir le privilège de nous servir, volontairement, pour le fun ; être vampire ça fait très « in ». En vérité, les changements atteignirent leur apogée en 1989. La chute du mur de Berlin était la fin des conquêtes, de la croissance vers l'extérieur et le début de la complexité.

Nous nous sommes mis à vivre selon le modèle du capitalisme moderne. La notion de capital accumulé, est aujourd'hui complètement dépassée. Plus personne ne fait des stocks de sang – d'esclaves ou d'ouvriers. Nous vivons dans une société dynamique, où ce que l'on gagne est tout de suite investi afin de nous rapporter davantage.

Les vampires, qui produisent du sang pour d'autres vampires, sont aussi les plus gros consommateurs de sang. Nous mélangeons le sang, nous l'améliorons. Nous le faisons ensuite déguster à nos pairs et c'est ainsi que l'on gagne en prestige, en confiance et que l'on se voit octroyer d'autres ressources. Plus personne ne détient d'autorité suprême, notre société se régule elle-même, au même titre que l'économie mondiale.

— Tu es un jeune vampire, Séverin, et comme tel tu fais partie de l'organisme planétaire que nous avons créé et qui cohabite sur un même plan d'existence avec les monstres socio-économiques des humains. C'est ça la grande image. Mais nombreux sont ceux qui n'ont pas pu se libérer de leur manies de grandeur. Tu en rencontreras et peut-être feront-ils appel à toi. Sache que leur cause est perdue, ils ne sont que les vestiges d'une époque révolue.

Le progrès technologique commande l'ordre social des humains comme celui des vampires. Que nous soyons plus fort est sans aucune importance, un simple levier suffit à rétablir l'équilibre. Ce sera tout pour ce soir. Oh, et tu peux garder le verre, tu le finiras plus tard, dit Gavin en riant.

Séverin quitta la pièce sans poser de questions et, pendant les journées suivantes, il essaya de se comporter en bon disciple.

Son organisme avait besoin de temps pour trouver l'équilibre.

Le comptable de la Cloche de Minuit était un petit homme grassouil et et nerveux. Il se mit à enseigner ses tâches à Séverin, dès le moment où ils firent connaissance.

À l'évidence, il était désireux de quitter son poste, mais il semblait en même temps s'inquiéter de ce qui allait lui arriver par la suite. Au sein du personnel de la boîte, il s'était fait une réputation d'incapable, à cause de nombreuses erreurs qu'il avait commises et l'on soupçonnait que la compagnie des vampires n'était pas très à son goût.

Le choix de prendre un humain comme comptable était dicté par l'évolution des systèmes informatiques de comptabilité. De nouvelles versions des logiciels sortaient toutes

les

années

et

il

convenait

d'embaucher

périodiquement des êtres humains de la nouvelle génération.

Séverin n'eut aucun mal à saisir le fonctionnement du système. La difficulté pour les autres était apparemment davantage liée à l'utilisation d'une console moderne qu'au principe de travail des logiciels eux-mêmes. Le jeune homme configura son clavier pour une disposition sphérique et en quelques heures de jeu avec les programmes, il les connaissait déjà mieux que le comptable lui-même. Ce qui fut pour le mieux, car autrement le petit homme aurait dû lui montrer sa propre façon de faire, laquelle consistait en manipulations obscures et pour la plupart inutiles qu'il avait élaborées avec l'expérience et au cours desquelles il arrivait à cliquer au bon endroit, à un moment indéterminé.

Le comptable quitta son travail peu de temps après et Séverin ne le revit plus jamais.

Il trouva la source des erreurs financières quelques jours plus tard, au moment où il s'était mis à compter l'argent. Séverin compta les billets à la main, puis à la machine et découvrit une différence. Il arrivait que la machine à compter les billets compte deux billets mouillés et collés l'un à l'autre comme un seul, d'où le déficit dans la comptabilité. Il se souvint que le comptable avait grogné quelque chose à propos du fait qu'il ne comptait jamais les billets à la main, que c'était sale, qu'il avait attrapé une maladie.

Le jeune homme alla parler de sa trouvaille au grand chef et ce dernier lui fit un véritable triomphe, allant de chef en chef pour dire à tout le monde combien ils étaient chanceux d'avoir, enfin, trouvé un être doué de raison pour faire le travail de comptable.

Séverin, quant à lui, eut l'impression que cette tolérance incroyablement longue de l'incompétence d'un employé portait la marque d'un style de travail britannique que Gavin avait sans doute apporté avec lui, longtemps auparavant.

Deux jours plus tard, Séverin décida d'entrer en contact avec Bertrand. Il s'installa devant le téléphone et composa le numéro de son ami. L'appel fut accepté mais il fut mis en attente pour un bon moment. Finalement, le docteur Pravédine apparut sur l'écran.

— Content de te voir Séverin, j'espère que tout va bien.

Le jeune homme resta perplexe. Est-ce que tout allait bien ?

— Bon, en tous cas, tu es toujours vivant, je veux dire...

Oh, et puis laisse tomber ! Comment te sens-tu ? Je vois que tu portes toujours les traces de ta visite chez le styliste.

Séverin porta la main à sa joue droite. Il ne s'était pas inquiété de savoir ce qui était arrivé à son visage jusqu'à présent, d'autant plus qu'il n'y avait aucun miroir dans le club. Au contact de ses doigts, la peau de sa joue semblait tout à fait normale.

— Dis-moi, Bertrand, pourquoi m'as-tu envoyé ici ?

Les traits du docteur s'assombrirent.

— Pour te sauver la vie.

— C'est pour le moins une réponse ambiguë, reconnais-le !

— Ce n'est pas très simple. Qu'est-ce que tu as pu apprendre sur les vampires depuis que tu es là ?

— Je te dirai ce que je sais lorsque tu m'auras dit ce que je t'ai demandé, Bertrand.

— D'accord, d'accord. Est-ce que je t'ai dit comment nous sommes venus à connaître l'existence des vampires ?

— Non.

Le médecin raconta alors l'histoire du virus de Prilep que le docteur Davis Bolit avait découvert et suivi dans la ville jusqu'à ce que ça les mène à la Cloche de Minuit.

— À ce moment-là, poursuivit-il, j'étais un très jeune directeur d'hôpital. La polémique sur mes résultats en chirurgie était toujours très vive et bien que ma

« promotion » fut une forme de compromis, je ne pouvais me résigner à abandonner un combat qui, pour moi, avait trait au sacré : la vie. Quand nous avons éliminé toutes les hypothèses plausibles sur ce que nous venions de découvrir, et que nous avons prononcé pour la première fois le mot « vampire » sans plaisanter, j'y ai vu une chance de reprendre le combat. En tant que directeur, je disposais de ressources financières et de contacts politiques. J'ai formé un groupe de « chasseurs de vampires » que j'ai choisi parmi mes médecins. C'était probablement là mon erreur. Vois-tu, pour mes collègues, le vampirisme est simplement une forme de pathologie médicale. Toute la dimension symbolique qu'ils donnent à ces créatures c'est une image de parasites, de microbes géants. Ils les affrontent comme on s'y prendrait avec une infestation de rats. Leur pragmatisme et ma... religion n'ont jamais fait bon ménage, mais ils se sont trouvés ouvertement en conflit en ce qui te concerne. J'ai refusé de te faire tuer au moment où tu es ressuscité. Je ne sais pas si tu es celui que je croyais que tu es, mais je pense que mes collègues ne le savent pas davantage. Ils ont réagi en recrutant un jeune interne – Justin – que tu auras sans doute l'occasion de rencontrer : ils l'entraînent pour te tuer. Je désire rester neutre dans ce combat Séverin. Tu portes désormais une part du démon en toi, si tu es celui que je crois, la vie l'emportera. Je t'ai envoyé à la Cloche de Minuit pour que tu puisses avoir une chance

égale. Les vampires te protégeront, car tu es des leurs, à présent.

— Eh bien justement, il se trouve que je ne suis pas

— Eh bien justement, il se trouve que je ne suis pas suffisamment des leurs à leur goût. Ma métamorphose n'avance pas assez vite.

— Bon, je ne sais pas si je te serais d'une quelconque utilité là-dessus, mais il faudrait que tu m'en dises davantage sur ce que tu as appris.

— Eh bien pas grand chose, à vrai dire. Je suis...

À ce moment, l'image de Pravédine disparut et fut remplacée par le visage blanc à taches roses et aux cheveux noirs à taches blanches de Gavin.

— Avant que tu commences à parler de moi, je préférerais que tu aies quelque chose de sensé à dire.

Pourquoi ne viendrais-tu pas me rendre visite dans ma chambre et nous en discuterons plus en profondeur. Je t'expliquerai aussi quelques détails sur mon système de sécurité. Tu verras qu'il est très...moderne. À tout de suite !

L'image du vampire disparut à son tour et l'écran du téléphone devint noir.

Avant de se rendre à son rendez-vous, Séverin fit un détour par sa chambre. Il sortit son imper de sous le lit et le déplia sur le plancher, puis activa l'affichage et pointa la petite caméra de la manche du vêtement vers lui-même. Le tissu se couvrit de représentations identiques de son visage pâle, dont une toile de petits traits roses couvrait la partie précédemment tatouée. Les fines cicatrices semblaient figées à un stade assez avancé de leur régénération, mais leur forme générale rappelait toujours le dessin d'un circuit imprimé, désormais inactif. Lorsque leur source d'énergie s'était épuisée, les composants électroniques avaient rétracté les capteurs et s'étaient décollés spontanément de la peau. De nombreux doigts parcoururent les visages imprimés sur l'imper.

Séverin quitta sa chambre pour prendre le chemin de celui de Gavin. Les couloirs étaient vides.

Il frappa, puis ouvrit la porte du logement du vampire.

— Entre !

Le jeune homme fit quelques pas puis s'arrêta, stupéfait. Sa première impression fut qu'il s'était trompé d'endroit. Les quatre murs de la pièce, y compris celui où jadis s'était trouvée une porte, étaient couverts de mosaïques.

— Tu sais, commença Gavin, je me suis souvent demandé comment Pravédine avait fait pour nous percer à jour, pour ainsi dire. Un virus, ha ! Et moi qui n'arrêtais pas de voir des traîtres partout. Hum, je lui en ai même envoyé un, tout récemment. J'imagine que j'avais tort. Ça m'inquiétait vraiment, tous ces techno-gothiques qui venaient volontairement me donner leur sang et qui, soudainement, commençaient à se transformer en disciples... alors qu'en fait ce n'étaient que les

symptômes d'une maladie. Sale petite bestiole ce virus, fragile comme il l'est, il s'est trouvé des hôtes vraiment... hospitaliers, chez les vampires. Mais revenons-en à toi, oh, est-ce que c'est la nouvelle décoration qui te gêne, les mosaïques ?

Tu avais sans doute déjà remarqué mon appréciation de cet art ancien. Une seconde, je vais essayer de trouver quelque chose qui soit plus à ton goût.

Les murs, qui de toute évidence étaient des écrans similaires à ceux de la partie publique du club de nuit, s'animèrent d'illustrations et scènes diverses où l'on voyait le personnel de la Cloche de Minuit accomplir différentes tâches journalières. Ce n'étaient pas des enregistrements optiques, mais plutôt une sorte de reconstitution virtuelle de leur corps dans l'environnement de la boîte de nuit. Pour réaliser des images de synthèse d'une si grande résolution, il aurait fallu que tous les employés portent des capteurs en nombre impressionnant sur leur corps, pensa Séverin. Ou plutôt, dans leur corps. Gavin étant ce qu'il était, le jeune homme pencha pour l'hypothèse de nano-objets dispersés dans les corps grâce à la circulation sanguine.

— Pour te dire la vérité, je suis assez peu impressionné, répliqua Séverin. Par contre, les images de la dernière fois m'intriguent. Je me rappelle avoir vu une porte sur ce mur, est-ce qu'elle était fonctionnelle ?

Gavin prit un air étonné, les murs de la chambre devinrent des murs ordinaires et la porte en question apparut. Le vampire s'en approcha dubitatif et essaya de l'actionner. Soudain, la porte s'ouvrit sur un espace obscur et il la referma aussitôt.

— Cristaux quasi-liquides ! s'exclama Séverin. Ce sont des nanoparticules qui obéissent à des champs magnétiques

pour

s'arranger

en

structures

tridimensionnelles. À une si grande échelle ! C'est absolument remarquable.

— Vraiment ? Tu trouves ? Et pourquoi ça ?

— Voyons, dit Séverin en s'approchant du vampire, ils ont été découverts au M.I.T., il y a à peine trois ans. Fun envisageait de faire des recherches là-dessus, mais les coûts semblaient trop élevés pour un produit qui, apparemment, n'était pas d'importance stratégique pour nous. Dès leur apparition, les cristaux quasi-liquides ont fait fantasmer les chercheurs en intelligence artificielle. Si l'on pouvait imprimer des circuits spintroniques au moyen de ces cristaux, il serait possible de créer des puces dynamiques, capables de récrire leurs propres parties composantes, d'évoluer. C'est bizarre, je n'avais jamais pensé que quelqu'un songerait à en faire une porte.

Le jeune homme posa sa main sur la poignée et tenta de la faire tourner. Rien n'y fit, la porte resta immobile.

Soudain, son propre visage aux fines cicatrices apparut sur le mur, lui sourit et lui adressa la parole.

— Tu n'as pas le mot de passe, Séverin.

Le jeune homme fit un bond en arrière et Gavin éclata de rire.

— C'est pas possible !

— Si, fit le vampire et il posa sa propre main sur le mur pour le caresser. El e n'est pas une véritable intelligence artificiel e, mais el e est aussi proche que possible de ce qu'on peut appeler ainsi de nos jours.

— Je n'arrive pas à y croire. Qui a bien pu fabriquer ceci ?

Gavin secoua la tête.

— Séverin, Séverin... Nous avons des choses sérieuses à discuter toi et moi. Des questions de vie et de mort. Pourtant, regarde ce qui nous arrive, nous al umons un jouet technologique et, éblouis, nous oublions tout.

L'homme exploite la technologie, le vampire exploite l'homme et au final, nous sommes prêts à tout laisser tomber pour la technologie. Dans quel monde merveil eux vivons-nous ! Voyons, Pravédine s'intéresse aux vampires n'est-ce pas ? Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, et puis qui n'a pas envie de parler de lui-même ! L'intérêt d'un savant comme le bon docteur est semblable au sang qui coule dans ses veines – montre-lui une nouvel e voie et il s'y précipitera tout à fait naturel ement. Ils sont déjà au courant pour la Cloche de Minuit, personnel ement je trouve cela très ennuyeux de les avoir sous mon nez tout le temps.

Après tout, je ne suis pas le seul vampire dans la région.

Nous sommes cinq maîtres vampires, en tout. Nous formons un petit réseau local que l'on nomme la Loge et nous avons l'habitude de nous réunir dans l'église du Saint Esprit, tu sais, cel e dont on entend les cloches dans toute la vil e, ainsi que dans ma boîte, à minuit. Des vampires partout dans le monde s'assemblent en groupes comme le nôtre ; nous sommes la Loge des Disciples d'Ouma et Ouma c'est notre... spécificité.

À ces mots, Séverin sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale.

— Il s'agit d'une femme, un vampire très puissant. Et comme le veut la doctrine orthodoxe, un vampire puissant doit forcément être très ancien.

Gavin secoua la tête.

— Mais moi, j'ai une autre opinion là-dessus. Je crois qu'el e est tout simplement un génie.

— Un génie, répéta Séverin comme pour goûter la sonorité du mot.

— Bien sûr ! s'enflamma le maître vampire. Les génies ne sont pas moins réels que les vampires. Ce sont des créatures très rares parmi les humains et pourtant leur impact sur la société est immense. Imagine-toi le talent d'un Mozart, immortalisé, perfectionné pendant des siècles ! Un vampire doté d'un tel don est une chose extraordinaire.

— Et ce serait quoi le talent d'Ouma ?

Gavin croisa les bras sur sa poitrine, à la fois pour se recueillir et pour prendre de l'assurance.

— La mort, dit-il. Elle est obsédée par l'idée de sa propre destruction. Le vampire prend les forces d'autrui pour se nourrir, mais il est à la fois une créature de l'au-delà et de ce monde. En s'en prenant à lui-même, il peut nourrir son essence surnaturelle des vestiges de la vie terrestre qu'il habite toujours. Il y a là de quoi atteindre une puissance inimaginable. Et cela ne peut relever que du génie... ou de la folie.

Le maître vampire garda le silence pendant un bref moment, puis reprit :

— Nos prêtres voient Ouma comme une déesse. Ils sont là pour interpréter sa volonté. Eux seuls peuvent boire régulièrement de son sang, à travers lequel ils cherchent à dévoiler les détails de ce qu'ils appellent : la prophétie. Ils disent qu'un jour la divine sera toute puissante et omniprésente, que son nom sera connu de tous, à travers le monde entier et à jamais. Mais comment ? Les prêtres gardent le pouvoir de leur déesse pour eux-mêmes. Ils désirent convertir tous les vampires, leur faire goûter au sang divin et les asservir dans le but commun de soumettre le monde des humains au monde des vampires. Des rêves d'une époque révolue ! Mais tu auras l'occasion d'en juger par toi-même lorsque tu les rencontreras. Eux seuls seront en mesure de dire si tu es le disciple d'un des maîtres de la Loge et peut-être même lequel. Nous avons tous goûté au sang d'Ouma et nous le transmettons aux vampires que nous engendrons. Si tu as de ce sang, tu es des nôtres, sinon tu es un étranger, ce qui serait... étrange. Voilà qui devrait satisfaire la curiosité de ton ami et lui donner autre chose à faire qu'à me...

C'était comme si Séverin avait mal à l'imagination.

Trop de choses nouvelles, trop rapidement, pénétraient dans son esprit. Le sang n'arrivait pas à fournir les ressources nécessaires à toutes les zones du cerveau qui en avaient besoin. Il fit un pas en arrière et chancela.

— Tiens donc, qu'y a-t-il qui t'indispose à ce point ?

— Une intelligence artificielle, prétextait le jeune homme, comment c'est possible !

Gavin s'approcha de son invité en riant et le prit par la main pour l'aider à s'asseoir.

Bon sang, dit-il, je te parlerai des vampires plus tard !

Tu sais, ça m'a fait exactement la même chose, la première fois que je l'ai vue. Je vais t'expliquer...

CHAPITRE HUITIÈME

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Du calme monsieur, je suis médecin.

— Médecin ? Pour quoi faire ? Je ne suis pas malade.

Laissez-moi tranquille !

L'ancien comptable du club de nuit « la Cloche de Minuit » accéléra sa démarche pour distancer Justin.

— Vous ne comprenez pas monsieur, la voix du jeune homme se fit suppliante. Nous avons des raisons de croire que vous êtes malade. Si nous ne faisons rien, votre maladie va s'aggraver et vous mettrez ainsi la vie d'autres personnes en danger, vous deviendrez contagieux.

Le comptable s'arrêta brusquement et fit volte face.

— Oh, je vois, fit-il en ricanant. Je sais qui vous êtes.

Vous n'avez pas perdu de temps ! Je sais que c'est lui qui vous a mis sur ma trace. Un dernier cadeau, disait-il... Et le voilà son cadeau ! Je n'ai même pas eu le temps d'achever ma transformation, alors pourquoi moi ? C'est Gavin le traître, c'est lui le maître, c'est à lui qu'il faut aller s'en prendre, pas à moi ! Moi, je n'ai fait que suivre ses ordres, pendant des années je l'ai servi et pourquoi ?

— Monsieur, reprit Justin en levant les mains, paumes vers son interlocuteur, dans un geste d'apaisement. Ce n'est pas ce que vous pensez, quoi que ce soit. Croyez-moi, vous êtes atteint d'une maladie virale qui affecte votre jugement, en ce moment. Je suis médecin, je peux vous aider, mais il faut agir vite. Venez avec moi !

— Je mets la vie d'autres personnes en danger, dites-vous ? C'est une façon de le dire... Mais si vous croyez que vous m'aurez aussi facilement... Soyez réaliste ! Vous ne pouvez rien contre moi, pas avec tout ce monde autour.

Adieu donc, cher docteur, on se reverra bien assez tôt.

Le petit bonhomme grassouil et fit demi-tour et reprit sa route parmi les passants. Justin hésita une seconde, puis sortit la petite batte en bois qu'on lui avait dit d'utiliser pour assommer discrètement le malade. Il courut après celui-ci et lui assena un coup rapide et puissant sur la nuque.

Ensuite, il tendit les bras et fit de son mieux pour ne pas laisser l'homme s'effondrer sur le trottoir, mais ce n'est pas ce qui se passa. Au lieu de tomber vers l'avant, le comptable s'arrêta net, ce qui amena le médecin à rentrer en collision avec lui.

Lorsqu'il se séparèrent, l'autre se retourna, le visage déformé par une grimace. Ce n'était pas de la

douleur, mais plutôt de la fureur – impression soulignée par la longueur bestiale de ses canines.

Justin fit un pas en arrière et laissa tomber la batte. Il ne voyait que les dents de son adversaire. Des implants, vraisemblablement, et ils pouvaient très bien contenir une substance chimique quelconque : poison, drogue... Il ne pensa même pas à se défendre lorsque son adversaire le griffa. Il sentit simplement sa poitrine s'enflammer de douleur et vit sa chemise, dont la publicité disait qu'elle était indéchirable, partir en lambeaux.

Le comptable se jeta ensuite sur la peau dénudée du jeune homme, mais à mi-chemin, il sembla changer d'avis et battit en retraite en se couvrant les yeux.

Les passants qui les contournaient pressèrent le pas.

Un petit garçon pointa le doigt sur les agitateurs et s'écria :

— Maman, maman, regarde !

— Viens ici ! gronda la maman qui l'emmena de force par le bras.

Justin baissa le regard sur sa poitrine ensanglantée et riva ses yeux sur le pendentif que le docteur Batland lui avait donné. C'était une croix en or autour de laquelle s'enroulaient deux serpents comme dans le symbole médical.

— Vampire ! s'exclama-t-il. Ce taré se prenait pour un vampire. Il avait visiblement augmenté sa force et s'était fait poser des implants de canines. Le voilà, le trouble du comportement !

Le comptable couvrait toujours ses yeux d'une main et de l'autre il tentait d'atteindre son agresseur. Justin s'en empara, bloqua le poignet, frappa au coude du tranchant de la main, et pour finir lui envoya un coup de pied au genou. C'était comme taper sur un des arbres dans la rue.

Le jeune homme recula de plusieurs pas, déçu par le manque de succès de son attaque.

Leur combat commençait à ressembler à une farce et rassurés, les gens s'y intéressèrent davantage. Le petit garçon tirait sa mère en arrière en gesticulant.

Soudainement, le vampire chargea tête basse. Justin s'écarta de sa route au dernier moment, le prit par le bras et le déséquilibra pour le faire tomber. Emporté par son élan, l'autre fit un tour spectaculaire dans l'air et s'effondra sur son propre bras de façon très peu naturelle. Au moment de la chute, on entendit un craquement.

Le jeune homme sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il n'avait jamais poussé cette prise auparavant jusqu'à briser un membre.

Le vampire se releva rapidement, apparemment sans éprouver la moindre souffrance. Son bras brisé se balançait à l'épaule comme une manche vide. Des éclats de rire retentirent parmi les passants qui s'étaient arrêtés pour regarder le spectacle. L'interne plissa les paupières : stéroïdes, anesthésie instantanée ?

Avec un rugissement, le petit comptable grassouillet et se précipita sur le jeune homme. Justin voulut changer de position, mais il marcha sur la batte en bois qu'il avait laissé choir auparavant et perdant l'équilibre, s'effondra sur le dos.

D'autres éclats de rire retentirent.

— À mort ! cria un passant.

Le comptable se mit à califourchon sur le médecin dont le pendentif avait roulé dans le dos.

— Maintenant, faites le mort ! ricana-t-il, pour votre public.

Au même moment, son corps fut ébranlé par une secousse et la main valide du vampire se crispa sur le carreau d'arbalète qui lui transperçait désormais le cœur.

— Le monstre est mort ! s'écria le docteur Davis Bolit en brandissant son arme, au moment où il pénétrait le cercle de la foule. Et nous serons toujours ici pour vous protéger de ses semblables, braves gens. Une pièce pour les artistes ? Nous sommes en vil e pendant toute cette semaine. Une petite pièce ?

La foule se dispersa rapidement.

— Al ons, al ons, viens m'aider, il faut l'emporter maintenant ! dit Bolit.

— Mais vous l'avez vraiment tué ! Qu'est-ce qu'on fait, on appelle la police ?

— C'est nous la police, Justin, dépêche-toi ! Si tu as toujours le moindre doute qu'il était dangereux...

— Ça non, il se prenait pour un vampire, je vous assure !

Je sais, je sais, c'est là tout le problème.

Le docteur Pravédine ressentait au fond de lui la fatigue du vieux soldat. Il savait qu'il continuerait le combat qu'il avait fait sien, déjà dans sa jeunesse, mais ce n'était plus tellement une question de volonté que d'habitude. À

présent, une victoire longtemps attendue était à sa portée, et cependant, l'usure du temps bridait sa joie. Le scepticisme de Séverin, son champion, ainsi que le manque de confiance de son groupe de médecins l'accablaient. Dernièrement, il s'était rendu compte qu'il commettait plus d'erreurs que d'habitude, qu'il n'arrivait pas à se concentrer sur son travail en laissant les sentiments de côté et qu'il devenait susceptible.

Il avait vu cela se produire plusieurs fois dans son expérience. Des moments où les doutes de tous ceux qui l'entouraient venaient s'ajouter à ses propres doutes, influençant un peu trop son équilibre psychique. Il soupçonnait que c'était une maladie des gens un peu excentriques, comme lui. Des gens dont la forte personnalité pouvait modifier la dynamique de pensée d'un collectif à l'opposé du

consensus des nombres, mais qui par la même occasion les plaçait en position d'être les premiers désavoués.

Que devait-il faire pour renverser la tendance ? Qu'il supprime ses propres doutes et il se conduisait comme un imbécile.

Douter raisonnablement de lui-même avait toujours été son filet de sécurité. Qu'il s'oppose ouvertement au manque de confiance des autres et il avait l'air d'un paranoïaque. Tout le monde lui disait qu'il ne s'agissait absolument pas de « cela ».

Il avait déjà résolu ce problème dans le passé, sans jamais savoir comment il avait fait. Peut-être fallait-il simplement continuer en gardant un profil bas pour ne pas aggraver son cas ?

Pravédine al uma son cigare, le cœur lourd.

Les médecins attablés dans la salle où ils avaient l'habitude de se réunir, discutaient des exploits de leur nouvelle recrue – Justin.

— Le problème, disait le docteur Bolit, c'est qu'il n'admet toujours pas que ce sont de vrais vampires.

— Est-ce qu'on ne devrait pas le lui dire, tout simplement ?

— Vous savez comme moi que c'est impossible. On ne peut pas forcer quelqu'un à croire en l'existence des vampires. Il a tous les éléments en main, c'est à lui seul d'en tirer la conclusion qui s'impose.

— Bon, pour l'instant, il se débrouille bien. Ça nous fait toujours le comptable de la Cloche de Minuit en moins.

— C'est vrai. Il s'est pris une petite griffure sur la poitrine, mais je m'en suis occupé, il ne lui restera même pas la cicatrice.

Pravédine écouta encore quelques instants en réfléchissant. Ils célébraient leur victoire sur un nouveau vampire et il ne leur passait pas par l'esprit que le petit bonhomme grassouil et dont ils avaient pris soin n'était qu'un amuse-gueule pour Gavin.

— J'ai, moi aussi, quelques bonnes nouvelles, dit finalement le directeur de l'hôpital. Mon jeune ami Séverin m'a appelé deux fois depuis qu'il a trouvé refuge à la Cloche de Minuit.

Les autres écoutaient respectueusement. Pravédine enchaîna sur un ton mesuré :

— La décision que nous avons prise de le laisser se joindre aux vampires a payé. Nous savons à présent où se trouve le noyau, dont nous avons supposé l'existence depuis le début.

En vérité, la décision de laisser vivre Séverin avait été entièrement celle de Pravédine et, en ce qui concerne le

« noyau », c'était uniquement sa supposition à lui.

— Il y a dans notre ville non pas un, mais cinq maîtres vampires. Ils forment une organisation qu'ils appellent la Loge et se réunissent dans l'église du Saint Esprit.

— Intéressant, intéressant, dit Jean Leben en agitant son cigare, le regard rivé au plafond. Une église, vous dites ? D'habitude, ils détestent ne serait-ce que l'idée d'une croix.

— Elle a dû être désacralisée, proposa Davis Bolit.

— En tout cas, reprit Leben, le maître vampire de la Cloche de Minuit nous livre tous les maîtres de la région. Il nous dit même où nous devrions aller pour les cueillir.

Combien il y a-t-il de chances pour que, quand nous nous y rendrons, ils y soient tous sauf lui ?

— Vous croyez qu'il essaye de se débarrasser de ses rivaux par notre intermédiaire ? demanda Batland.

— Ce n'est pas impossible à mon avis. D'autant plus que les cinq maîtres ont dû établir un équilibre des forces pour coexister. Le danger n'est-il pas que nous détruisions cet équilibre et fassions naître un ennemi bien plus organisé et dangereux ? Un maître détruit et ce sont tous ses disciples qui se trouveront affaiblis, un autre maître pourrait facilement se les approprier et accroître ainsi considérablement son propre pouvoir.

— Je vois un tout autre danger, intervint le docteur Bolit.

Supposons que nous attaquions les vampires au moment où ils sont tous réunis et que ces divisions internes dont vous parlez ne soient qu'imaginaires. Nous nous retrouverions soudainement, non pas face à un petit rejeton isolé dans la rue, mais à cinq monstres bien préparés sur leur propre terrain. Qui sait quel genre de catacombes anciennes cette église peut bien abriter, quel genre de pièges ! C'est de nous tous qu'on peut ainsi se débarrasser !

Pravédine écouta attentivement la conversation pendant un bon moment avant d'intervenir de nouveau.

— Non, dit-il. Pour ce qui est des catacombes anciennes, il n'y en a pas. J'ai appelé la mairie, hier.

L'église du Saint Esprit n'est pas du tout aussi vieille qu'elle en a l'air. Elle a été construite au milieu du vingtième siècle, sur les bases d'un bâtiment préexistant qui avait été détruit pendant la deuxième guerre mondiale.

L'architecte avait une vision assez romantique du gothique et de l'effet spectaculaire des cathédrales en leur temps, c'est pour cela que l'église du Saint Esprit est aussi imposante. Donc, si constructions souterraines il y a, elles sont modernes.

— Quel genre de bâtiment y avait-il à cet emplacement avant l'église ? demanda Bolit.

— Une maison fortifiée. La mairie n'en savait pas davantage là-dessus, mais ils m'ont donné le numéro de quelqu'un qui avait fait des études historiques sur les combats en ville pendant la deuxième guerre mondiale.

Cette maison était véritablement une forteresse miniature et c'est sans doute pour cela que la résistance s'y est établie. Ils ont pu tenir deux jours entiers avant que les Allemands ne fassent venir un char. La maison avait été construite un siècle auparavant par une tribu de gitans ou de réfugiés qui provenaient sans doute de l'Europe de l'Est. On ne sait toujours pas pourquoi. Elle était haute de sept à huit mètres, dont les quatre premiers mètres étaient faits uniquement de murs épais, sans fenêtres. Ces murs renfermaient une sorte de labyrinthe défensif, entre la porte d'entrée et la partie supérieure du bâtiment. Et seule cette partie supérieure de la maison était habitable. Après sa destruction et au moment de la reconstruction, ils ont constaté que les fondations étaient tellement profondes et solides qu'il était plus simple de bâtir par dessus que de chercher à les démolir.

— Il va nous falloir les plans de cette église, dit Jean Leben.

La conversation reprit sur un ton animé et Pravédine se mit à se gratter le nez pensivement. Il n'avait

pas parlé de sa découverte d'Ouma et de ce que Séverin lui avait raconté sur la femme, par la suite. Il préférait garder cette information pour lui-même, juste au cas où. Il valait mieux rester prudent, d'autant plus que les médecins n'avaient rien changé à leur plan concernant le guérisseur. Séverin était un vampire utile, mais un vampire quand même, et Justin était toujours chargé de le « mettre en quarantaine ».

Pravédine promena son regard sur les visages autour de lui. Il ne décelait plus aucun signe d'hostilité de la part de ses amis. Aucun complot. Avait-il simplement imaginé tous ses problèmes, ou bien les avait-il résolus, une fois de plus, sans s'en rendre compte ?

L'église du Saint Esprit était un mélange fantaisiste de gothique flamboyant et méridional. L'architecte avait voulu rendre hommage au rôle défensif du bâtiment qui s'était tenu à cet emplacement et par bien des aspects, son œuvre ressemblait à une forteresse. D'un autre côté, il avait usé généreusement de remplages en forme de flammes au niveau des baies, de niches abritant des statues, souvent grotesques, ainsi que de rinceaux et de méandres sur les colonnes.

Debout sur le parvis de l'église, Séverin promena son regard sur la façade. Elle comportait deux niveaux : d'abord le portail, en plein cintre, surmonté d'un gâble garni de pinacles et entouré d'arcatures aveugles très fines, puis une rose aux dimensions impressionnantes. Un grand arc brisé abritait la rose et s'inscrivait entre deux puissants contreforts, richement décorés, qui flanquaient la façade.

Un gâble imposant couronnait le grand arc et se hissait presque jusqu'au sommet du pignon, lequel surplombait l'ensemble. Sur les façades latérales, de fortes piles, directement accolées aux murs portants de la nef, donnaient l'impression que l'église était prête à soutenir un siège, suggestion renforcée par les nombreuses fenêtres hautes et étroites comme des meurtrières.

Le portail était divisé en deux portes séparées au moyen d'un trumeau en pierre sculptée et le tympan qui les surmontait était un Jugement dernier représenté sur trois registres. La porte de droite semblait hors d'usage tandis que celle de gauche était grand ouverte.

Après quelques instants, Gavin apparut dans l'encadrement de la porte et invita Séverin à le suivre à l'intérieur.

— Tout le monde est prêt, tu peux venir, dit-il.

L'église du Saint Esprit avait une seule nef, séparée en six travées. Le jeune homme s'avança sous les croisements d'ogives dont la complexité des liernes et des tiercerons lui paraissait insensée.

Le temple des vampires était à l'image de l'organisation de leur société – structurée et codifiée.

En tant que magnétiseur parmi d'autres magnétiseurs, il avait appris que de nombreuses réponses existaient aux questions qu'il se posait, des réponses qui, toutes, étaient fausses. Depuis le moment même où il s'était mis à soigner les malades, il s'était retrouvé en première ligne dans la recherche excitante de ce qui, au fond, était à l'origine des guérisons miraculeuses. Le jeune vampire, quant à lui, avait un tout autre parcours à suivre. Selon la nature de son propre maître, il se trouvait embarqué

dans une quête existentielle dont la crédibilité était déterminée par le nombre de disciples qui avaient mordu aux arguments, bien souvent très anciens et écrits dans la pierre.

Séverin suivit son guide à travers le vaisseau jusqu'à ce qu'ils atteignent la chaire. Le petit escalier en colimaçon qui y menait provenait d'une crypte située sous le chœur.

Un prêtre, portant une robe mauve, se tenait à l'entrée. Il jeta un coup d'œil rapide au jeune homme, puis fit signe à Gavin qu'il pouvaient entrer.

La crypte était un espace hexagonal, des colonnes robustes se tenaient aux extrémités, reliées par des arcs en plein cintre. Cinq des arcs abritaient des enfeus et le sixième constituait le portail de la chambre. Un plus petit hexagone, aux colonnes et aux arcs bien plus fins, isolait la partie centrale de la pièce où trônait un sarcophage en marbre noir. Un gisant sculpté dans du marbre blanc en ornait le couvercle, une statue de femme endormie aux vêtements de reine. À ses pieds, se tenait une chauve-souris stéréotypée.

Gavin s'approcha de son jeune protégé et lui désigna un des enfeus.

— C'est le mien, lui dit-il en souriant.

Séverin s'intéressa à l'assistance. Quatre autres maîtres vampires étaient présents, ainsi que deux prêtres.

Celui qui l'avait fait entrer était sans doute l'assistant, car l'autre, dont la robe était toute aussi mauve mais bien plus imposante, se tenait à côté du sarcophage comme si ce dernier était un autel.

L'officiant fit signe à Séverin d'approcher.

— Vas-y, fit Gavin. Et ne parle que s'il t'adresse la parole !

Séverin s'exécuta. Arrivé aux côtés du prêtre, il scruta son visage qui lui parut familier. L'autre le prit par la main.

— Parle haut et clairement !

Ensuite, il lui demanda son nom, sa date et son lieu de naissance et lui posa quelques autres questions sur sa vie en général.

— Regarde autour de toi, à présent ! Vois-tu celui qui t'a fait don de son sang ?

Deux des maîtres vampires étaient des femmes qui semblaient l'étudier avec détachement, les deux autres avaient l'air de s'ennuyer.

— Non, répondit-il.

Une vague d'approbation parcourut l'assistance. Seul Gavin semblait déconcerté.

— Alors tu ne peux être du sang d'Ouma, dit le prêtre.

Mais nous allons nous en assurer avant d'aller plus loin.

L'officiant sortit une longue dague de cérémonie et tendit le bras du jeune homme, qu'il n'avait pas lâché, au-dessus du visage de la statue. Séverin serra les dents.

L'autre pratiqua une incision rapide mais peu profonde au niveau du poignet et le sang jaillit. Le cœur du jeune homme s'affola un instant. À travers la plaie, il voyait sa veine couleur nacrée. Elle n'avait pas été coupée.

Le sang coula sur le visage de la statue de pierre et le prêtre le dirigea vers les lèvres de la femme. Ensuite, il leva le bras du jeune homme à hauteur de son propre visage et mordit dans la blessure. Séverin dut se retenir pour ne pas envoyer un coup de poing dans le visage du prêtre, la morsure n'était pas tant douloureuse que surprenante. Il attendit, tout en serrant les dents, que l'autre ait fini ce qu'il avait entrepris.

Heureusement, ça ne prit pas longtemps.

L'officiant relâcha le bras de sa victime, s'essuya la bouche et hocha la tête. Son assistant se précipita alors et nettoya rapidement le visage de la statue, après quoi il se retira.

Séverin eut une forte sensation de déjà vu. Ce prélat vêtu de mauve, l'autel et le sang lui rappelaient quelque chose dont il n'arrivait pas à se souvenir clairement. C'était comme une démangeaison dans sa mémoire.

— Il est du sang d'Ouma, déclara le prêtre. Il n'y a aucun doute là-dessus. C'est probablement un de vos précieux disciples qui s'est donné le droit de l'engendrer.

Après quoi il a compris son erreur et s'est enfui, laissant cet enfant à l'abandon.

— Et pourquoi pas Ouma, elle-même ? demanda Séverin.

Gavin fit un pas en avant.

— Tais-toi Séverin ! dit-il.

— Hérésie ! s'écria le prêtre.

— Ignorance, plaida Gavin.

— Ah, fit l'officiant en gesticulant, stupidité ! Peu importe. Il a en lui le sang divin. Il est des nôtres, pourtant il n'a aucun lien d'affiliation. J'ai cru comprendre que tu te porterais garant de lui, Gavin, mais quelle preuve as-tu de sa fidélité ? Il n'est pas ton disciple.

— Sa métamorphose n'est pas encore achevée. Il pourrait le devenir.

— Ne sois pas aussi présomptueux ! Personne ne peut concurrencer le sang d'Ouma dans ses veines. C'est un rejeton et il deviendra renégat. Non, il doit rendre à la Loge ce qui n'a jamais été sien de plein droit.

— Je ne présume de rien. Ce n'est pas à la puissance d'Ouma que je faisais allusion, mais à d'autres moyens. Si, par exemple, sa femme devenait mon disciple...

— Non, intervint Séverin.

— ... son attachement conjugal le reliera à moi. De toute façon, elle est mourante, dans le coma. Je vais simplement l'aider à franchir le cap.

— Encore tes théories sur les liens...

— Non, s'écria Séverin, tu ne feras rien de tel !

— Voyons, ne veux-tu pas qu'elle vive ? Ce n'est que techniquement qu'elle va mourir, en réalité elle sera plus vivante qu'elle ne l'a jamais été. Sans parler du fait qu'elle ne sera plus jamais malade. Fais-moi confiance, de toute façon à l'heure qu'il est, mes disciples devraient déjà être dans la clinique. À une heure moins le quart, ils entreront dans sa chambre.

— Quoi ? Arrête-les ! Tout de suite !

— Mais je ne le peux pas, je t'ai dit, ils sont déjà sur...

— Poussez-vous, cria Séverin en se précipitant vers la sortie.

Avant que l'assistant ait eu le temps de réagir, le jeune homme le dépassa et se mit à gravir les marches de l'escalier qui menait au chœur de l'église.

— Laissez-le faire ! dit Gavin calmement. J'ai pris mes précautions.

Dans ton intérêt, j'espère que tel est bien le cas, lui répondit le prêtre, un sourire mauvais aux coins des lèvres.

Justin passait pour la énième fois devant la chambre d'Arline lorsqu'il reçut le signal que Séverin venait de pénétrer dans le bâtiment. Le docteur Bolit avait prédit que, tôt ou tard, le malade se rendrait auprès de sa femme et qu'il faudrait donc la protéger d'une exposition au virus.

Suivant ses conseils, l'interne s'était arrangé avec le personnel médical pour passer la nuit dans la clinique, simplement en tant qu'observateur de leurs activités routinières. Il avait dit qu'il voulait voir comment ça se passait dans les cliniques, alors que, de son côté, le docteur Bolit s'était chargé de donner l'alerte.

Pravédine avait approuvé leur plan, disant que protéger Arline était certainement une bonne idée, mais il était resté assez vague sur ce qu'il faudrait faire de son ami afin, justement, d'assurer la protection en question.

Justin se dirigea vers la cachette qu'il s'était choisie pour son embuscade quand un cri de femme retentit dans un couloir voisin.

L'interne secoua la tête. Peu importe ce qu'était ce cri, il ne pouvait signifier qu'une seule chose – il était temps d'improviser.

D'autres cris retentirent et Justin courut dans leur direction.

En chemin, il croisa deux gardes qui marchaient en sens opposé et, après un dernier virage, il se retrouva devant une infirmière. La femme était en train de se relever en s'appuyant d'une main sur le mur, tandis que de l'autre elle se tenait la joue. Le jeune homme l'aida à se mettre debout.

— Appelez la sécurité ! lui dit-elle.

Confus, Justin pointa en direction des deux gardes qu'il venait de croiser.

— Non, reprit-elle, ce sont des imposteurs. Je connais tout le monde ici j'ai essayé de les arrêter mais ils m'ont frappée.

— Arline ! Ça va aller, vous ?

— Oui, ça va aller. Quoi Arline ?

— Je dois retourner auprès d'elle. Vous, appelez la sécurité !

— Pourquoi devez-vous... commença l'infirmière, mais il était déjà en train de courir. J'appelle la sécurité, finit-elle par dire, plus pour elle-même.

La porte de la chambre d'Arline était ouverte et Justin sortit le pieu en bois qu'il portait dans la poche de sa blouse blanche.

Il vit les deux gardes sortir précipitamment de la pièce et se diriger vers l'escalier de secours à l'autre bout du couloir.

L'interne sentit son estomac se contracter pourtant aucun de ces hommes n'était Séverin, il en était certain.

Un seul coup d'œil au lit de la femme qu'il était censé protéger lui suffit pour se rendre compte qu'il avait échoué.

Le bras d'Arline pendait sur le côté et le sang qui s'en échappait avait formé une petite flaque par terre.

— Quelle connerie ! murmura Justin.

Séverin et le comptable se prenaient tous les deux pour des vampires, mais Pravédine croyait qu'il y en avait d'autres. Ces deux-là, en faisaient sans doute partie. Bien sûr, l'interne n'était pas

spécialiste en maladies infectieuses, mais quel es pouvaient bien être les chances pour que le virus de Prilep induise exactement le même trouble du comportement chez tous ceux qu’il infectait ? La maladie touchait le cerveau, soit ! Mais n’était-ce pas plus plausible qu’el e ait rendu les malades susceptibles à la suggestion qu’ils étaient devenus des vampires ? Dans ce suggestion qu’ils étaient devenus des vampires ? Dans ce cas, il aurait suffi d’une seule personne – le maître vampire ? – pour les faire tous se comporter comme des assassins.

Justin se dit qu’il disposait à présent d’une personne infectée sur laquelle on pourrait éventuellement étudier de plus près les effets de la maladie. Malheureusement, Arline était dans le coma depuis trop longtemps déjà et aucune expérience sur la suggestion ne pouvait être faite sur elle.

De plus, cette perte de sang avait toutes les chances de mettre définitivement fin à ses jours. Non, la femme faisait un bien mauvais sujet d’études et cette contamination avait été totalement gratuite.

— Bande de salauds ! s’écria l’interne.

Il fit un petit bond sur place pour ajuster ses appuis et serrant le pieu dans sa main, se lança à la poursuite des imposteurs.

Il avait à peine quitté la chambre lorsqu’il se retrouva nez à nez avec Séverin.

Les deux jeunes hommes se dévisagèrent pendant un instant. Séverin, qui avait pris l’ascenseur, tourna son visage vers le bout du couloir, où les deux silhouettes des assassins disparaissaient par la porte de secours, et l’interne sut qu’il avait compris ce qu’ils avaient fait à sa femme.

Quelque peu distraitement, l’attention du guérisseur revint sur Justin et il baissa les yeux sur le pieu de ce dernier. Séverin avança la main en chancelant.

Comme hypnotisé, l’interne se retourna à son tour vers la porte de la chambre qu’il venait de quitter, puis il déposa le pieu dans la main tendue.

Sans dire un mot, Justin reprit sa poursuite. Il fallait traiter les dangers par ordre d’importance. Arline et Séverin n’auraient certainement pas infecté qui que ce soit dans l’immédiat, tandis que les deux « vampires » en fuite étaient toujours une source de propagation pour quiconque croiserait leur chemin.

L’interne découvrit une hache d’incendie sur un des murs du couloir, s’en empara et se mit à tailler les pieds d’une chaise en bois qu’il trouva un peu plus loin. Le bruit commençait à éveiller d’autres patients. Au moment où Justin atteignit l’escalier, deux pieux de bonne taille dans les mains, d’autres portes s’ouvrirent dans le couloir.

Il repéra facilement les fuyards – ils se tenaient, en bas, un peu à l’écart de l’escalier de secours et apparemment étaient en discussion avec une femme.

— Attendez-moi là ! leur cria l’interne.

À ces mots, la femme tourna son visage aux traits lourds vers lui. Elle parut étonnée de le voir et s’en

al a aussitôt, mais les deux hommes qu'il poursuivait restèrent sur place.

Justin se mit à descendre l'escalier. Lorsqu'il fut en bas, il fit quelques pas de plus puis s'arrêta.

— Est-ce que vous avez la moindre idée de ce que vous avez fait là ? leur demanda-t-il avec dépit. Est-ce que vous en êtes au moins conscients ?

— Oh, c'est trois fois rien, tu vas voir !

Comme avec le comptable, Justin fut frappé par la longueur des canines des deux hommes. Il fal ait bien un dentiste pour poser tous ces implants ! pensa-t-il. Bon sang ! Ce ne serait quand même pas Pravédine !

L'un des imposteurs se rapprocha et tenta maladroitement de prendre Justin à la gorge. L'interne s'avança à sa rencontre, en décrivant un grand cercle du bras droit, qui eut pour effet de dévier les mains de son adversaire sur le côté. Puis, tout en passant dans le dos du

« vampire », il le saisit par les cheveux et usant de tout le poids de son corps, lui tira la tête en arrière, exposant ainsi le cou dans lequel il put enfoncer l'un des pieux. La pointe du morceau de bois se brisa et resta enfoncée dans la carotide.

L'autre imposteur resta figé un instant, regardant son compagnon s'effondrer en se vidant de son sang. Puis il fit quelques pas en arrière, scrutant les alentours. Justin comprit qu'à cause de sa blouse blanche, les deux hommes l'avaient pris pour un membre du personnel de la clinique qui s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. À présent, le « vampire » avait peur d'être tombé dans une embuscade, ce qui était partiel ement vrai.

Justin songea qu'il n'avait pas encore pensé à appeler des renforts et l'autre, comme s'il lisait ses pensées, prit la fuite.

L'interne le regarda partir avec regret, mais estima qu'il valait mieux sécuriser sa prise plutôt que d'al er poursuivre le fuyard.

Séverin se précipita dans la chambre d'Arline et ferma la porte derrière lui d'un coup brusque. Il était arrivé trop tard. Sa montre indiquait une heure moins le quart, mais el e était en retard. Les aiguil es étaient trompeuses. Le jeune homme maudit la ponctualité des disciples de Gavin.

Si seulement ils avaient été un petit peu en retard, si quelqu'un les avait retenus ! Son cœur battait vite et fort. La tension dans les muscles de son avant-bras rouvrit la plaie que le prêtre lui avait faite et le sang coula le long de son bras, jusqu'à son poing serré.

Séverin se jeta à genoux devant le lit de sa femme et se saisit de la main qui en dépassait. La blessure d'Arline était profonde et el e saignait toujours. Il jura en se pliant comme s'il venait de recevoir un coup dans le ventre, perdit l'équilibre et chancela. L'espace d'un instant, il voulut s'effondrer, se rouler en boule et tout oublier, puis se raccrochant au bras blessé qu'il tenait toujours, il se redressa.

Le visage de sa femme était paisible. El e semblait endormie. Si seulement il pouvait la rejoindre

dans ses rêves...

Il aurait quitté cette existence, sans hésiter.

Son regard revint sur la blessure. Le sang de sa propre femme lui coulait entre les doigts et sur les vêtements, se mêlait au sien. Un frisson violent parcourut le corps du jeune homme. En même temps, il sentait une force incontrôlable prendre possession de lui. Le sang avait coulé par terre.

Séverin ne put s'empêcher d'imaginer les dents du vampire s'enfoncer dans la chair de son épouse. Une intense chaleur s'empara alors de lui. Il se mit à transpirer abondamment et contempla la plaie comme hypnotisé pendant quelques secondes, puis l'approcha de ses lèvres.

— Arline, murmura-t-il.

Un deuxième soubresaut lui fit presque lâcher prise.

Finalement, il embrassa la blessure en sanglotant et y enfonça les dents. Séverin se mit à sucer de toutes ses forces. Des larmes lui emplirent les yeux et, lorsqu'il se retourna pour cracher le sang qui lui avait rempli la bouche jusqu'à la gorge, elles coulèrent sur ses joues.

Le jeune homme éprouvait une douleur qui lui compressait la poitrine. Accroupi près du lit de sa femme, il revint à la charge encore et encore, suçait autant de sang qu'il pouvait et le recrachait aussitôt pour tenter d'extraire le poison du vampire des veines d'Arline. Mais elle avait déjà perdu trop de sang et c'était sans espoir.

Séverin prit sa femme par la taille et l'attira contre lui, hors du lit. Il la tint serrée dans ses bras, sa tête posée sur son épaule comme si elle était endormie, caressant son visage avec amour. Puis, il plaça le pieu qu'il avait obtenu de Justin entre leurs deux cœurs et dirigea la pointe vers celui d'Arline. Le jeune homme resta quelques instants dans cette position, immobile, leurs deux corps enlacés pour la dernière fois et lorsque enfin il se sentit la force d'en finir, il serra sa femme contre lui.

Lorsque Séverin reposa le corps dans le lit et se dirigea vers la porte, il promena son regard dans la pièce.

Il y avait ici des machines de support de vie, du sang de vampire et le pouvoir de guérison. Pendant un bref instant, la conjonction des trois résonna étrangement en lui.

Comme une impression de déjà vu ou une prémonition.

Puis l'impression disparut, ne laissant que le vide dans son esprit.

CHAPITRE NEUVIÈME

Séverin quitta la chambre d'Arline calmement et referma la porte derrière lui. En dépit de sa souffrance, la mort de sa femme était une chose à laquelle il s'était préparé et la part de lui qui avait follement espéré un miracle au dernier moment s'était finalement tue. Pour la première fois, il

considéra sérieusement la possibilité qu'Ouma n'était en rien responsable des guérisons, ses prières à la déesse des vampires n'avaient servi à rien.

Bien sûr, Ouma était toujours présente dans son esprit en ces moments-là, mais cela ne signifiait pas forcément qu'elle en était l'origine. Peut-être était-ce son propre pouvoir de guérison qui, au moment de son utilisation, le faisait évoluer dans le même plan d'existence avec la femme vampire. Leurs rencontres n'étaient alors que coïncidences.

Les

couloirs

de

la

clinique

semblaient

en

effervescence, il lui sembla n'avoir jamais vu une telle quantité de personnel soignant à cet étage. Personne ne sembla faire cas de sa présence et le jeune homme se dirigea d'un pas tranquille vers l'ascenseur. Dans sa poche, il serrait le pieu en bois qu'il avait extrait de la poitrine d'Arline.

L'ascenseur s'arrêta sur l'étage du parking du personnel, par où Séverin avait pris l'habitude d'entrer. Le parking était brillamment éclairé par de nombreuses lumières clignotantes, police ou ambulances, et le jeune homme préféra prendre un autre chemin. Les taches de sang qu'il avait sur ses vêtements risquaient d'attirer l'attention, alors il attendit que la porte se referme et appuya sur le bouton du parking souterrain.

L'étage semblait désert. Le jeune homme descendit de l'ascenseur

et

se

dirigea

vers

la

sortie

qui,

malheureusement, était commune pour les deux parkings. Il risquait donc toujours de croiser la lumière des gyrophares, mais c'était un risque qu'il était prêt à courir, littéralement.

Séverin était en train de calculer mentalement le chemin qu'il lui faudrait prendre pour se rendre à l'église du Saint Esprit, sans passer par les grandes rues du quartier, lorsqu'une voix l'interpella. Le jeune homme s'arrêta pour faire face à une femme qui venait de quitter les escaliers et se rapprochait rapidement de lui.

— Imposteur ! Et où est-ce que tu crois que tu vas aller comme ça, hein ?

Séverin regarda autour de lui.

— C'est à moi que vous vous adressez ?

— Ah, ne fais pas l'innocent ! dit-elle, puis elle s'arrêta d'avancer et dévisagea Séverin, l'air surpris.

Séverin reconnut enfin ces grands yeux ronds aux sourcils arqués. Le visage à l'expression perpétuelle d'étonnement avait désormais un trait nouveau – des canines à la taille démesurée.

— Madame Thépaut, dit-il dans un souffle.

— Tu te rappelles, hein ! Espèce d'imposteur ! Toi et tes médecins, vous avez voulu me tromper. Quels idiots vous êtes quand même ! Je te l'ai bien dit, moi, qu'ils ne me laisseraient pas malade. Aldébaran est venue à mon secours et, à présent, je ne serai plus jamais malade.

Quant à toi...

— Vous vous trompez, Madame Thépaut, ce ne sont pas les esprits d'Aldébaran qui sont venus à votre secours.

— Je me trompe ? Moi ? Regarde-moi bien ! Qu'est-ce que tu vois, hein ? Un corps paralysé à tout jamais dans un lit d'hôpital ? Ah, tu aimerais bien ça, hein ! Non, mon petit, c'est toi qui te trompes. Tu t'es trompé lorsque tu as cru t'être débarrassé aussi facilement de l'émissaire d'Aldébaran.

— Aldébaran n'a rien à voir dans tout ça. Ce sont des vampires qui se sont servis de vous pour...

— Des vampires. Bien sûr que ce sont des vampires !

Et qui est-ce qui a envoyé les vampires à ton avis, hein ?

Tu crois que ce sont les êtres les plus puissants de l'univers ? Ah, ce Gavin, tu habites chez lui, n'est-ce pas ? Il m'a dit de t'attendre ici et de voir si tu allais accepter son cadeau pour ta femme. Il voulait que je te laisse repartir si tu lui permettais de devenir l'une des nôtres, mais que je te tue sinon. C'est sans importance, vois-tu, parce que de toute façon, je n'ai jamais eu l'intention de te laisser repartir.

— Il aurait dû savoir que je n'abandonnerais pas Arline, pas plus que je ne pourrais devenir un

vampire, au sens où Gavin l'entend. C'est impossible, comprenez-vous ? Je ne peux pas être que vampire.

— C'est sans importance ! répéta-t-elle.

Séverin décida que ça ne servait à rien de discuter avec elle. Il se tourna légèrement sur le côté et écarta les jambes pour prendre une position de défense. Dans sa poche, ses doigts remuaient nerveusement en palpant le pieu.

Madame Thépaut passa sa langue sur les lèvres et promena son regard étonné à l'entour.

— Oui, c'est sans importance, c'est exactement ce que les esprits ont dit.

Elle ne semblait pas certaine de ce qu'il fallait faire à présent.

Séverin attendit, se concentrant sur sa respiration.

— Il n'est pas encore un vampire, reprit-elle, n'est-ce pas que tu n'en es pas encore un ? Tu es faible, mais moi, je suis forte.

— C'est Gavin qui a dit ça ou bien les esprits ?

demanda le jeune homme qui commençait à voir dans l'indécision de la femme une possibilité de la raisonner.

— Et lui et les esprits, oui, tous les deux, ils ont dit...

que tu vas mourir.

— Mais pourquoi les écoutez-vous, Madame Thépaut ?

Rappelez-vous, vous êtes une guérisseuse, pas une tueuse ! Les vampires...

— Guérisseuse oui, c'est vrai, c'est ce que j'étais, l'interrompit-elle en souriant.

Soudain, la femme fit trois enjambées et se jeta vers lui.

D'après la position de son corps, elle semblait déterminée à mordre et à griffer son ennemi jusqu'à la mort.

Surpris par l'instant qu'elle avait choisi pour attaquer, Séverin ne bougea pas. Mais lorsqu'elle fut à portée de main, il lui flanqua une violente gifle, qui projeta la tête de la femme sur le côté. Cependant, comme Madame Thépaut avait déjà pris beaucoup d'élan, ce ne fut pas suffisant pour lui faire changer de trajectoire et elle vint le percuter de plein fouet.

Séverin sentit une griffe s'enfoncer dans son épaule, puis ils roulèrent tous les deux par terre et il faillit lâcher le pieu qu'il venait de sortir de sa poche.

Il s'en suivit une série assez confuse de mouvements, où chacun cherchait à prendre le dessus sur l'autre et, finalement, profitant d'un moment de liberté de son bras droit, le jeune homme enfonça son arme dans les poumons du vampire.

Madame Thépaut poussa un cri et chercha à s'enfuir.

Séverin fit alors tourner le pieu dans la blessure, le retira et la poignarda de nouveau, plus proche du cœur cette fois-ci.

El e cria de nouveau et cessa de se défendre.

Séverin plongea le regard dans les yeux étonnés de sa victime. El e le regardait sans bouger, comme si el e était paralysée.

— Mais tu ne peux pas, lui dit-el e enfin. Tu n'as pas le droit.

Séverin retira le pieu une deuxième fois et posa sa main à l'endroit où il avait perforé la peau de la femme. Il ne pouvait pas vraiment lui en vouloir. À l'évidence, el e n'avait pas tout son esprit et Gavin en avait fait une marionnette entre ses mains. Le jeune homme n'éprouvait rien pour el e.

— Ne bougez pas maintenant ! dit-il et il ferma les yeux pour se concentrer.

Ouma apparut presque aussitôt. Il la salua mentalement et poursuivit la focalisation de son énergie. La concentration avait toujours été la clé. L'amour que le jeune homme ressentait pour sa femme avait toujours été l'obstacle qui l'empêchait de se concentrer pleinement sur sa guérison. Mais maintenant, il était confiant.

Bientôt, il éprouva des picotements au bout des doigts, puis dans les muscles des avant-bras. Ses doigts prirent une position tendue et des pulsations se mirent à parcourir ses bras, depuis les épaules jusqu'aux mains, jusqu'à la femme qu'il avait blessée.

Séverin sourit, satisfait d'avoir enfin pu trouver un moyen de maîtriser son don, satisfait d'arriver enfin à guérir cette femme devant laquelle il avait échoué, et la satisfaction renforça encore plus son contrôle. Il avait sacrifié son amour mais ça n'avait pas été un choix, ce sacrifice lui avait été imposé par la nature el e-même.

Séverin se concentra davantage. Les pulsations devinrent un flux continu qui se déversait depuis son corps dans celui de la blessée.

Le jeune homme ouvrit les yeux pour constater les effets de ce qu'il avait accompli et soudain, il eut envie de vomir.

Retirant sa main, il contempla avec horreur le corps de Madame Thépaut qui, après avoir saigné abondamment, était passé à un état de décomposition avancée.

À l'évidence, son don n'avait pas le même effet sur les mort-vivants que sur les malades.

Séverin leva les yeux au ciel et rencontra le regard de Pravédine qui s'était penché au-dessus de lui.

Très intéressant, fit le médecin.

— Je suis venu aussitôt que j'ai su pour Arline, dit le docteur. Je suis désolé pour ce qui s'est passé.

Séverin, toujours accroupi à côté de Madame Thépaut, hocha la tête.

— C'est arrivé, c'est tout. Mais dis-moi, depuis combien de temps es-tu ici ?

— Depuis un peu avant qu'el e ne t'attaque.

— Mais tu n'es pas intervenu.

— Non. Je me suis dit que si tu étais celui que je crois que tu es, tu n'aurais pas besoin d'aide.

Le docteur Pravédine examina de plus près le corps de Madame Thépaut.

— El e est morte et bien morte. Je vois que tu n'as pas perdu la main.

Séverin fusil a son ami du regard.

— Est-ce que tu dois être aussi cynique, Bertrand ?

— Séverin, el e est arrivée à l'hôpital avec une maladie dangereuse. Tu n'as rien pu faire pour el e, le chirurgien l'a handicapée, le vampire lui a rendu sa mobilité mais lui a pris son âme. Très franchement, je vais te dire, el e est al ée de mal en pis. La seule chose qui pouvait la sauver, c'était la mort.

Le jeune homme se redressa.

— Que comptes-tu faire maintenant ? demanda le médecin.

Séverin considéra la blessure qu'il avait au poignet et cel e que Madame Thépaut venait de lui infliger à l'épaule.

Sa chair ne se régénérerait pas aussi vite que cel e d'un vampire, mais la cicatrisation avait commencé.

— Je vais al er en finir avec Gavin, répondit le jeune homme.

— Alors nous al ons dans la même direction, dit le docteur, son attention attirée vers la sortie du parking où deux silhouettes étaient en train d'avancer vers eux.

— Avant que l'on ne se rende à l'église, fit Bertrand, il va nous fal oir faire quelques tests sur ton pouvoir, mon ami.

Séverin suivit le regard du médecin vers la sortie du parking. Puis répondit tout en fixant les nouveaux venus.

— Quoi ? Encore tes machines pour suivre le flux à travers mon corps ? Je croyais qu'on avait clos ce sujet.

— Non, pas d'opérations ou ce genre de choses. C'est juste que les effets de ton don semblent avoir quelque peu changé depuis la dernière fois que je l'ai vu à l'œuvre. Je me demande si c'est le don lui-même qui a un effet différent sur les vivants et sur les vampires, ou bien si c'est parce que tu es devenu, toi, un vampire, que le don agit désormais de façon inverse.

— Je n'ai pas vraiment le temps de jouer à ce genre de jeux en ce moment Bertrand. J'ai des affaires plus urgentes sur le cœur.

— Je ne sais pas ce que tu t'imagines faire, une fois face aux vampires, mais laisse-moi te dire une chose : ce sera un combat, une véritable bataille, et tu as tout intérêt à y aller bien préparé. Ta détermination seule ne va pas suffire.

Séverin se mordit l'intérieur de la joue.

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

— Tout d'abord, nous allons essayer de guérir un malade normal dans cette clinique. Et devant témoins. Ne t'inquiète pas, au moindre signe d'effets négatifs, on arrête. Ensuite, nous avons capturé un vampire et il est blessé. Nous allons voir ce que ça donne sur lui aussi.

— Si les effets semblent négatifs sur le vampire, on arrête aussi ? demanda le jeune homme ironiquement.

— Ça, ce sera à toi de voir. Il s'agit du vampire qui a mordu Arline.

Séverin serra les dents.

— Je te présente les docteurs Olivier Batland et Davis Bolit, reprit Pravédine lorsque les deux hommes se joignirent enfin à eux. Ils font partie de mon « État-Major ».

— Jean nous attend à la sortie, dit Olivier Batland après les présentations. Alors, dépêchons-nous, nous avons une infestation à exterminer.

Tous les quatre se mirent en marche en pressant le pas.

— Bertrand, dit Séverin après un moment, j'apprécie ton aide, mais je doute que ce soit une bonne idée d'aller ensemble jusqu'à l'église. Seul, ils pourraient me laisser passer, mais avec vous, je n'aurai aucune chance. Et si vous vous imaginez vraiment monter à l'assaut, je ne sais pas si tu l'as vue, l'église du Saint Esprit, mais c'est une véritable citadelle. Il nous faudrait une armée pour la prendre.

Le docteur Pravédine répondit sans ralentir la marche.

— Cela fait longtemps que nous nous préparons à cette nuit, mon jeune ami. Seulement, nous pensions

nous attaquer à la Cloche de Minuit.

Pravédine raconta alors la constitution de son groupe de tueurs de vampires plus en détails. Et tandis qu'ils approchaient de la sortie, où le docteur Jean Leben vint les rejoindre, Séverin entendit croître un bruit de foule provenant du parking du personnel de la clinique. Lorsqu'ils furent enfin en plein air, le jeune homme put voir un spectacle impressionnant. Au moins une vingtaine d'ambulances étaient garées sur le parking, et leurs gyrophares éclairaient très haut les murs du bâtiment de la clinique. Il y avait là pas moins de deux cents personnes, hommes et femmes, habillées de blouses blanches, une petite croix rouge sur la poche près du cœur.

— Et je te présente les Globules Blancs, finit le docteur Pravédine.

Debout, près du mur de l'église, Séverin regardait le ciel de nuit, dont une grande partie était cachée par la masse sombre du bâtiment. C'était le temps des changements, de l'usage des armes et d'une forme de guerre éternelle, avec un soupçon d'étrange – les vampires, contre les tueurs de vampires. Il était dans un état de rêve, lui, le vagabond de la cité des astres et de la cité des ombres, devant cette forteresse des étoiles ; cail ou dans le ciel. En terre étrangère, il contemplait ce qui au fond était un cas de conscience. Il était à la fois l'homme plus, produit d'une humanité et demie, et l'homme démolé, sur cet échiquier du mal où s'affrontaient ses deux natures : l'expérience terminale de l'homme multiplié.

Le jeune homme lutta pour ramener son attention à la réalité. Il était entouré d'une dizaine de personnes en blouses blanches, dont les petites croix rouges l'agaçaient terriblement. Pour la plupart, ils n'étaient aucunement associés au corps médical. Souvent, ce n'étaient que d'anciens patients dont la confiance avait été gagnée par ceux qui les avaient soignés. Ils avaient ensuite été initiés, prenant connaissance de l'existence des vampires et s'armant de lances et de pieux en bois, avaient revêtu l'uniforme blanc des Globules. Ils étaient arrivés ensemble avec Séverin dans une ambulance, tous feux éteints, et leur tâche était de sécuriser l'entrée de la porte des morts. Ça faisait partie du plan de Pravédine.

Quelques heures auparavant, Séverin avait raconté au docteur tout ce qu'il savait de l'intérieur de l'église.

Informations qui avaient doté le projet d'assaut des Globules d'une cible précise – la crypte et les tombeaux des maîtres vampires qu'elle abritait. Le jeune homme avait ensuite suivi les directives de Pravédine en ce qui concernait l'usage du pouvoir de guérison sur les morts-vivants et il lui semblait toujours sentir l'odeur de décomposition qui avait émané du corps du vampire ayant mordu Arline. Les amis médecins de Pravédine avaient semblé très impressionnés et étaient tous venus le féliciter.

Ils anticipaient l'efficacité que cette nouvelle arme pourrait avoir dans la bataille à venir, mais Séverin ne leur prêta aucune attention. Il était absorbé par ses propres desseins.

La stratégie de Pravédine reposait en grande partie sur une arrivée en puissance. Toutes les ambulances se presseraient sur le parvis de l'église et y déverseraient le gros des troupes des Globules, afin d'essayer d'impressionner les défenseurs, de les amener à surestimer la menace et, si possible, de les pousser à la panique. C'était pour cette raison que le groupe dans lequel se trouvait

Séverin était si petit, les renforts allaient arriver une fois le spectacle de la mise en siège terminé.

Et c'était à ce moment-là que Séverin s'était désintéressé du plan de bataille. Ce qui était important pour lui, c'était qu'au moment où les premiers gyrophares lécheraient la façade de l'église, les vampires allaient très probablement tous se presser sur le portail afin de voir ce qui se passait et d'organiser leur défense. Mais pendant ce temps, à l'autre bout de la nef, l'entrée de la crypte serait probablement laissée sans surveillance. Donc si le jeune homme pouvait traverser rapidement le chœur, depuis la porte des morts jusqu'à la chaire, il aurait une chance de s'en emparer plus facilement. Les maîtres vampires, Ouma et ses prêtres une fois éliminés, les pouvoirs surhumains des défenseurs morts-vivants diminueraient sensiblement.

Séverin exposa son idée à ses compagnons.

— Ce serait, somme toute, une opération commando, finit-il par dire.

Il n'eut aucun mal à les convaincre. Ils étaient venus ici pour tuer des vampires, c'était ce soir le grand moment de leur préparation et ils avaient l'air confiant dans leur entraînement.

Séverin posa la main sur la poignée de la porte des morts et son cœur fit un bond. La porte n'était pas fermée à clé. Mentalement, il se vit la pousser et se mettre à courir sous la voûte de l'église, suivi par ses soldats. Cette vision était tellement réelle, tellement prenante, qu'il se mit à transpirer d'excitation.

La main toujours crispée sur la poignée, le jeune homme attendit le signal du début de l'attaque. Une attente interminable, où chacun des battements de son cœur pouvait être celui qui enverrait le sang nécessaire à ses muscles pour réagir. Et lorsque enfin le signal vint, il lui parut irréel.

Séverin fit signe aux Globules qu'il fallait y aller et ouvrit grand la porte de l'église. Comme il l'avait prévu, plusieurs silhouettes étaient groupées à l'autre bout, près du portail principal qu'éclairaient les gyrophares des ambulances. Le chœur semblait désert et le jeune homme ne perdit pas de temps. La petite procession en blouses blanches, dont il était devenu le leader, s'avança rapidement sous les ogives quand soudain, un tremblement de terre sembla secouer les murs du bâtiment. Des statues de saints et de démons se mirent à tomber.

Séverin plongea vers l'abri le plus proche – un confessionnal. Il se retourna ensuite pour faire signe aux Globules de chercher refuge, mais resta muet devant le spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

Les statues qui venaient de quitter les murs et de tomber de hauteurs parfois supérieures à vingt mètres, ne se brisaient pas. Au lieu de cela, elles devenaient mobiles et encerclaient les envahisseurs de l'église. Séverin regarda son commando, pris de confusion, hésiter sur ce qu'il fallait faire. Instinctivement, ils s'étaient mis en formation circulaire, lances pointées vers l'extérieur.

Autour d'eux, les statues faisaient des mouvements grotesques et bondissants. Les Globules les regardaient avec étonnement et fascination. Ce ne fut qu'au moment où l'un d'eux fut saisi par le poignet et tiré hors du groupe, qu'ils comprirent qu'il s'agissait de mouvements de diversion. Mais à ce moment, il ne leur restait qu'à regarder avec horreur leur compagnon se faire démembrer.

Les statues avaient alors rompu leur encerclement pour venir s'arracher des morceaux de la chair de leur victime, comme des animaux sauvages. Le reste des Globules, pris de panique, chercha à gagner la sortie de la porte des morts. Séverin éprouva la même décharge d'adrénaline, le même désir incontrôlable de courir, mais de l'endroit où il se trouvait, il n'avait nulle part où aller. Il venait aussi de se rendre compte que le comportement bestial de ses ennemis n'était qu'une nouvelle ruse, car dès que le commando brisa sa position défensive et s'éparpilla, les statues perdirent tout intérêt pour leur première victime et se lancèrent à la poursuite des fuyards.

Séverin ressentit de petits picotements aux bouts des doigts et ses chevilles lui parurent s'engourdir. Il regarda son commando se faire massacrer jusqu'au dernier, sans pouvoir faire quoi que ce soit. En vérité, les statues n'étaient rien d'autre que des vampires de petite taille, probablement des enfants, aux corps peints, dont les seules tâches consistaient à garder l'entrée de la crypte et à ne pas bouger le reste du temps. Leur service venait enfin d'être récompensé par le sang frais des Globules.

Les picotements se propagèrent sur toute la peau des mains de Séverin. La sensation était proche de celle qu'il ressentait au moment des guérisons, mais il ne la contrôlait pas et aucun flux n'était en train de le traverser. Le jeune homme cherchait à détacher son esprit de ce qu'il voyait.

Le combat des Globules était contre les vampires, il ne le concernait pas. Son combat à lui était sur un autre plan, c'était une chose supérieure. Il devait accomplir un grand projet, quelque chose que personne d'autre, et certainement aucun des membres de son commando, n'était à même de faire. Il ne savait pas ce que c'était au juste, mais il devait le faire pour Arline et voilà qu'une vingtaine de petits vampires, à l'existence dépourvue de toute signification, pouvaient mettre fin à tout. S'il était découvert, Séverin aurait probablement mourir comme un imbécile, sa mort ne servant qu'à les nourrir.

Il avait envie de réagir, mais il n'y avait rien à faire, nulle part où aller. Déjà, les picotements remontaient le long de ses avant-bras et ses jambes lui semblaient engourdies jusqu'aux genoux. Ses doigts étaient immobilisés, saturés de sensations, ils lui faisaient l'impression d'être faits de trois petits coussins chacun, séparés par les articulations.

Le jeune homme cherchait à échapper aux images des vampires, comme à sa responsabilité dans la mort de ses compagnons, mais c'était impossible.

Petit à petit, son corps était gagné par une sensation nouvelle – une paralysie angoissante. Dans l'obscurité du confessionnal, il était en train de se pétrifier de peur.

Une vingtaine d'ambulances convergeant au même point en ville était un événement qui n'aurait pas passer inaperçu. Bertrand Pravédine avait donc réveillé le maire en pleine nuit, pour l'informer qu'une secte satanique s'apprêtait à commettre un suicide collectif dans l'église du Saint Esprit. Il lui avait raconté brièvement que ce fut lors d'une enquête médicale sur la présence d'un virus exotique en ville que cette organisation avait été découverte et que, probablement, tous ses membres étaient infectés et contagieux.

Devant l'urgence de la situation, les premiers ordres du maire avaient été de faire boucler le périmètre par toutes les unités de police et de gendarmerie disponibles, et de réquisitionner tous les

médecins de la ville dont Pravédine aurait besoin.

Le directeur de l'hôpital avait ensuite insisté pour que l'on laisse ses médecins approcher l'église et établir un camp médical devant le bâtiment, dans l'espoir que certains adeptes de la secte accepteraient de sortir et de venir se faire soigner. Afin de ne pas les effrayer, la présence policière devait rester plus loin derrière et hors de vue. De son côté, le maire avait insisté pour que les médecins se contentent de faire leur travail et n'essaient surtout pas d'investir l'église, laissant cela à ceux qui étaient compétents pour le faire. En l'occurrence, ça aurait dû être la police, mais la présence du virus compliquait les choses. Le maire réveilla donc le préfet, lui demandant l'assistance des unités en tenue NBC[2] de l'armée. Mais l'arrivée des soldats prendrait encore plusieurs heures, ce qui était plus que suffisant pour les projets de Bertrand.

L'arme personnelle de Pravédine était un sceptre d'environ un mètre de long, composé d'un pieu dont la pointe dépassait de son étui en mailles d'argent. Le docteur l'avait trouvé chez un antiquaire et devinait que l'objet avait été initialement fabriqué pour servir exactement à ce qu'il avait prévu pour cette nuit. Il avait souvent songé que la présence de l'argent semblait destinée aux loups-garous, mais ignorait si, pour le premier utilisateur, il s'était agi d'une nécessité véritable ou simplement d'une précaution supplémentaire.

Le docteur passa son pouce sur les mailles du sceptre.

Jusqu'à présent tout se passait comme prévu. Dès l'arrivée des ambulances, les occupants de l'église avaient fermé le portail. Mais Pravédine n'avait jamais compté sur un assaut direct. Cette attaque était sans doute une surprise pour les vampires et le nombre de défenseurs ne devait pas être bien grand. D'un autre côté, ils étaient plus que suffisants pour garder les entrées où, du fait de l'étroitesse des passages, seuls trois ou quatre des siens pouvaient affronter des vampires en nombre égal. La supériorité numérique des Globules Blancs ne servirait donc à rien face à la force surnaturelle de leurs adversaires.

Par contre, les nombreux disciples que les maîtres avaient dans la ville allaient certainement se précipiter à la rescousse de leur place forte. Ils arriveraient dans un espace découvert et si les Globules étaient engagés aux portes, ils ouvriraient un deuxième front dans leur dos.

Bertrand avait donc prévu que la première cible du siège serait précisément les renforts, tandis que les portes seraient, non pas attaquées, mais défendues, afin d'éviter que les vampires, alors dans l'église, n'en sortent.

Pravédine se promenait au milieu des siens, devant la façade de l'église. Il se rapprocha du groupe de Davis Bolit qui venait de dresser quelques tentes volumineuses, faisant partie du « camp médical », et dont le véritable rôle était de cacher ce qui allait se passer aux yeux des patrouilles de la police, toujours occupées à prendre position. Le docteur Bolit portait un grand marteau de guerre, dont le manche était taillé comme un pieu. Les deux hommes se firent des signes d'encouragement et Bertrand était prêt à continuer sa ronde quand un mouvement soudain dans ses troupes attira son attention.

Le médecin se dirigea vers le lieu du trouble mais très vite, les cris des siens lui apprirent ce qui se passait. Les renforts de vampires qu'on attendait et qui devaient en plus passer les barrages policiers

étaient en train d'arriver par les égouts. La bataille avait commencé.

Les Globules Blancs opéraient par petites équipes de quatre ou cinq personnes. Celui qui avait la plus grande taille se plaçait devant le vampire, menaçant ce dernier d'une lance pointée droit sur le cœur, tandis que les autres, également armés de lances, le prenaient sur les flancs. Si l'ennemi n'attaquait pas tout de suite l'un de ses adversaires mais hésitait, un tant soit peu, le dernier membre de l'équipe utilisait une arme à projectiles pour viser le cœur.

La stratégie marchait merveilleusement. Les vampires, bien que très rapides, sortaient un à un des égouts et se trouvaient vite isolés au milieu des nombreux Globules. En moins de cinq minutes, Pravédine estima qu'il devait y avoir déjà une trentaine de disciples neutralisés, alors qu'apparemment aucun des siens n'avait souffert.

Puis, ils affluèrent de tous côtés. Empruntant les passages secrets par lesquels ils se rendaient à leur temple depuis des décennies, ils sortaient des caves des maisons avoisinantes, arrivaient par les toits des immeubles ou enjambaient les fenêtres de ceux-ci.

Le combat faisait rage et sous les lumières des gyrophares, il faisait penser à une rave-partie sauvage sur la place devant l'église.

Pravédine eut à utiliser son sceptre à deux reprises et il entrevit le docteur Bolit manier le manche de son marteau à une vitesse incroyable, grâce au contrepoids métallique.

Les équipes des Globules étaient prévues pour fonctionner de façon indépendante, mais Pravédine remarqua qu'elles se groupaient spontanément autour de lui-même et de ses trois « généraux ». Ainsi, ces derniers ne participaient que rarement au combat.

Il vit les premiers blessés parmi ses troupes se faire évacuer vers les grandes tentes. En même temps, il remarqua que certains de leurs ennemis préféraient s'affronter entre eux plutôt que de s'en prendre aux blouses blanches et leurs croix rouges repoussantes. Ils semblaient vouloir profiter de la bataille pour régler d'anciennes disputes, ce qui était pour le mieux.

Petit à petit, le docteur Pravédine se rendit à l'évidence qu'ils étaient en train de gagner et que de toute façon, il n'en avait jamais douté. Avec les renforts bientôt anéantis, il lui restait à s'occuper de l'église elle-même.

Bertrand tourna son regard vers le portail juste à temps pour voir celui-ci s'ouvrir bien grand.

« Erreur ! pensa-t-il, vous auriez dû rester planqués là-dedans ! »

Serrant fortement le sceptre dans ses mains, le chef de l'armée de Globules Blancs se dirigea vers l'entrée de l'église.

Quand le dernier cri des membres de son commando finit de résonner en lui, Séverin commença à retrouver l'usage de son corps. Sa respiration se normalisait, ses coudes retrouvaient leur mobilité. Il

était affolé et choqué par ce qui venait de lui arriver. Honteux, d'avoir été subjugué par la peur, par une émotion aussi égoïste, au moment où ses compagnons étaient en train de mourir, et furieux qu'elle l'ait rendu à ce point impuissant.

Il fouilla son cerveau à la recherche d'une explication, d'une excuse. Il se demandait ce que pouvait bien signifier cette paralysie. S'agissait-il d'un nouveau rejet, celui de son propre corps ? Ou n'était-ce pas plutôt son corps qui l'avait rejeté ? Son esprit était engorgé de questions en effervescence, tout comme les nerfs de ses bras étaient saturés de sensations par le retour de leur sensibilité.

Le corps de Séverin avait réagi indépendamment devant le danger, comme s'il ne lui appartenait pas, comme si le jeune homme n'en était que l'occupant. Cette pensée le terrifiait. Cela faisait à peine quelques heures qu'il avait pris la décision de se prendre en mains et voilà que ses mains étaient incontrôlables. Il songea à ce que pouvait bien éprouver une femme enceinte, au moment où le processus biologique se mettait en marche dans son ventre et qu'il se poursuivait naturellement, quoi qu'elle puisse en penser. Était-ce la même humiliation pour l'esprit ?

Le jeune homme plia ses doigts, puis les déplia à nouveau et recommença avec des gestes lents et maladroits, douloureux. Ces doigts et ces mains n'étaient pas que les outils de sa conscience, pensa-t-il. Ils exerçaient, en retour, leur propre pouvoir sur son esprit.

C'était naturel. À travers les sensations, recherchées ou évitées, se mettait en marche le moteur psychique de l'intelligence. Et Séverin était à présent pleinement sous son emprise, décidé à faire tout ce qu'il pouvait, afin d'éviter que se reproduise cette paralysie. Il refoula la honte et la fureur. Ce n'était pas le bon moment pour un tel luxe de sentiments.

La nef était désormais silencieuse et le jeune homme risqua un regard au dehors du confessionnal. Les vampires qui s'étaient groupés près du portail avaient disparu. Les enfants-statues, quant à eux, erraient sans but apparent dans les travées. S'ignorant les uns les autres, ils ressemblaient à des touristes égarés, dont l'intérêt oisif passait sur les murs de l'église comme leur propre ombre.

Le sang dont ils s'étaient aspergés s'était mêlé à la poussière blanche de la peinture sur leur corps, formant une pâte crémeuse qui semblait leur ronger la peau. Cette scène lui sembla familière.

Séverin sortit de sa cachette et s'avança en direction de la chaire. Un seul des gardiens se dirigea vers lui, les autres ne se dérangèrent pas. Pouvaient-ils sentir qu'il avait du vampire en lui, qu'il était du sang de celui dont ils gardaient la crypte ?

Le guérisseur tendit le bras pour accueillir le petit vampire qui venait à sa rencontre par le don de vie.

L'enfant s'effondra. Sur les genoux d'abord, puis de face, les mains portées à l'abdomen, il se tourna sur le côté et se roula en boule autour du centre de douleur où s'opérait toujours la digestion du sang qu'il avait absorbé.

Ouma regardait. Elle était toute proche, il le sentait bien, dans cette église même, à quelques mètres de lui seulement. Dans quelques minutes, il pourrait la voir enfin, la toucher, l'appréhender au moyen

de ses sens physiques et comparer son image à celle qu'il portait en lui. Plus fort il se concentrait et plus clairement il la percevait. À

l'apothéose, leurs deux esprits ne faisaient qu'un.

Les trois statues les plus proches furent alarmées par ce qui venait de se passer et approchèrent à leur tour.

Séverin leva l'autre main et l'effet sur eux fut le même. La concentration commençait à lui infliger un bourdonnement dans les oreilles qu'il connaissait déjà. C'était comme le chant d'un chœur au lointain. D'autres gardiens arrivèrent et se couchèrent, à leur tour, près de lui. Le premier était à présent pris de convulsions.

Séverin fut traversé par une impression de déjà vu. Il se tenait droit dans le temple d'Ouma, les mains tendues au-dessus de ces enfants en blanc qui auraient pu être des enfants de chœur.

Tous furent bientôt à sa portée. L'odeur de décomposition était partout. Le jeune guérisseur s'intéressa particulièrement au premier enfant-vampire qu'il avait atteint. C'était celui qui avait été exposé le plus longtemps à son pouvoir et, couvert de sang de la tête aux pieds, il avait cessé de se convulser. Une purée puante de pourriture avait été secrétée par son petit corps. Cela semblait être la fin pour lui. Ce fut à ce stade qu'il avait laissé Madame Thépaut et le vampire d'Arline.

La « guérison » continua tandis que les autres vampires se convulsaient. Lorsque l'attention de Séverin revint sur le petit premier, il le vit qui bougeait à nouveau.

L'enfant était en train de changer de position, se mettant sur le dos. Une chair rose, toute fraîche, s'était formée à l'endroit où sa poitrine en décomposition s'était enfoncée quelques instants plus tôt. Était-ce une forme de résistance ? Le jeune homme qui avait quelque peu relâché sa concentration se mobilisa de nouveau.

L'enfant respirait lentement. Il n'était pas en train d'inhaler de l'air pour dire quelque chose, il respirait. Il semblait redevenu vivant.

Séverin n'avait plus la force de s'étonner. Il maintint le flux jusqu'à ce que tous les enfants reviennent à la vie puis, leur demanda de se lever et de se mettre en colonne par deux, main dans la main. Le vampirisme pouvait dégrader la santé des vivants et renforçait le pouvoir des mort-vivants, tandis que la guérison renforçait la santé des vivants et dégradait l'état des mort-vivants. Tout comme le vampirisme transformait les vivants en morts-vivants, leur faisant traverser le cap de la mort, la guérison pouvait les faire passer en sens inverse. Mais que l'on s'arrête en chemin et, dans les deux cas, c'était la mort. Elle seule était irréversible. La guérison et le vampirisme étaient deux ingrédients dont les oscillations avaient transformé la vie de Séverin en un cocktail sans pitié.

Le jeune homme mena les enfants jusqu'au portail de l'église, pour les confier aux soins des médecins. La crypte était enfin entre ses mains.

CHAPITRE DIXIÈME

— Es-tu absolument sûr de ne pas pouvoir ressusciter les morts ? demanda Pravédine.

Séverin se trouvait de nouveau dans la nef de l'église, mais cette fois, il n'était accompagné que par le médecin.

Ils avaient fermé le portail et les bruits de la bataille qui faisait toujours rage à l'extérieur ne leur parvenaient presque plus.

Le jeune homme considéra son ami pendant un instant, mesurant le ton de sa réponse pour qu'elle ne soit pas trop sanglante. Pravédine avait l'air excité comme un enfant par les nouveaux pouvoirs du guérisseur.

— Certain, dit-il enfin. De même que je ne puis transmuter le sang en or.

— Ne sois pas aussi cynique ! Ce qui se passe en toi peut avoir des conséquences énormes. Tu es devenu un véritable contrepoids face aux vampires, tu te rends compte ? En principe tu pourrais même les faire disparaître à jamais, les transformer tous en êtres humains.

— Tu oublies que je suis, moi aussi, un vampire.

Bertrand Pravédine était en train de faire les cent pas dans les travées, agitant son sceptre comme un pointeur de conférencier. Il semblait se trouver parfaitement à l'aise dans ce qui, à peine quelques minutes plus tôt, avait été un terrain ennemi.

— Bon, c'est vrai. Et d'ailleurs... ceci explique cela.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le jeune homme.

— Est-ce que tu te rappelles lorsque je t'ai demandé si tu avais observé un quelconque effet du magnétisme sur toi-même ?

— Difficile de l'oublier, c'est comme ça que tu en es arrivé à vouloir m'enfoncer des aiguilles sur tout le corps.

— Des nanofils, pas des aiguilles, mais peu importe !

Tu m'as dit que tu avais essayé, mais que ça n'avait rien donné. Sauf qu'il y a une différence entre vouloir et pouvoir, n'est-ce pas ? Tu m'as dit que c'était ton manque de confiance qui t'empêchait de vraiment prendre le contrôle des guérisons jusqu'à récemment ?

— Contrôle... non, pas seulement contrôle. C'est un calme intérieur, une volonté tranquille dans sa nature mais agressive dans ses choix, une espèce d'arrogance qui place l'acte de guérison au-dessus du processus naturel d'une maladie. C'est dû au vampire, je suis certain que j'en étais incapable auparavant. Je sais que j'en avais la possibilité innée, mais ce n'était tout simplement pas dans mon caractère.

Pravédine s'arrêta de marcher et fronça les sourcils.

— Très bien, c'est tout cela. Je crois que ça explique ce saignement mystérieux, dans ton sommeil, pour lequel tu as voulu que je t'examine. As-tu remarqué que les vampires qui ont été soumis à ton champ de guérison ont tous saigné abondamment à travers la peau ? C'est sans doute une façon d'évacuer l'essence vampirique de leur organisme. Il me semble que cette nuit-là, tu as dû diriger inconsciemment le processus sur toi-même. Tu ne t'en es pas rendu compte, mais tu l'as fait !

— Intéressant, dit froidement le jeune homme. Crois-tu que je pourrais me guérir ainsi du vampirisme ?

— Non, si je comprends bien, c'est le vampirisme lui-même, cette arrogance surnaturelle, qui te donne la possibilité de guérir. Ça présente un paradoxe : si tu te guéris du vampirisme, tu ne peux plus guérir, donc tu ne peux pas te guérir du vampirisme. En fait, je crois que si tu essaies d'accomplir une telle guérison, tu risques la mort.

Tout à coup, le docteur sembla perdu dans ses pensées. Séverin jeta un coup d'œil à l'entrée de la crypte, comme pour s'assurer qu'elle était toujours là, puis ramena son attention sur le visage du médecin. Les cheveux bouclés autour de la tête massive faisaient penser le jeune homme à la couronne d'un arbre. Un arbre solide, aux embranchements nombreux et qui s'étendaient dans toutes les directions à la fois, tout comme ses pensées.

— Tu as dû être contaminé depuis des années, reprit Pravédine comme à la sortie d'une rêverie. Mais c'est seulement récemment que ta transformation s'est déclenchée. Probablement à cause de cette auto-guérison.

À quand remontent tes premiers succès de guérisseur ?

— Je ne me souviens pas, j'étais encore un enfant.

— Cherche ! fit le médecin, c'est quelque part dans ta mémoire.

À cet instant, ils entendirent la porte des morts claquer.

— Est-ce que c'était quelqu'un qui vient d'entrer, ou quelqu'un qui vient de sortir ? demanda Pravédine.

— J'ai peur que ce soit le deuxième, dit Séverin en se rappelant son coup d'œil à la crypte. Quelque chose avait probablement attiré son regard à ce moment-là.

— Est-ce que tu es assez reposé pour qu'on y aille, à présent ?

Le guérisseur acquiesça. Il se concentra rapidement et oui, Ouma était toujours dans son esprit. Ils se dirigèrent rapidement vers la crypte.

Séverin ouvrait la marche, ses mains tendues, serviables, prêtes à accueillir tout vampire.

Ils trouvèrent le premier cadavre dans les marches qui s'enfonçaient sous la chaire. C'était un vampire, un de ceux qui avaient bloqué le portail de l'église au tout début de l'attaque. Sa tête avait

roulé un peu plus bas dans l'escalier.

D'autres cadavres recouvraient le sol du couloir qui menait jusqu'à la crypte. Certains avaient perdu leur tête, d'autres semblaient avoir été percés de millions d'aiguilles par lesquelles leur sang avait été aspiré, ne laissant qu'une carcasse desséchée.

La crypte avait souffert également. Les enfes –

détruits. Le regard de Séverin s'attarda un instant sur le corps décapité du Grand Prêtre. Pourquoi lui était-il si familier ? La plaque qui recouvrait le sarcophage, au centre de la pièce, était brisée en deux.

— Je doute que la Déesse ait survécu à ce carnage, dit Pravédine qui se tenait à la porte.

— Elle est bien vivante et elle est ici, je le sens. C'est sans doute Gavin qui vient de nous échapper, mais il n'ira pas bien loin. Je m'en occuperai dès que j'aurai fini ici.

Le jeune homme s'avança et enleva les deux morceaux du couvercle du sarcophage d'Ouma. Puis il croisa les bras sur la poitrine.

— Hum, ce ne serait pas facile de lui enfoncer un pieu dans le cœur à la va vite, commenta Séverin.

Pravédine s'approcha à son tour.

Le sarcophage contenait un bloc de pierres d'où seul un bras de femme dépassait. Le bras était parcouru par une longue entaille au couteau, mais il saignait à peine. Il n'y avait que quelques gouttes de sang sur le sol.

— Il a bu son sang, commenta Séverin.

Le jeune homme s'accroupit à côté du bras d'Ouma et, glissant les doigts entre les siens, il porta la blessure à ses lèvres et ferma les yeux. Lorsqu'il goûta le sang, la main de la femme se referma sur la sienne. Le goût de ce sang était fort, brûlant, son odeur l'enivrait et lui donnait des visions. Il se souvint alors de cette même sensation qu'il avait éprouvée dans son enfance et il vit la prophétie que les prêtres essayaient de comprendre depuis des décennies. Ils auraient, d'ailleurs, pu y passer encore des siècles, car ce message ne s'adressait qu'à lui, et à lui seul.

Oui, Ouma sera bien omniprésente et toute puissante.

Et à travers Séverin, son nom sera connu de tous.

Le jeune homme ouvrit les yeux et regarda son ami Bertrand en souriant. Il serrait toujours la main d'Ouma dans la sienne.

— Tu as l'air comblé, commenta le médecin.

Pas tout à fait, il nous manque encore le styliste.

Caché derrière un arbre imposant, Justin observa Séverin Desjaunes mener son petit groupe de Globules droit à travers la porte qu'ils étaient censés protéger. Un indice de plus, pensa-t-il.

L'interne hésita quelques instants, puis quitta l'ombre de son abri et s'avança sur le trottoir. L'air nocturne était sec et le froid mordant. Après toutes ces minutes d'espionnage confortable, être à découvert dans la rue le faisait se sentir exposé et vulnérable. Il eut envie de faire demi-tour et de retourner derrière son arbre mais la curiosité était plus forte.

Une curiosité toute scientifique, se dit-il. Il lui fallait absolument savoir ce que Desjaunes avait en tête. Il ne faisait plus aucun doute pour l'interne que le jeune ingénieur, tout infecté qu'il était, n'en était pas moins le bras droit de Pravédine. Le directeur de l'hôpital était clairement impliqué dans l'organisation des soi-disant

« vampires » et en grand maître, il était en train de jouer sur les deux tableaux à la fois. Justin ne pouvait s'empêcher d'admirer cet homme brillant. La tête lui tournait, rien qu'en essayant d'imaginer l'étendue de sa stratégie.

Deux ambulances passèrent rapidement devant le jeune homme et le ramenèrent à la réalité. Rejoignant le reste des troupes, elles s'arrêtèrent quelques dizaines de mètres plus loin, devant l'entrée principale de l'église.

Pourquoi pas ici ? se demanda Justin. Pourquoi n'ont-ils pas remarqué l'absence des Globules devant la porte des morts ? Est-ce qu'ils ont fait exprès ? Est-ce que tout cela faisait partie du même plan ?

L'interne serra les dents. Attention aux exagérations !

Se dit-il. À ce jeu-là, on pouvait vite se perdre. Aussi brillant qu'il soit, le plan qu'il essayait de percer à jour avait été mis au point par l'esprit d'un médecin, d'un scientifique, et là était exactement la clé de l'énigme. Pravédine était un illusionniste. Que ce soit les implants dentaires des

« vampires » ou leur force extraordinaire, derrière chaque chose il y avait une explication rationnelle.

Justin traversa la rue et s'approcha de la porte par laquelle Séverin Desjaunes avait disparu. La porte elle-même était vieille et mal entretenue. Le jeune homme fit tourner la poignée dont l'extrémité était rongée par une rouille qu'il se mit à gratter nerveusement de l'ongle tandis que les pentures pivotaient sur les gonds. Il entra.

L'acoustique changea aussitôt, les sirènes des ambulances se firent plus distantes et il faisait moins froid.

L'interne s'accroupit dans l'ombre, à quelques pas de la porte et se mit à observer autour de lui. Il reconnut tout de suite Séverin qui courait se cacher dans un confessionnal.

Puis il vit les Globules se faire attaquer. À l'autre extrémité de l'église, un groupe de « vampires » se pressaient près du portail principal.

Le combat était inégal. Privés de leur leader, les Globules étaient confus et rapidement, ils paniquèrent.

Leurs opposants n'avaient pourtant pas l'air très impressionnants. Justin hésita. Il pouvait certainement aider les siens. Il suffirait qu'il donne l'exemple en neutralisant un ou deux ennemis. Les Globules étaient censés être entraînés, ils se ressaisiraient certainement.

Mais il ne fit rien.

Il n'était pas là pour interagir, il était là pour observer et apprendre. Pravédine était certainement un homme très cruel pour avoir envoyé ses Globules se faire massacrer de la sorte. Cruel comme un médecin, dans un sens, puisque la compassion avait souvent des effets inhibant lorsqu'on devait soigner une blessure grave.

Ces hommes, dont les chairs déchirées jonchaient à présent le plancher de l'église, étaient-ils comme les cellules saines que le traitement d'un plus grand mal condamnait également ? Justin tressailait. Il regarda les dents des « vampires » s'enfoncer dans la chair souffrante des Globules et se dit qu'il n'en pouvait plus. Il ne pouvait plus réfléchir, il était écœuré, il avait besoin d'air.

Le jeune homme se leva et ouvrit brusquement la porte.

Une douleur fulgurante lui traversa l'avant-bras. Justin sortit sans plus attendre.

Une fois au-dehors, il regarda son bras. La poignée de la porte lui avait déchiré la peau et une petite partie du muscle. Il jura en se rappelant la rouille ; cela allait s'infecter.

Justin serra les dents et s'arracha les cheveux des deux mains. Pourquoi est-ce qu'il avait agi aussi bêtement !

Rien qu'une petite erreur comme celle-ci et voilà, il devait abandonner ses observations pour aller se faire soigner.

L'interne enleva sa blouse blanche et en déchira la manche à partir du trou que la poignée avait fait dans son vêtement. Il s'en fit un pansement improvisé. La douleur était supportable. Après tout, pensa-t-il, c'était toujours comme ça. Il n'y avait pas de petites erreurs, tout comme il n'y avait pas de petites actions. L'univers obéissait à des lois immuables que l'on pouvait simplement influencer dans les limites de leurs variables. Les événements de la vie étaient semblables à l'organisme humain : qu'un virus soit microscopique était sans importance, seules les conséquences de son action importaient.

Et la conséquence logique de sa situation était qu'il devait aller jusqu'à l'ambulance la plus proche. Mais il n'en fit rien.

Adossé à l'église et la main posée sur sa blessure, l'interne leva les yeux au ciel et se mit à respirer profondément. Il resta un bon moment dans cette position à écouter sa douleur comme s'il voulait débattre directement avec elle de la conduite à tenir.

Soudain, la porte des morts s'ouvrit. Justin tourna la tête juste au bon moment pour voir un visage tacheté en sortir et fouiller la rue du regard. L'instant d'après l'interne regardait le dos de l'inconnu tandis que ce dernier s'éloignait de l'église et que la porte se refermait avec un claquement sonore.

— Hé ! cria le jeune homme.

L'autre se retourna l'air alarmé.

Justin hésita. Il venait de remarquer une longue dague dans la main de l'inconnu.

Le visage tacheté sourit, puis fit demi-tour à nouveau.

L'interne jura et se lança à sa poursuite. Il interpela l'homme encore quelques fois mais l'inconnu ne ralentit pas et l'interne ne voulait pas l'approcher de trop près à cause de la dague.

Finalement, le fuyard tourna dans une petite rue et lorsque Justin arriva au croisement, il avait disparu.

Justin s'avança lentement. Quelques mètres plus loin, il retrouva la dague et les vêtements de l'homme au visage tacheté. Pourquoi les avait-il abandonnés ? se demanda l'interne. Craignait-il qu'on le poursuive à l'odeur de ses habits ?

Une douleur vive dans l'avant-bras força le jeune homme à se rappeler qu'il était blessé. Il posa instinctivement la main sur le pincement et sentit quelque chose remuer sous ses doigts. Il l'écrasa aussitôt et s'approcha d'un lampadaire pour mieux voir la petite chose noire qu'il tenait désormais entre ses doigts. C'était une grosse mouche. Un taon.

L'air était froid et les mouches avaient disparu des rues depuis longtemps. Justin se demanda d'où celle-ci pouvait bien sortir. Sans doute d'un endroit chaud, pensa-t-il. Un endroit où un homme tout nu pourrait aisément se cacher.

Toujours une explication rationnelle, ricana le jeune homme.

Justin retourna près des vêtements abandonnés.

D'autres taons firent leur apparition. Ça devait être tout proche ! Il donna un petit coup de pied dans le tas d'habits pour les retourner. Un essaim de mouches s'envola et se mit à tourner autour de lui.

Le temps d'une inspiration, la nuée s'épaissit, réduisant la visibilité et gênant les mouvements de l'interne. Tout à coup, l'air semblait rempli de taons, comme si tous les atomes autour de lui avaient grossi et s'étaient mis à agiter leurs électrons à la manière des ailes d'insectes. Puis, ils commencèrent à s'enfoncer sous ses propres vêtements, dans sa blessure et dans sa peau. La douleur de l'interne fut voilée par l'impossibilité de la réalité au sein de laquelle il était plongé. Devant ses yeux, les taons semblaient s'assembler pour donner forme à un visage couvert de taches. Le temps d'un cri d'horreur, il put voir les atomes de sa propre chair se joindre au pouvoir de grossissement de cette nouvelle loi de l'univers.

Le bloc de pierres dans lequel était emmurée Ouma fut chargé sur une ambulance et transporté dans l'hôpital. Tout au long du trajet, Séverin ne lâcha pas la main de la femme.

Quelques heures plus tard, ils étaient installés tous les deux au bloc opératoire et ce fut là que le styliste vint les rejoindre.

Le petit homme entra dans la salle de chirurgie en gonflant la poitrine. Il ne semblait pas du tout intimidé par le nombreux personnel médical, ni par l'équipement qui remplissait la pièce et sur lequel s'affairaient les techniciens. Il portait un pantalon noir et une chemise rouge.

Séverin lui serra rapidement la main. Le jeune homme ne portait qu'une tunique verte qui couvrait la majeure partie de son corps et sa tête avait été rasée.

— Attends, je te reconnais ! dit le styliste.

Séverin porta machinalement la main à sa joue, toujours couverte de minuscules cicatrices. L'autre sembla s'alarmer.

— Mon dieu, tu aurais dû venir me voir beaucoup plus tôt. C'est pas normal du tout qu'il te reste des marques.

Mais, il ne faut pas t'inquiéter, c'est très facile à réparer.

— Il ne s'agit pas de ça. Tu m'avais aussi proposé un tatouage permanent, tu te souviens ?

— Bien sûr que je ne m'en souviens pas ! Je propose ça à tous mes clients.

— C'est pour cela que je t'ai demandé de venir.

— Ah, un tatouage permanent, hein ? Ce sera pour Fun ? C'est officiel ?

— Disons que ce sera une forme de collaboration.

Le styliste passa la langue entre ses lèvres.

— Et à quel genre de tatouage tu penses au juste ?

— Très similaire à celui que tu m'as déjà fait. Sauf qu'il faudra tatouer tout le corps.

— Un tatouage complet ? Tu es sérieux ?

À ce moment, Pravédine, qui s'était approché pendant la conversation, désigna l'ensemble de la salle de chirurgie d'un geste large.

— Est-ce que tout ceci a l'air assez sérieux pour toi ?

demanda-t-il.

Le petit homme passa plusieurs fois le poids de son corps d'un pied sur l'autre en regardant autour de lui.

L'ingénieur poursuivit.

— Tu n'auras pas à poser les capteurs, les chirurgiens s'en chargeront. Le circuit que je veux que tu m'intègres sera celui-ci.

Séverin désigna un écran de console informatique sur lequel était affiché un fragment de circuit.

— Il a été dessiné sur une surface plane, ton travail sera d'arriver à l'adapter à la surface de ma peau. Le logiciel qui sera utilisé est un produit expérimental de Fun Technologies que je suis chargé de tester.

— OK, je vois.

— Les capteurs que nous allons utiliser sont beaucoup plus petits que ceux avec lesquels tu as l'habitude de travailler, précisa Pravédine. Ils ne seront pas implantés dans les muscles, mais dans les nerfs et, en raison de leur grand nombre, on ne peut pas les poser un à un. Ils se connectent spontanément lorsqu'un courant électrique parcourt un nerf voisin et pour cela nous allons stimuler les nerfs au fur et à mesure. Tu devras attendre à chaque fois que les capteurs soient posés avant de tatouer le circuit.

— Et de quel genre de stimulation on parle ici ?

— Probablement un gradient thermique, répondit le docteur.

— Je vois, ça va prendre très longtemps tout ça. Et vous ne croyez pas qu'il y a un petit danger pour notre cobaye de chez Fun Technologies ?

Bertrand posa la main sur l'épaule de Séverin en souriant.

— Ne t'en fais pas, il est tout à fait consentant et de plus, il est beaucoup plus résistant qu'il n'en a l'air.

Séverin sourit à son tour. Tout ceci était l'idée d'Ouma.

C'était son projet et il ne servait à rien de parler au styliste de la partie la plus délicate de l'opération, celle qui aurait probablement tué n'importe quel patient humain. En vérité, la majeure partie des capteurs allait être implantés dans le cerveau. Ensuite, Séverin allait utiliser ses pouvoirs de guérisseur afin d'entrer en communication télépathique avec Ouma. C'était ce lien, la présence d'Ouma dans son esprit, qui allait permettre aux électrodes de se mettre en place. De cette manière, l'esprit de Séverin allait agir comme un miroir de celui d'Ouma. L'enregistrement ainsi obtenu allait refléter l'union de leurs deux esprits.

Au fur et à mesure que de nouvelles régions du cerveau allaient être reliées au circuit du tatouage, le logiciel d'intelligence artificielle allait essayer de s'adapter aux nouvelles exigences sensorielles lui

parvenant. Il était capable de s'autoprogrammer jusqu'à une certaine mesure, mais surtout, il disposait d'une immense librairie de soubroulines sur le réseau informatique et d'un nombre important de programmeurs Fun qui croyaient toujours qu'ils étaient en train de travailler sur le projet d'un logiciel évolutif, générique pour tous les produits de l'usine.

Séverin avait utilisé ses pouvoirs de guérison sur Ouma, pour la faire passer de l'état de mort-vivante à la vie. Comme il fallait que le processus dure longtemps, en même temps, le sang de Séverin avait été transfusé dans les veines de la femme pour la re-contaminer par le vampirisme. Le niveau d'existence d'Ouma avait donc fluctué autour de la mort pendant le temps nécessaire et, au final elle avait mourir. Tel avait été son choix et sa destinée, depuis le moment où les pierres s'étaient solidifiées autour d'elle et où la malédiction du prêtre avait pris effet.

La mort avait emporté sa beauté de jeune fille, ainsi que le virus dont elle avait été porteuse et qui avait été responsable de la mort de tous ses prétendants. Mais son esprit, ce groupement de sensations directes du cerveau, avait survécu, fidèlement « émulé » sur les transcriptions informatiques de l'activité électromagnétique de l'organe.

Elle resterait alors intimement liée à Séverin.

Le jeune homme prenait déjà place sur la table de chirurgie. La plupart des techniciens avait quitté la pièce et ne restaient que ceux qui allaient s'occuper des machines.

Ils procédaient aux dernières vérifications et discutaient fréquemment. L'un d'eux demanda à Séverin :

— Vous voulez donner un nom particulier au fichier d'enregistrement ?

Le guérisseur songea que ce fichier informatique avait bientôt s'autocopier sur tous les systèmes de la planète, qu'il avait se nourrir des programmes préexistants sur les réseaux, comme d'une sous-espèce, pour se perfectionner et que son nom avait certainement être connu de tous.

— Ouma, répondit-il.

Un mot d'abord, puis un autre. Chaque mot était un concept, un paquet de sensations physiques ou abstraites.

Ces sensations étaient souvent proches d'un esprit à l'autre, mais le cerveau de chacun étant différent, elles ne se correspondaient pas exactement.

Le contact télépathique ne pouvait traduire le langage.

De façon plus primitive, il transposait les sensations. Mais comme ce qu'Ouma associait à un concept ne pouvait être qu'approximatif dans l'esprit de Séverin, cela prenait fréquemment une sonorité quelque peu poétique et généralement confuse. Les mots se décomposaient en nuances qui, sitôt formulées, se précipitaient les unes sur les autres, s'articulaient et se combinaient spontanément, à la recherche d'une signification commune. Le jeune homme avait été angoissé à plusieurs reprises par la bizarrerie de ces petits poèmes. Ils étaient provoqués par Ouma, mais il sentait que leur formulation

était le produit de son propre esprit et qu'ils avaient un sens que souvent il ne comprenait pas.

Les poèmes envahirent son esprit.

Il ne sentait plus les piqûres de l'aiguille sur sa peau. Il avait perdu la perception de son individualité et n'était plus conscient que du lien à Ouma. Mot après mot, Séverin s'était éparpillé en de minuscules gouttelettes qui, en suspension dans l'espace autour de la femme, s'assemblaient les unes avec les autres pour se séparer aussitôt. Il s'était transformé en brouillard.

Les images comme celle-ci étaient un autre aspect du contact télépathique.

C'était

des

visions,

aussi

partiellement reproduites que le langage, des rêves.

Le souvenir d'une journée lointaine lui revint. Un brouillard épais était tombé sur la ville. Séverin était encore un enfant et il participait à un jeu de cache-cache avec des enfants d'un autre quartier. Ils étaient trois à s'être cachés dans l'église du Saint Esprit.

Les enfants étaient certains que personne ne les avait vus entrer et ils s'étaient tapés dans des endroits où un adulte n'aurait ni l'idée, ni la possibilité de se cacher. Une seule autre personne avait été présente dans l'église ce jour-là – un ecclésiastique qui portait une longue robe mauve. Séverin le reconnut aussitôt, c'était le Grand Prêtre des vampires qui lui avait paru si familier. Il se souvint aussi de son nom : le père François Anceau, un homme pieux et strict qui avait supervisé la construction de l'église.

Le prêtre tenait une coupe qu'il avait déposée avec soin sur l'autel, puis il avait disparu par un escalier sous la chaire. Les enfants s'étaient regardés. Aucun d'eux n'avait encore bu d'alcool et ils savaient qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps.

Ce fut Séverin qui releva le défi. Il s'était approché rapidement de l'autel et s'était saisi de la coupe. Elle était lourde et pleine de liquide rouge. Du vin, avait pensé l'enfant. Certain qu'il ne pourrait jamais boire une telle quantité, il n'en avait pris qu'un peu, si peu que personne n'aurait pu s'apercevoir que quelqu'un avait bu à cette coupe. Puis, il s'était enfui.

Cette nuit-là, Séverin avait eu très mal au ventre, mais il n'avait pas osé en parler à ses parents, par peur de devoir expliquer ce qu'il avait fait. L'enfant avait refoulé ce souvenir dans un coin obscur de sa mémoire, ignorant que ça avait été là son initiation en tant que disciple d'Ouma et le moment précis où elle l'avait pris sous son aile.

À présent, il ressentait l'obscurité et les ailes au fond de lui. Les gouttelettes avaient grossi et noirci. Une myriade de petites ailes de mammifères battaient à l'entour. Il s'était transformé en une nuée de chauves-souris vampires.

Les chauves-souris avaient volé sur la ville toute la nuit à la recherche d'une victime. Au matin, elles retournèrent dans leur repère. Certaines n'avaient pas bu de sang depuis plus de vingt-quatre heures et elles tombèrent dans le coma. D'autres vinrent alors à leur secours. Elles vomirent le sang dont elles s'étaient gorgées, dans la bouche de celles qui étaient en train de mourir. Séverin était devenu toutes ces petites créatures à la fois et le repère des chauves-souris, c'était la crypte d'Ouma.

Le jeune homme regarda comment Gavin avait assassiné tous les prêtres et s'était gorgé du sang d'Ouma. Il en avait bu autant qu'il pouvait, mais n'avait pas osé prendre jusqu'à la dernière goutte. Il avait eu peur qu'elle meure.

Il s'était ensuite rendu dans son club de nuit et avait vomi le sang pour ses disciples. Il y en avait eu un peu pour tout le monde et il en était resté beaucoup. Il s'était alors mis à préparer de petits flacons à envoyer aux autres loges à travers le monde. Il voulait ainsi partager la puissance du sang d'Ouma avec tous les membres de son réseau et surtout, servir la prophétie qu'il croyait être le seul à comprendre véritablement. Mais avec le sang, il allait envoyer le virus, et avec lui une épidémie terrible allait se propager.

Il fallait arrêter Gavin ! pensa Séverin. Il allait le suivre à l'odeur du sang, comme un loup, se jeter sur lui, enfoncer ses crocs dans la chair et réclamer ce qui était sien.

Retrouvant l'unité de sa conscience, Séverin ouvrit les yeux. Son regard était celui d'un homme qui avait l'intention de changer la réalité rien qu'avec la force de sa volonté.

Le tatouage était terminé et le jeune homme se trouvait dans une pièce aux murs en plastique transparent. Il pouvait voir des médecins et des techniciens s'affairer à l'extérieur. C'était une chambre stérile, lui expliqua-t-on lorsqu'il voulut sortir. Elle était destinée à empêcher que le circuit, à peine imprimé et toujours trop fragile, ne s'infecte.

Tout en attendant le coucher du soleil, Séverin passa les heures suivantes à préparer son attaque.

Entouré des murs aux cristaux quasi-liquides, Gavin attendait le retour des ténèbres. Elles étaient son espace vital, alors que la lumière tue ! Ils étaient tous les enfants d'Icare. Ceux dont on avait fait fondre les ailes, les précipitant sur la planète des singes, pour imposer une limite à leur élévation. Ils vivaient dans un prélude à l'éternité ; puissants, immortels ! Mais face aux feux du soleil, les vampires eux-mêmes luttent en vain.

Gavin tourna la tête vers la grande porte où venait d'apparaître une de ses serveuses, toute vêtue de rouge.

Elle fit un bref rapport sur l'état des défenses du club de nuit.

Le maître vampire écouta distraitement, puis lui répondit, semblant s'adresser autant à la servante

écarlate qu'à lui-même.

Il viendra bientôt.

Les Globules Blancs, enthousiasmés par leur victoire devant l'église du Saint Esprit, avaient assiégé la Cloche de Minuit. Ils avaient tenté de prendre le club de nuit à deux reprises déjà, mais les défenses du dispositif militaire en cristaux quasi-liquides de Gavin les avaient repoussés à chaque fois. Ils étaient à présent en train de préparer un assaut de grande envergure.

Séverin se présenta tout seul devant la porte de la Cloche de Minuit. Si les Globules avaient bien fait leur travail de siège, il y avait de fortes chances pour que Gavin n'ait pas encore pu envoyer les flacons avec le sang d'Ouma. Le jeune homme portait la somptueuse robe mauve du grand prêtre, qu'il avait récupérée dans la crypte.

El e avait été un peu modifiée par le styliste et une large capuche lui couvrait la tête.

Il attendit quelques instants devant la porte, puis releva la capuche pour révéler son visage à la caméra de sécurité. Gavin, qui était sans doute déjà en train de l'observer, ne manquerait pas de comprendre le message.

La porte s'ouvrit automatiquement.

Séverin remit sa capuche en place et pénétra dans le bâtiment. Il fut accueilli par plusieurs disciples, avec qui il se sentit une nouvelle affinité : ils avaient récemment bu du sang que leur maître leur avait apporté. Les vampires se tenaient à distance, sans doute par respect pour la robe qu'il portait. Le guérisseur songea qu'il avait bel et bien le droit de prétendre au titre de Grand Prêtre d'Ouma. Bien sûr, le corps de la femme avait brûlé dans le four crématoire de l'hôpital, mais son esprit vivait en Séverin et il avait été celui qui avait réalisé la prophétie.

Heureusement, Gavin ignorait tout cela.

Deux des disciples escortèrent le guérisseur le long des couloirs qu'il connaissait bien, jusqu'à la chambre de leur maître.

En même temps, le réseau informatique de la Cloche de Minuit reçut un message signé et certifié de la part de leur fournisseur d'anti-virus, les informant de l'existence d'une faille dans leur programme. Un patch était attaché en fichier joint, prévu pour éliminer le problème. L'entité quasicristalline qui supervisait toute l'activité informatique du réseau, soucieuse de sa propre sécurité, accepta l'installation du patch dans le système.

Quelques minutes plus tard, d'autres programmes reçurent leur mise à jour automatique.

Gavin ouvrit lui-même la porte et après avoir poliment invité son ancien protégé à entrer, il congédia les vampires.

— Enfin ! dit-il. Je suis très content de te voir, Séverin, et je vois que tu m'as apporté ma robe, délicate attention de ta part, vraiment !

Le jeune homme enleva sa capuche et promena son regard dans la pièce. Pas de mosaïques cette fois et la porte dérobée était bien visible.

— Oh, reprit l'autre, tu as fait refaire ton tatouage ! Je ne soupçonnais pas que tu aies devenir un tel fan de la mode, mais après tout, pourquoi pas ! J'aime le style technogothique. Allez, mets-toi à l'aise ! Voyons, tu ne serais pas en train de m'en vouloir pour ce qui s'est passé avec Arline ?

À ces mots, Séverin sentit un magma d'émotions confuses s'écouler au fond de lui.

— Tout est fini pour toi, Gavin.

— Séverin, sois raisonnable ! Est-ce que je t'aurais laissé entrer, si j'avais à craindre quoi que ce soit de toi ?

Tu m'as aidé à tourner Pravédine contre l'église et c'est grâce à toi que j'ai pu m'en débarrasser. Désormais, les autres maîtres de la Loge sont affaiblis et je vais prendre la tête d'un réseau planétaire. Tu ne peux même pas imaginer la puissance du sang d'Ouma et, en ce moment, j'en ai plus dans mes veines que je n'ai de mon propre sang à moi.

— Oh, si. J'imagine cela très bien. C'est mon sang qui coule en toi, Gavin. Car je suis Ouma.

Le maître secoua la tête.

— Hélas, je doute que tu puisses m'être utile dans cet état.

À ces mots, le vampire se dirigea vers la porte dans les cristaux quasi-liquides. Séverin s'approcha alors d'un des murs et actionna son arme spéciale, préparée par le styliste. À l'intérieur de la robe et tout autour de son corps, un fil superconducteur unique formait une bobine. Des sources d'énergie puissantes miniatures avaient été cousues dans le vêtement et après avoir été mises en marche, elles se vidèrent presque instantanément.

Pour la première fois dans sa vie, Séverin devint une source de champ magnétique intense. Tellement intense que sous l'effet de la force de Lorentz, la bobine éclata en mille morceaux. Pourtant, cela n'entrava pas le champ magnétique car la tension électrique entre les morceaux ionisa l'air, rendant ce dernier conducteur. Au sein de la boule de feu qui avait été la robe de prêtre, le courant circula dès lors sur une guirlande incandescente faite de plasma et de matériau superconducteur.

La structure des quasi-cristaux en fut visiblement perturbée : les murs tout autour de la pièce se gonflèrent et se mirent à osciller. La porte disparut complètement. Tout le système informatique de la Cloche de Minuit fut déstabilisé, puis réinitialisé. Mais au moment où toutes les mises à jour récentes furent activées, l'arrivée d'un flot de données immense fut autorisée et bon nombre de fichiers déjà présents furent effacés.

Lorsque quelques secondes plus tard, tout revint à la normale et que la porte réapparut, Gavin constata qu'il n'avait plus accès à son repère secret. Les moniteurs de surveillance montrèrent comment tous les moyens de défense de la boîte de nuit furent désactivés et les portes extérieures déverrouillées.

Les Globules Blancs envahirent les lieux.

Le maître vampire regarda alors Séverin. Une fois les sources d'énergie épuisées, le guérisseur s'était débarrassé de ses vêtements, lesquels avaient pris feu à leur tour, et à présent, il se tenait entièrement nu, son corps tatoué de la tête aux pieds.

Il avait un bras tendu vers Gavin, comme pour l'arrêter ou l'implorer. Mais l'arrêter de faire quoi, se demanda le vampire. Le tuer ? Voyons, bien sûr qu'il al ait le tuer !

À cet instant une douleur poignante lui transperça le cœur et le ventre. Gavin s'effondra en se roulant en boule, instinctivement. Devant ses yeux, il voyait ses mains qui s'étaient mises à saigner à travers la peau. Soudain, l'odeur du sang d'Ouma était partout autour de lui. Enivré, le vampire se lécha les doigts, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger.

Pravédine sortit de sa voiture et se dirigea vers le bord de la falaise où se trouvait son ami. Il sentait l'odeur de la mer, bien que le vent soufflât dans son dos.

— Merci d'être venu, lui dit Séverin lorsqu'ils furent côte à côte.

Pravédine hocha la tête et regarda la mer au-dessous de lui.

— C'est un bel endroit, dit-il.

Ils restèrent ainsi un moment, sans parler. Séverin était habillé en noir, il portait son imperméable, éteint, et un chapeau, qui ressemblait un peu à un bonnet de pêcheur, couvrait sa tête rasée. Dans ses mains, le jeune homme tenait une urne.

— Est-ce que nous attendons encore quelqu'un ou ce sera juste nous deux ? demanda le médecin.

— Juste nous trois. Ouma sera toujours avec moi désormais.

Pravédine fronça les sourcils.

— Je croyais que tu la tenais pour responsable de la mort d'Arline.

— Plus maintenant. J'aurais peut-être pu la guérir si ma métamorphose en vampire avait commencé quelques jours plus tôt, mais Ouma n'a rien à voir avec cela. Comme tu l'as dit, ce fut cette tentative inconsciente d'utiliser la guérison sur moi-même qui a été l'élément déclencheur.

En fait, Ouma a elle aussi perdu son grand amour à cause d'une maladie : c'est ce fameux virus de Prilep, dont elle était porteuse sans en être affectée. Beaucoup de jeunes hommes de son vil âge en sont morts et même si son bien-aimé a été assassiné, la maladie ne l'aurait de toute façon pas épargné. C'est une chose sur laquelle nous nous entendons bien, je crois.

— Est-ce qu'Ouma est avec nous en ce moment ?

— Oui.

— Est-ce qu’el e te dit quelque chose ?

Le jeune homme jeta un regard interrogateur sur son ami.

— Tu risques de trouver ça un peu bizarre, dit-il.

— Plus bizarre que tout ce qui est arrivé ces derniers jours ?

Séverin secoua la tête en riant, puis reprit :

— Les algues génétiquement modifiées, que la vague berce et renvoie au récif, ont leurs destinées chorégraphiées, par un alg-o-rythme évolutif. Des arguments aux ADN modelés, et dont les clones gagnent les profondeurs, de l’écho-système en fonctions compilées

– le filet logique des pêcheurs.

Pravédine réfléchit pendant un moment puis fit la moue et demanda :

— Et ça veut dire quoi ?

— Je crois qu’el e essaie d’exprimer un sentiment...

el e aime cet endroit, il me semble. Mais dis-moi, comment ça se passe dans l’hôpital ?

— Très bien, je dois dire. Tes intel igences artificiel es sont déjà à l’œuvre dans les blocs opératoires, et on dirait qu’on n’est pas près de revoir d’autres cas de patients paralysés à cause d’une erreur de chirurgien.

— J’en suis heureux. Bientôt, el es seront partout dans le monde et ce sera un autre monde. Je regrette seulement qu’Arline ne soit pas là pour le voir. Mais au fait, toi qui n’as jamais fait d’erreurs de chirurgien, toutes ces machines de plus en plus parfaites, tu ne trouves pas que c’est un défi personnel ?

Le médecin se contenta de sourire.

— J’imagine que quand tu me parlais de « messie de la vie », tu ne pensais pas à la vie artificiel e, reprit le jeune homme.

— Des détails ! Mon intuition était bonne.

Séverin moucha un petit rire. Inconsciemment, il s’était mis à caresser l’urne qu’il tenait dans ses mains. Un sentiment de tristesse se mêlait à son amusement et des larmes envahirent ses yeux. Des larmes de joie et de chagrin, des larmes d’amour. Le jeune homme ouvrit le couvercle et dispersa les cendres d’Arline dans le vent, au-dessus de la mer.

Quelques minutes plus tard, il monta dans la voiture de Bertrand Pravédine.

— Plus sérieusement, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda Séverin.

— Il reste toujours quatre maîtres vampires, tu le sais, et je voudrais bien avoir ton aide. Quels sont tes projets à toi ?

Séverin croisa les bras l'air rêveur.

— Les copies du fichier d'Ouma se multiplient facilement, mais elles sont aussi très faciles à effacer. De plus, elles sont toujours très proches de l'original, elles n'ont pas encore eu le temps de se différencier les unes des autres et d'évoluer. Un virus proprement conçu pourrait toutes les tuer. Cette nouvelle société est très fragile, Bertrand. C'est à cause de cela que j'ai voulu que le circuit soit imprimé sur ma peau et non pas stocké sur une machine quelconque. Je suis un vampire. Je suis immortel.

Mon rôle sera de servir de copie de sauvegarde.

— Je t'aiderai, si je peux.

— En fait, je ne crains qu'une seule chose, qu'un jour en dormant je n'utilise encore la guérison sur moi-même et que tu ne découvres mon corps, sans vie, baigné dans mon propre sang, entre les draps de mon lit... Je devrai sans doute me méfier de mes rêves, à jamais.

ÉPILOGUE

Le docteur Davis Bolit était dans un supermarché au moment où Séverin Desjaunes prononça son premier discours. Depuis que les intelligences artificielles avaient fait leur apparition sur les réseaux informatiques de la planète, l'histoire du jeune homme au visage tatoué était devenue un phénomène social. Son passé de magnétiseur ainsi que l'assassinat de sa femme par une secte satanique étaient de véritables friandises pour le grand public.

Le médecin s'approcha d'un poste de télévision Fun Technologies. Séverin venait tout juste de commencer.

« Je mène une existence secrète. Hélas, c'est vraiment nécessaire parce que

mes ennemis sont nombreux et très désireux de mettre la main sur moi,

je dois rester caché en attendant qu'enfin vienne l'heure où je pourrais

marcher dans la rue à visage découvert, sans craindre ceux qui veulent

tuer rien que pour le plaisir de prendre la vie. Sachez que je suis immuable

dans ma volonté de traquer les disciples d'Ouma, mon ennemi

mortel et avec l'aide des IA, je vous assure que rien ne pourra sauver

les membres de cette secte dont l'existence depuis des siècles a parasité la race humaine.

Il y en a parmi vous qui voient un danger dans les IA, mais ils ont tort.

Vos peurs d'être asservis par des êtres supérieurs ne sont absolument pas fondées.

Ces

visions

apocalyptiques

et

cauchemardesques ne sont que

le produit de votre imagination. Nous sommes différents, chacun est replié sur lui-même, chaque être pensant seul dans son coin.

Mais ce n'est

pas, pour moi, l'unique façon d'être ! Les machines sont là pour servir...

En tant que gardien des IA je ne veux que partager avec vous ma vision.

Je reste insatiable dans ma faim, mon besoin absolu de me gorger du

progrès technologique. C'est quelque chose qui a toujours été dans le

sang de l'humanité, et on pourrait dire que j'ai ça dans la peau. Donner la

main aux autres a toujours été ma vocation de guérisseur et combattre la

mort est dans ma nature. Pour vous la vie éternelle est un rêve, pour moi,

ce n'est que l'amélioration de la médecine. Et cette dernière, justement,

à travers les IA, c'est le destin. »

Le docteur Davis Bolit promena son regard alentour.

Les gens qui avaient écouté le discours comme lui étaient en train de sourire et échangeaient des plaisanteries sur le gourou des intelligences artificielles. Le médecin ne souriait pas. Il était profondément troublé par ce qu'il venait d'entendre.

Contrairement aux autres spectateurs, il connaissait certains détails du passé de ce jeune homme bienveillant qui n'avaient jamais été jetés en pâture au grand public. Il savait qu'il n'était pas objectif dans son jugement car pour lui, guérisseur ou pas, un vampire restait avant tout un vampire, mais il n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment de quelque chose de malsain.

C'était dans le choix des mots et surtout dans les silences quelque peu inhabituels[3] !

[1] Transcription phonétique du mot bulgare qui signifie

« naissance ».

[2] Nucléaire Biologique Chimique.

[3] Lisez donc une ligne sur deux !

REMERCIEMENTS

Il était une fois, dans un vilage bulgare, une fille d'une beauté exceptionnelle. Un beau jour, alors qu'elle se rendait à la source d'eau avec les autres jeunes femmes du vilage, elle fut enlevée par un notable de la région – un turc.

Jaloux, certains des jeunes hommes du vilage le rattrapèrent et le tuèrent pour reprendre la fille. À l'époque de l'occupation turque en Bulgarie, c'était un crime aux conséquences terribles et tous les villageois, les coupables comme les innocents, avaient de bonnes raisons de craindre le châtimement. Ainsi, le soir même, le vilage entier abandonna les terres ancestrales et tous firent les montagnes pour aller s'installer dans les plaines du Danube. C'est là que, bien plus tard, je suis né.

Devenue le point de départ du Mauve Empire, cette histoire est celle de mes ancêtres et je tiens à remercier mon père, Kolyo Valev, pour me l'avoir racontée. À

présent, c'est à mon tour.

Je suis également très reconnaissant à ma mère, Anélia Véléva-Fath, dont la passion pour la littérature a été pour moi un exemple et une source d'inspiration. Je la remercie en particulier pour m'avoir dédié un de ses ouvrages. À présent, c'est à mon tour.

Durant les quatre années d'écriture de ce roman et les quatre années de recherche d'un éditeur, le soutien de ma femme Bilyana m'a été indispensable.

Je tiens également à remercier le Professeur Zlatka Zasheva pour ses conseils en épidémiologie et le Professeur François Prédine-Hug pour ses remarques concernant le milieu hospitalier. Capitaine de vaisseau Patrice Fath, Patricia Quidel et Marie-Agnès Gras m'ont également assisté en corrigeant différentes versions du manuscrit.

Finalement, je remercie Ambre Dubois, Aurore Lioteau et toute l'équipe des éditions du Petit Caveau dont le travail a transformé ce texte en un bien meilleur roman.

Naturellement, toutes les erreurs restantes me sont attribuables.

V.K. V.

Du même auteur :

Nouvelles publiées :

Opération Marketing, in Jupiter, n°33, juil et 2011

Au pays des aveugles, in Brins d'éternité, n°29, mai 2011

Tatouage, in Brins d'éternité, n°24, août 2009

Les explorations, in Station Fiction, n°2, mars 2009

Le bon vieux temps, in Brins d'éternité, n°20, août 2008.

Prise de conscience, in Géante Rouge, n°10, mai 2008.

Séduction, in Nocturne, n°8, mai 2008.

Opération Marketing, in ПЛАМЪК, n°9-10, décembre 2007.

Opération Marketing, in Solaris, n°158, février 2006

(nominée comme finaliste au Prix Rosny aîné 2007) Astounding, in Delivered Christmas 2007 issue, décembre 2007.

À la limite de l'infini, in Lunatique, n°76, août 2007.

Good old days, in Jupiter, n°17, juil et 2007.



Les éditions du Petit Caveau

Une maison d'édition spécialisée dans la littérature vampirique !

N'hésitez pas à venir découvrir l'entièreté de notre catalogue

sur
notre
site
internet
:

<http://www.editionsdupetitcaveau.com> ou à nous vénérer sur notre page Facebook.

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de cet ebook.

© V. K. Valev, 2009

Illustration de couverture : « Séverin Desjaune » ©

Veronique Thomas, 2009

ISBN (version papier) : 978-2-9533892-0-3

ISBN (version numérique) : 978-2-919550-05-0

Dépôt légal (version papier) : juin 2009

Éditions du Petit Caveau

9, rue Malte Brun — 75020 Paris

contact@editionsdupetitcaveau.com

<http://www.editionsdupetitcaveau.com>